This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Gn16.4

Harvard College Library

FROM

Salisbury Fund

COLLECTION

DES

ROMANS GRECS

TRADUITS EN FRANÇOIS,

AVEC DES NOTES

PAR MM. COURIER, LARCHER,

ET AUTRES HELLÉNISTES.

A PARIS,

CHEZ H. MERLIN, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

M. DCCC XLI.

2

COLLECTION

DES

ROMANS GRECS

TRADUITS EN FRANÇOIS,

AVEC DES NOTES

PAR MM. COURIER, LARCHER,

ET AUTRES HELLÉNISTES.

TOME XV.

2

COLLECTION

DES

ROMANS GRECS

TRADUITS EN FRANÇOIS,

AVEC DES NOTES

PAR MM. COURIER, LARCHER,

ET AUTRES HELLÉNISTES.

TOME XV.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
BOULEVART D'ENFER, 4.

AVENTURES

DE

DROSILLA ET CHARICLÈS,

PAR NICÉTAS EUGÉNIANUS;

TRADUITES DU GREC, AVEC DES REMARQUES
ET LES VARIANTES DU MANUSCRIT DE ROME,

PAR PH. LE BAS,

MEMBRE DE L'INSTITUT,
ASSOCIÉ CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE D'HERCULANUM
ET DE L'ACADÉMIE ROMAINE D'ANTIQUITÉS.

A PARIS,

CHEZ R. MERLIN, LIBRAIRE,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 7.

M. DCCC XLI.

Gn 16.4

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
ABBÉ H. THÉDENAT
JAN. 6, 1921
SALISBURY FUND.

NOTICE

SUR LE ROMAN

DE NICÉTAS EUGÉNIANUS.

Tous les peuples ont eu leurs conteurs de fables. Les Grecs surtout, voisins de l'Orient, et dont l'imagination eut toujours quelque chose d'oriental, durent se plaire à ces narrations où l'esprit invente tout ce qu'il raconte, et se joue de ses mensonges. Il est probable que la poésie donna les premiers modèles de ce genre, puisqu'elle est le domaine des fictions. Sans parler ici du poëme de Héro et Léandre, qu'il seroit ridicule d'attribuer à l'ancien Musée, combien les poëmes cycliques n'avoient-ils point con-

servé de ces traditions romanesques, de ces récits merveilleux, répétés le soir par les jeunes garçons et les jeunes filles, lorsque, suivant l'expression d'Homère [1], ils s'entretenoient du chêne et du rocher. Ovide connoissoit tous ces vieux monuments de la *Grèce menteuse;* il en fit entrer plusieurs dans des *métamorphoses*, et nous pouvons regarder comme les romans des premiers âges les touchantes histoires de Pyrame et Thisbé, Céphale et Procris, Céyx et Alcyone. Il est vrai que ces chantres inférieurs, qui n'osoient s'élever jusqu'à la grande épopée, n'en gardoient pas moins le caractère mythologique, et racontoient ordinairement les amours et les généalogies des dieux; mais ces dieux-là ressembloient tant à des hommes, que le berger d'Attique

[1] Iliade, XXII, 126.

ou d'Ionie qui écoutoit le récit de leurs voyages, de leurs succès, de leurs revers, s'y intéressoit comme à des aventures dont il pouvoit être le héros.

Les romanciers renoncèrent sans doute à la versification en même temps que les historiens; et quand Phérécyde, Hécatée, Acusilaüs, écrivirent l'histoire en prose, aux chants de Thamyris, d'Hésiode, de Leschès, succédèrent les contes, les nouvelles, les fables milésiennes et sybaritiques. Nous pouvons deviner le genre de ces ouvrages; l'*Âne* de Lucius en est un précieux reste. Il se trouve parmi les œuvres de Lucien; mais il est certain qu'il remonte à une bien plus haute antiquité. Celui d'Apulée, quoique gâté par un mauvais style et par toutes les superstitions de la magie, nous offre encore plusieurs nouvelles ingénieuses que La Fontaine connois-

soit bien, et surtout le charmant épisode de Psyché, autre fragment de ces contes asiatiques. Aristide de Milet en avoit fait le recueil, et les Parthes, au rapport de Plutarque, s'étonnèrent de le trouver dans le bagage d'un des officiers de Crassus. Mais Turenne, lorsqu'il alloit battre les Allemands, ne récitoit-il pas *Frère Lubin?*

Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté!
Car en tels gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire. Ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, seigneur, que, mot pour mot,
Mes creanciers, qui de dixains n'ont cure,
Frere Lubin, et mainte autre écriture
Me fut par vous récitée en chemin?
Vous allies lors rembarrer le Lorrain.

Épître de La Fontaine, 1674.

Si je parcourois toute la dernière époque de cette histoire littéraire, je trouverois

pour ces amusements de l'esprit bien d'autres autorités : Achilles Tatius, auteur des *Amours de Clitophon et Leucippe*, qui fut évêque; Héliodore, évêque de Tricca en Thessalie, auteur des *Éthiopiques*, ou *Théagène et Chariclée*, et qui aima mieux, suivant Nicéphore Calliste [1], renoncer à son évêché qu'à son roman, le meilleur peut-être de ces anciens ouvrages, et celui que nos premiers romanciers ont choisi pour modèle; Théodore Prodrome, moine de Constantinople, qui écrivit en vers iambiques les froids et insipides *Amours de Rhodanthe et Dosiclès*, imités par Nicétas, etc. Je m'arrête, mais c'est pour renvoyer à l'auteur de l'*Origine des romans*, au savant Huet, évêque d'Avranches.

Il suffit d'ajouter que les autres romans

[1] Livre XII, ch. 34.

grecs sont *Daphnis et Chloé*, par le sophiste Longus, ouvrage d'une naïveté factice, mais que tout le monde a lu grâce à la traduction d'Amyot, grand-aumônier de France, qui avoit commencé par traduire Héliodore; les *Ephésiaques*, ou *Habrocome et Anthia*, de Xénophon d'Éphèse, dont le texte fut publié pour la première fois en 1726; *Chérées et Callirhoé* de Chariton d'Aphrodise, si bien commenté par d'Orville; *Isménias et Ismène*: sotte production d'un Eumathius qu'on a pris long-temps pour Eustathe, archevêque de Thessalonique. On garde encore en manuscrit Lybister et Rhodamne, Émilie et Thésée, Chrysorrhoé et Callimaque, Florius et Platzaflore, etc., misérables rapsodies écrites en vers *politiques* ou plutôt barbares, comme ceux des chiliades de Tzetzès, et

dont les quinze syllabes sont mesurées par les accents, et non par la quantité. Joignez à cette nomenclature les neuf livres de Nicétas Eugénianus et les fragments d'*Aristandre et Callithée*, par Constantin Manassès, publiés en 1819 par M. Boissonade; l'abrégé que le patriarche Photius a donné des *Babyloniques*, ou *Rhodanès et Sinonis*, par le Syrien Iamblique, et son extrait des *Merveilles de Thulé* par Antoine Diogène; l'*Histoire véritable* de Lucien, les *Affections amoureuses* de Parthénius, les *Lettres* d'Alciphron, celles d'Aristénète, etc., et vous aurez à-peu-près le romancero général de l'antiquité grecque.

J'ai nommé ici de bien mauvais ouvrages; mais, entre tous, celui de Nicétas Eugénianus est placé au dernier rang, si l'on en excepte peut-être les Lybister et les

Platzaflore. Villoison, qui l'a cité le premier dans ses notes sur Longus, juge ainsi l'auteur : *Græculus loquax et inepte verbosus*, Grec bavard et sottement diffus. Ailleurs, dans une lettre à Chardon La Rochette, il maudit « l'absurde ouvrage qu'il a lu à Venise pour ses péchés. » Lévesque [1] lui refuse le goût, la méthode, la prosodie. L'interprète grec d'Héliodore, M. Coray [2], comme s'il vouloit venger sa patrie de la honte d'avoir produit un tel écrivain, se montre plus sévère encore : « De tels poëmes, dit-il, ont été sans doute inspirés non par le dieu de la lumière et du génie, mais par je ne sais quel démon d'ignorance et de ténèbres. » Enfin, chose nouvelle, l'éditeur lui-même se moque vingt fois, dans

[1] Notice des Manuscrits, t. XI, p. 228.

[2] Prolégomènes, p. 20.

son commentaire, du pauvre auteur qu'il publie; on diroit qu'il ne l'arrache à sa poussière que pour l'exposer au grand jour du ridicule, et lui faire expier tôt ou tard ses mauvais vers si heureusement oubliés. Je plains Nicétas : il dormoit en paix dans la bibliothèque de Venise et dans celle de Paris, qui seules avoient conservé les monuments de sa triste muse; encore le manuscrit de Paris s'arrête-t-il au vers 222 du septième livre. Jamais écrivain ne dut compter davantage sur l'impunité : point de lecteurs, point de critique; la postérité sembloit finie pour lui. Mais voilà que les érudits s'éveillent : l'abbé Morelli envoie de Venise une copie de son manuscrit complet[1]; et c'est en collationnant les deux textes

[1] Le manuscrit de Venise n'est pas complet. Voyez ma Notice sur Nicétas. P. L.

que M. Boissonade a établi le sien. Il avoue qu'il a lu son auteur dix fois; il l'a transcrit de sa main; il en a fait une traduction latine; il l'a commenté. Que feroit-on de plus si l'on retrouvoit Ménandre! Il faut bien que ce malheureux Nicétas ne soit pas absolument déraisonnable, pour avoir occupé si long-temps un homme d'un esprit rare et d'un vaste savoir. Comme dans le temps de cette publication nos feuilles politiques et prétendues *littéraires* n'ont point eu de place pour faire connoître ce qui intéressoit en Europe tous les vrais amis des lettres, je vais essayer une analyse de tout l'ouvrage et abréger livre par livre ce roman presque ignoré dont un François illustre et modeste, que les étrangers admirent, a donné au monde savant la première édition.

Livre I. Les Parthes fondent à l'impro-

viste sur la ville de Barzos, que les nombreuses recherches de l'éditeur n'ont pu découvrir dans les anciens géographes, qui est évidemment une ville maritime de l'Asie. Description du pillage. Le beau Chariclès, Drosilla plus belle encore, au moment où l'hymen va les unir, sont emmenés prisonniers. La jeune fille est confiée à Chrysilla femme du roi des Parthes Cratylus, si jamais un roi des Parthes se nomma Cratylus. Longues lamentations de deux amants qu'un ordre cruel a séparés.

Livre II. Chariclès, dans sa prison, recommence à gémir. Il écoute ensuite les aventures du Lesbien Cléandre, son compagnon d'infortune, devenu son ami, et qui pleure aussi sa chère Calligone. Cléandre n'oublie rien dans son récit; il rapporte textuellement les quatre lettres qu'il a

écrites à Calligone, et l'hymne qu'il a chanté le soir du rendez-vous.

Livre III. Cette scène du rendez-vous, qui ouvre le troisième chant, ne laisse pas attendre le dénouement, et l'auteur, presque toujours diffus, abrège ici beaucoup trop ponr l'honneur de la belle Lesbienne. Calligone, sur la foi d'un songe où elle a vu l'Amour lui-même, se fait enlever. Cléandre s'enfuit de Lesbos avec elle, et, après cinq jours de trajet, une tempête le pousse dans le port de Barzos, où il doit répandre tant de larmes. Les Parthes, dans une de leurs incursions, l'ont fait prisonnier. Calligone leur a échappé en se cachant dans un bois de myrtes; et maintenant éloigné d'elle, incertain de sa destinée, il déplore à-la-fois l'absence de son amante et l'affreuse prison qui l'en sépare. — Chariclès, vou-

lant témoigner à Cléandre la même confiance, lui fait à son tour l'histoire de sa passion pour Drosilla. Ce fut près de Phthie sa patrie, aux fêtes de Bacchus, qu'il aperçut l'aimable Thessalienne, et lui envoya une messagère pour lui déclarer son amour. Après quelque résistance, Drosilla cède presqu'aussi facilement que Calligone ; elle est enlevée comme elle.

Livre IV. Jusqu'à la fin du quatrième jour, la navigation des deux amants fut heureuse. Mais des pirates surviennent. On sait que les pirates sont inévitables dans les romans du bas-empire. Quoique les brigands soient repoussés, et que le vaisseau puisse gagner la côte, on est forcé de l'abandonner, et Chariclès cherche avec Drosilla un asile dans les forêts. Le lendemain ils voient du haut des montagnes leur navire

embrasé, et se dirigent vers une ville voisine. C'étoit Barzos, d'où les Parthes les ont emmenés l'un et l'autre en captivité. — Ces deux récits achèvent un peu longuement l'exposition. L'action commence. Le roi fait conduire les prisonniers devant lui ; sa femme Chrysilla devient amoureuse de Chariclès, que le vainqueur donne à son fils Clinias amoureux lui-même de Drosilla. Voilà l'intrigue formée.

Livre V. Chariclès, l'ami et le confident de Clinias plutôt que son esclave, voit librement Drosilla, qu'il fait passer pour sa sœur ; et l'on se doute bien que ce n'est pas de l'amour de son maître qu'il vient lui parler. Dans une de ces entrevues où se confondent tant de soupirs, de caresses et de pleurs, elle lui apprend que la reine, égarée par son amour pour lui, médite

d'empoisonner son époux. Bientôt la nouvelle de la mort du roi se répand ; Chrysilla, plus désespérée que toutes les autres femmes du palais, fait entendre des cris de douleur. Ensuite, dans une lettre passionnée, elle instruit Chariclès de son amour, lui offre sa main et la couronne, et pour Drosilla, sa sœur, la liberté, et les premiers partis de l'empire. Drosilla, chargée de cette négociation funeste, accuse avec son amant la destinée qui les poursuit. Mais, tandis qu'ils gémissent ensemble, le satrape Mog, ambassadeur de Chagus, roi des Arabes, vient exiger de la reine des Parthes un hommage et des tributs. Clinias refuse, l'Arabe irrité respire les combats : huit jours de marche le conduisent aux bords du Sarus ; il assiége les Parthes. Clinias meurt en héros ; Chrysilla se frappe de l'épée de son fils. Chariclès,

Drosilla, Cléandre, trouvent de nouveaux maîtres.

Livre VI. Chagus emmène sa proie : il place les femmes sur un char ; les prisonniers, à quelque distance, suivent à pied les Arabes victorieux. Le romancier, qui cherche des incidents, imagine celui-ci : le char traverse une côte escarpée et couverte d'arbres ; Drosilla rencontre une branche qui la fait tomber dans la mer, mais elle se sauve sur une écorce de chêne. Chariclès, qui ignore qu'elle est sauvée, se lamente. Chagus l'interroge, et, sur ses réponses, il lui rend la liberté, ainsi qu'à son ami Cléandre. Ils s'empressent tous deux de chercher Drosilla, et ils la retrouvent dans un village chez la vieille Maryllis voisine de l'aubergiste Xénocrate dont le fils, après une dé-

claration de treize pages, aurait bien voulu remplacer Chariclès.

Livre VII. Les deux amants s'embrassent, se disent et se redisent leur tendresse, leur fidélité; la vieille Maryllis proteste qu'elle n'a jamais vu tant d'amour : pour témoigner sa joie, elle danse en l'honneur de Bacchus; mais l'âge la trahit, elle tombe, et l'auteur décrit ici une scène grotesque justement blâmée par l'éditeur françois. Avouons que ce septième chant n'est pas une œuvre de génie.

Livre VIII. Le huitième, un peu moins stérile, commence par les soupçons de Chariclès, qui s'avise enfin des dangers que la vertu de sa Drosilla pourroit bien n'avoir pas évités. Callidème, le fils de Xénocrate,

l'inquiète surtout ; mais Drosilla le rassure. Quoiqu'il lui fût permis de craindre que sa bien-aimée n'eût couru les hasards de certaine *fiancée* dont l'histoire est fameuse, il veut bien croire à sa parole : il remercie les dieux d'avoir protégé son amour ; et il en demande le prix à Drosilla, qui oppose une morale sévère au penchant de son propre cœur. Loin de ses parents, sans leur aveu, infidèle à toutes les lois, se déshonorera-t-elle aux yeux de celui qui doit être son époux ? Voilà du moins des principes plus sages que ceux de Longus : c'est ici le seul mérite de Nicétas. Cependant Cléandre survient à propos, Cléandre désespéré, qui leur annonce la mort de Calligone, qu'il vient d'apprendre de Gnathon marchand de Barzoa. Ce même Gnathon reconnoît chez Maryllis Chariclès et Drosilla, qu'il cherchoit dans tout l'univers par l'ordre de leurs

parents; et l'auteur fait mourir subitement Cléandre, dont il n'a plus besoin.

Livre IX. Les funérailles de Cléandre ouvrent le dernier chant. Nicétas décrit ensuite le retour des deux fugitifs à Barzos, la joie et le pardon de leur famille, les pleurs de Drosilla sur le tombeau de Calligone, le départ pour la Thessalie, les noces et le bonheur des deux amants.

Tel est le plan de l'ouvrage; tels sont les événements imaginés ou plutôt renouvelés par tous les romanciers grecs, depuis Xénophon d'Éphèse jusqu'à Nicétas. Plusieurs raisons portent à croire que ce poëme est du douzième ou treizième siècle.

L'empire d'Orient commençoit à se démembrer, les Francs avoient régné dans la ville de Constantin; les croisades, qui au-

manité et la victoire. Dans le *Chagus* de Nicétas on reconnoît un *scheik* arabe, dont l'auteur impartial ne peut s'empêcher de faire le vengeur des crimes, le protecteur de l'infortune, le libérateur de deux Grecs injustement enchaînés. L'Asie de Mahomet comptoit dès-lors plusieurs grands hommes, qui instruisirent l'Europe même, Rhazès, Avicenne, Averroës. Sous le règne de Michel II, le fils et le successeur d'Haroun, le calife Almamon, n'avoit demandé pour prix de la paix qu'il devoit à ses triomphes que les œuvres d'Aristote, d'Archimède, de Ptolémée, et d'autres livres grecs, qui furent traduits en arabe sous ses yeux, et contribuèrent à éclairer son peuple; tandis qu'aujourd'hui le descendant de ces Grecs, précepteurs du monde, Nicétas, dans une ville où sans doute on lisoit encore Homère, se fait

gloire de prendre pour guide et de suivre pas à pas le moine Prodrome.

Cependant son style, dont nous n'avons rien dit jusqu'ici, n'est pas aussi défectueux que pourroit le faire craindre son mauvais choix. Il nous fait grâce au moins de ces détestables vers *politiques* de quinze syllabes, qui ont amené peu à peu les vers rimés des Grecs modernes. La versification de Nicétas, moitié *politique*, moitié prosodiée, est en cela plus supportable que celle de Manassès, dont le même éditeur a donné quelques lieux communs d'après un extrait de Macarius Chrysocéphale; on trouve même des pages entières qui n'offrent aucune trace de barbarie. Si l'on ajoute que l'auteur plagiaire copie souvent avec fidélité des passages de Théocrite, d'Anacréon, d'Euripide, et probablement d'un certain nombre d'auteurs perdus, on

conviendra que, sous le rapport grammatical et philologique, cette publication mérite tout l'intérêt des savants.

Comme il seroit injuste de comparer à Nicétas quelque grand poète, je choisis, pour faire juger de ces imitations, la fable de Syrinx chantée aux fêtes de Bacchus [1], et prise sans doute d'Achilles Tatius [2], ou du second livre de Longus, ou de quelque auteur de *métamorphoses*, à qui Ovide lui-même l'avoit empruntée :

« Sait-on celle que j'adore ? Ami, dis-moi, le sais-tu ? »

« La jeune Syrinx étoit belle, gracieuse, « aimable, et maîtresse de tous les cœurs « soumis à ses charmes. Pan la vit et il ac- « courut palpitant, hors de lui. La nymphe

[1] III, 297.

[2] VIII, 6.

« prend la fuite, mais le dieu s'élance plus
» rapide qu'elle. »

« Sait-on celle que j'adore? Ami, dis-
» moi, le sais-tu? »

« Syrinx arrive en une prairie couverte
« de roseaux. A sa prière, la terre s'en-
« tr'ouvre et reçoit la vierge fugitive. Pan
« s'indigne et frémit, car il a perdu Syrinx.
« Il veut au moins garder ce qui reste
« d'elle, et il cueille les roseaux nais-
« sants. »

« Sait-on celle que j'adore? Ami, dis-
« moi, le sais-tu? »

« Bientôt, sous ses doigts, la cire unit les
« chalumeaux : il les approche de ses lèvres,
« y imprime un baiser; puis, d'un souffle
« harmonieux, il anime l'instrument chéri
« qui console les infortunes de l'amour.
« Et toi, tu ne veux pas m'aimer; toi aussi
« tu repousses ma tendresse et mes vœux! »

« Sait-on celle que j'adore? Ami, dis-
« moi, le sais-tu? »

« Malheureux, que de tourments j'ai souf-
« ferts! Pourquoi dédaigner celui qui sou-
« pire pour toi? et fassent les dieux que
« tu deviennes roseau, cyprès, laurier,
« comme la nymphe qui jadis méprisa
« l'amour d'Apollon! »

« Sait-on celle que j'adore? Ami, dis-
« moi, le sais-tu? »

« Alors, pour charmer les peines de mon
« cœur blessé, je promènerois mes lèvres
« sur ces pipeaux où tu vivrois encore; ou
« bien, la tête ornée de tes couronnes, je
« sentirois une douce rosée apaiser les
« flammes de mon amour. Mais, non, cet
« impitoyable amour vivra toujours avec
« moi! »

« Sait-on celle que j'adore? Ami, dis-
« moi, le sais-tu? »

Il vient donc un temps, dans la littérature des plus glorieuses nations, où la raison publique se corrompt et s'altère; où les principes du goût cèdent aux moindres fantaisies des esprits malades; où le démon de la dispute chasse le génie des arts; où les derniers amis des nobles lettres et des bonnes études, imitateurs maladroits, se traînent sur les traces des plus méprisables modèles; où le jargon succède au plus beau langage, formé par des hommes énergiques et simples qui écrivoient de bonne foi. Craignons cette époque, travaillons à la reculer; elle nous menace. Jadis, sur les bancs de l'école, on s'entretenoit des choses du ciel; nos docteurs irréfragables nous fatiguent de leurs débats sur celles de la terre : affranchissons-nous de leur scholastique, plus ennuyeuse et moins sublime.

Il resteroit même à examiner si l'ouvrage de Nicétas, né dans les temps les plus confus de la société moderne, peut être regardé comme une production de l'antiquité grecque ; du moins est-il vrai que dès le douzième siècle on parloit françois dans les rues d'Athènes [1], et que bien des Grecs nos contemporains écriroient mieux que Nicétas la langue de leurs pères. Mais ce qu'on ne peut contester c'est l'immense érudition de son éditeur, et ces recherches profondes qui donneroient du prix au texte le moins fait pour intéresser; c'est le bon goût qui préside à tous ses jugements; c'est la sagacité avec laquelle il sait démêler, dans les longs développements d'une médiocrité inépuisable, le plan et l'intention du compilateur, et, dans les détails du style, les

[1] Raym. Montaniero, *Hist. Aragon.*, c. 261.

plagiats et les réminiscences. Des conjectures pleines de vraisemblance et de justesse sur des passages obscurs ou fautifs, des comparaisons ingénieuses avec les écrivains de France, d'Angleterre et d'Italie, une traduction latine toujours élégante et relevée de temps en temps par des imitations des poètes si convenables dans le traducteur d'un poète, prouvent de nouveau que le commentateur de Philostrate, de Marinus, d'Eunape, d'Hérodien le grammairien, malgré ses modestes excuses, pourroit aisément et devroit peut-être consacrer ses veilles aux auteurs du premier ordre. Enfin ces romanciers grecs, qui avoient déja le bonheur de compter parmi leurs éditeurs des érudits que toute l'Europe estime, Gaulmin, d'Orville, Locella, Villoison, Coray, se sont enrichis d'un interprète non moins digne de la reconnoissance des savants, et

qui supérieur, par le goût et la critique, aux Casaubon, aux Saumaise, aux Étienne, perpétue après eux la gloire de l'érudition françoise, cette palme pacifique que le reste de l'Europe nous a peut-être plus disputée que les autres, mais qui, comme les autres, nous appartient encore.

JOS.-VICT. LE CLERC (1819).

AVENTURES
DE
DROSILLA
ET
CHARICLÈS.

LIVRE PREMIER.

Déja le roi brillant des astres, le dieu du jour, abandonnant l'autre hémisphère, étoit sorti radieux du sein des flots et commençoit à s'élever au-dessus des montagnes dont les chaînes parcourent la vaste étendue de la terre, quand des Parthes vinrent faire une irruption dans les environs de la ville de Barzos. Ils ne vouloient ni

l'attaquer les armes à la main, ni l'assiéger à l'aide de machines lançant contre ses retranchements des pierres capables de les démanteler, ni renverser ses créneaux élevés, avec le secours des tortues ou des béliers à la tête d'airain; Barzos, entièrement entourée d'un précipice, n'étoit point une ville facile à prendre. Ils venoient pour enlever ceux des habitants qu'ils trouveroient hors de leurs murailles et le butin que la fortune offriroit à leur avidité. Leurs éclaireurs se dispersant dans les campagnes éloignées de la ville pillèrent en peu de temps tous les lieux d'alentour. Dans le même instant le corps d'armée, s'approchant des portes de la ville, ravage tout ce qui se rencontre sur son passage. Ils massacrent quiconque ose leur résister et emmènent chargés de chaînes les malheureux qui tombent en leur pouvoir. Dans leur fureur ils brisent les arbres, bien qu'ils les voient ployer sous le poids des fruits. Ils s'emparent des chèvres et des génisses qu'on n'avoit pu faire rentrer

dans la ville. On les voyoit entraîner les femmes entraînant elles-mêmes leurs jeunes enfants qui mêloient leurs pleurs à celles de leurs mères, privés qu'ils étoient du lait nourricier dont la source bienfaisante s'étoit changée en gouttes de sang. Ici l'on voyoit les blés coupés avant le temps de la moisson pour nourrir la cavalerie des barbares. Là les grappes de raisin étoient, avant la saison des vendanges, foulées sous les pieds des chevaux. C'est ainsi que les Parthes, cette nation cruelle, inhumaine, au langage barbare, désolent tous les environs de Barzos. Que dirai-je de plus : les Barzitains qui, surpris hors des murs, avoient échappé au tranchant du glaive, forcés de courber leur tête, libre naguère, sous le joug pesant d'un odieux esclavage, déploroient leur affreuse destinée; tandis que ceux qui, en se réfugiant dans la ville, s'étoient dérobés aux coups des Parthes, venoient, du haut des remparts qui faisoient leur sûreté, mêler leurs gémissements à ceux de leurs compa-

triotes qu'ils voyoient entraîner sur une terre étrangère! «Quelle divinité jalouse, s'écrioient-ils, quel destin ennemi vient rompre les liens qui nous unissoient? quelle furie vengeresse, quel mauvais génie, quelle fortune cruelle a soumis des hommes libres à de misérables barbares? Sur qui de vous devons-nous le plus gémir: sur ceux qui ont été immolés, ou sur ceux que nous voyons captifs et chargés de chaînes; sur les femmes demeurées veuves, sur les vierges privées des douceurs de l'hymen, sur cette multitude d'enfants encore étrangère au malheur, ou enfin sur nous-mêmes? O déplorable destinée!» Accablés par tant de maux, tous, hommes, femmes, vierges, enfants, poussoient des cris confus, tandis que les Parthes, ne songeant qu'à la rapine, s'occupoient à recueillir le butin: car un ennemi, un cœur barbare, une ame cruelle ne connoît pas de plus grand plaisir que de dépouiller des malheureux dont il n'a reçu aucune offense. Ils songent enfin

à prendre leur repas ; mais auparavant ils enchaînent étroitement leurs captifs. Dans ce nombre on voyoit un couple d'une beauté surprenante chargé comme les autres d'indissolubles liens, et comme eux s'abandonnant aux larmes et aux gémissements : c'étoit le beau Chariclès et Drosilla plus belle encore.

Cependant les barbares s'étoient assis dans une plaine, et là goûtoient les plaisirs du festin. Au milieu de cette plaine étoit une prairie délicieuse qu'entouroient de toutes parts des lauriers, des cyprès, des platanes et des chênes entremêlés d'agréables arbres fruitiers, et qu'émailloient des lis et des roses dont les boutons fermés, ou plutôt entr'ouverts, tenoient la fleur close comme une vierge dans la retraite : effet probable de la chaleur du soleil ; car lorsqu'au temps convenable cet astre fait pénétrer ses rayons brûlants dans le calice des roses, bientôt s'épanouit le bouton qui fait le charme de cette fleur parfumée. Là aussi couloit une

source d'eau vive, bien fraîche, bien transparente, et douce comme miel. Au milieu de la fontaine s'élevoit une colonne travaillée à l'intérieur avec beaucoup d'art; en effet elle étoit semblable à un long tube dans lequel l'eau s'élevoit par un mouvement rapide. Mais en haut étoit placé un aigle, ouvrage ingénieux, qui recevoit l'eau de la fontaine et la rejetoit ensuite par son bec. Au milieu de la belle fontaine on voyoit des statues de marbre travaillées avec soin, et disposées en cercle; ces statues étoient l'ouvrage de Phidias, de Zeuxis et de Praxitèle, ces habiles sculpteurs. Dans la partie droite du jardin, en dehors de la barrière en bois qui l'entoure, s'élevoit un autel à Bacchus dont les Barzitains célébroient la fête, alors que la troupe criminelle des barbares se précipita comme un torrent sur les habitants de la ville qui avoient quitté l'enceinte de leurs murailles avec leurs femmes et leurs enfants, et qui étoient là remplissant, en l'honneur du dieu, les cérémonies

accoutumées, et mangeant ensemble à l'ombre des tentes qu'ils avoient dressées.

C'étoit pour assister à cette fête que l'innocente Drosilla avoit laissé les murs de la ville, avec les jeunes filles et les vierges de son âge : troupe charmante dont elle conduisoit le chœur. Drosilla étoit brillante comme un ciel étincelant d'étoiles; vêtue, comme en un jour de fête, d'une belle robe brodée d'or, dont la pourpre relevoit la blancheur. Sa taille étoit bien prise; vous eussiez admiré la blancheur et la transparence de ses mains. Son œil étoit noir et bien dessiné, ses joues colorées d'un vif incarnat, son nez aquilin, sa chevelure brillante et disposée avec art. Ses lèvres sembloient le calice d'une fleur, ou bien une ruche à miel, d'où s'échappoient les paroles les plus douces et les plus suaves pour aller au cœur. Elle brilloit comme un astre de la terre, comme une rose du ciel. Son cou étoit d'une souplesse gracieuse; tout en elle étoit aimable. Ses sourcils étoient bien ar-

qués; et sur ses joues, resplendissantes comme deux flambeaux, s'entremêloient des nuances variées de blanc et de pourpre: tout le reste du visage de la jeune fille étoit blanc comme la neige. Sa chevelure étoit d'or: les boucles de ses cheveux étoient blondes, couleur de miel, dorées, belles, longues et flexibles; elles exhaloient la plus douce odeur. Le bas de son visage et son cou étoient éblouissants; de ses lèvres couloit le nectar, et son sein avoit la fraîcheur de la rosée du matin. Sa taille élégante étoit souple comme un jeune cyprès, son nez étoit bien fait; ses dents étoient placées comme deux rangs de perles blanches : ses sourcils, recourbés comme deux cercles, avoient la forme de l'arc de l'Amour, mais de l'Amour quand il est joyeux. La nature sembloit, comme un peintre habile, avoir mélangé le lait et les roses pour colorer de ces deux teintes le corps de la jeune fille. Ses compagnes elles-mêmes, qui formoient avec elles des danses dans la prairie voisine

du temple de Bacchus, ne pouvoient se défendre de l'admirer. A ses doigts et à ses oreilles brilloient des pierres précieuses étincelant comme le feu, et enchâssées dans l'or le plus pur. L'or resplendissoit sur ses bras, l'or resplendissoit sur ses jambes d'un blanc aussi mat que celui de l'argent. Telle étoit la merveilleuse beauté que la jeune Drosilla avoit reçue de la nature.

Mais quand les Parthes, en réjouissance de leurs rapines, se furent bien gorgés de vin jusqu'après le coucher du soleil et même fort avant dans la soirée (car, par nature, les barbares se plaisent dans l'ivresse et aiment à s'abandonner à la débauche et à la boisson, sur-tout quand ils ont fait, sans grand'peine, une bonne prise), ils se levèrent à regret de table pour se livrer aussitôt au sommeil. Cratyle donc (c'étoit le nom du roi des Parthes), secouant un peu l'ivresse qui troubloit ses esprits, s'adresse en ces termes au satrape Lysimaque : « Déja nous sommes assez repus de vin et de nourriture,

déja l'ivresse s'est emparée de nos sens et commence à appesantir nos paupières. Il est temps, après une si longue débauche, de nous coucher et de goûter les douceurs du sommeil. Mais toi, cœur infatigable, toi seul, tu veilleras pour nous tous. Prends avec toi une petite troupe d'élite, choisie dans toute l'armée; avec eux tu feras, à cheval, la garde autour des captifs enchaînés, tu les observeras, tu auras l'œil sans cesse sur eux, tu les environneras d'une surveillance constante, de peur qu'ils ne s'échappent en secret, et ne nous exposent ainsi à des railleries déplaisantes, ou que même ils ne tentent quelque action d'audace contre nos guerriers, pendant que ceux-ci seront doucement endormis. » Le satrape Lysimaque entend ces paroles peu agréables que lui adresse son roi, et, rejetant bien loin de lui l'engourdissement du sommeil, il se prépare à la garde des prisonniers.

Mais lorsque le soleil brillant, porté sur son char, commence à éclairer toutes les par-

ties de la terre, rendant au monde la lumière du jour, le roi des Parthes se lève aussitôt et, admirant la vigilance de Lysimaque, il accueille le satrape avec les discours les plus flatteurs, lui faisant de belles promesses et ajoutant qu'il donneroit la meilleure partie du butin à ses soldats. « Car il est juste, dit-il, que ceux qui ont fait plus que les autres soient aussi mieux récompensés. »

Sur cela, il descend de son lit; et toute la troupe des barbares se lève en même temps, empressée de partir. Ils rassemblent les chèvres et les génisses qui erroient çà et là, les captifs aussi, d'après l'ordre de Cratyle leur chef, et se dirigent vers leur patrie. Quand ils y furent arrivés après cinq jours de marche, ils jetèrent leurs captifs dans des prisons où gémissoient déja des malheureux qui étoient la meilleure partie du butin fait dans les expéditions précédentes. Dès que les infortunés se voient enfermés, ils se précipitent à terre ou tombent à genoux et se lamentent sur leur triste sort. Ils envient le

bonheur de ceux qui ont été massacrés, les trouvent seuls dignes d'éloge, et s'écrient que la mort a été pour eux un bienfait: car souvent l'ame accablée de douleurs sans mesure conçoit un grand dégoût de la vie. Pour Drosilla, que la fortune impitoyable avoit si cruellement séparée de Chariclès qui étoit son époux, mais de nom seulement, elle étoit retenue dans le gynécée de Chrysilla, épouse de Cratyle le roi des Parthes.

Chariclès donc, enfermé dans la prison comme je l'ai dit tout-à-l'heure, commence ainsi ses plaintes et ses gémissements : « Jupiter, maître souverain de l'Olympe, quelle furie a enlevé Drosilla des bras du trop malheureux Chariclès? » Puis, d'une voix plus élevée : « Malheureux que je suis ! ma Drosilla, où vas-tu? où es-tu? à quels pénibles travaux es-tu condamnée? quel est celui de nos ennemis farouches qui t'a immolée? ou bien, ombre légère, traînes-tu encore ta languissante vie? te livres-tu

aux larmes ou à la joie? es-tu morte? as-tu échappé au carnage? te réjouis-tu? es-tu triste? crains-tu ou ne crains-tu pas l'épée? souffres-tu? es-tu maltraitée? ta beauté a-t-elle été outragée, ou bien le vainqueur l'outrage-t-il en ce moment? Quel est le puissant satrape dont tu as partagé la couche? quel est celui des ennemis qui, devenu ton maître, reçoit la coupe de ta main? Peut-être, dans l'égarement de l'ivresse, il te fera succomber sous ses coups, avec la férocité d'un barbare, si tu as commis quelque faute involontaire! Hélas, sort cruel! peut-être aussi que ce Cratyle jettera sur ta beauté ses regards avides, et s'opposera à notre hymen! Mais, avant qu'il te possède, la jalousie de Chrysilla te donnera la mort dans un breuvage empoisonné! O fils de Jupiter, ô Bacchus, pourquoi, depuis long-temps, m'as-tu fait espérer l'hymen de Drosilla, lorsque jadis pour elle je t'honorois de nombreux sacrifices! M'as-tu donc alors

trompé? Et toi, Drosilla, conserves-tu dans ton cœur le souvenir de Chariclès, ton ami, qui pleure, qui se lamente, qui est captif? Sans doute que tu as oublié Bacchus, et la foi que, par son entremise, tu avois donnée à Chariclès! sans doute que tes chagrins, ta captivité, ton infortune, t'auront portée à me trahir! »

Chariclès adressoit à Drosilla ces paroles entremêlées de gémissements, et qu'il ne pouvoit contenir, lorsqu'un beau jeune homme, ayant une voix douce, un extérieur noble, se présente à lui. Il est son compagnon d'esclavage, enfermé dans la même prison, et par-là devenu son hôte; il s'assied auprès de lui, et, tout triste qu'il est, s'efforce de le consoler en lui adressant ces mots : « Chariclès, cesse enfin de te plaindre; laisse-moi te parler et réponds-moi à ton tour : cette conversation à laquelle tu te prêteras rendra plus léger le poids de ta douleur, car la parole est un grand remède pour tous les chagrins; et

l'ame ne sauroit parvenir à éteindre le feu ardent de la douleur, qu'en déposant le poids dont elle est oppressée dans le sein d'un ami qui puisse la consoler. » — « Ces avis sont sages, Cléandre, reprit Chariclès, et ces seules paroles que tu viens de me dire éloignent déja de moi la plus grande partie de mes chagrins; mais la nuit vient, comme tu vois, et il est temps, mon ami, de lui obéir. Permets-moi donc de reposer tranquillement mon corps fatigué, pour essayer si le sommeil viendra fermer mes yeux quelques instants et m'apporter, pour un moment, l'oubli de mes maux. Demain, aussitôt le jour venu, tu apprendras les infortunes de Chariclès. »

Pendant qu'ils échangent ainsi de douces paroles, Drosilla, couchée dans le gynécée de Chrysilla, pousse, du plus profond de son cœur, un amer gémissement : car bien qu'un doux sommeil se fût répandu sur les yeux de la jeune fille, il ne pouvoit s'emparer d'elle. « O ma

chère ame, disoit-elle, ô Chariclès, mon époux, ò mon époux Chariclès, quoique tu n'en aies encore que le titre, tu dors sans doute dans ta prison, ne gardant pas le moindre souvenir de Drosilla, ayant même oublié, triste effet de nos maux présents, et la foi qui nous unit librement l'un à l'autre, et le dieu qui m'a vainement promis que je t'appartiendrois un jour! Et cependant Drosilla, condamnée à gémir, verse bien des larmes sur toi, Chariclès; elle t'accuse, elle accuse plus encore la cruauté de la Fortune qui a effacé de ton souvenir l'épouse dont tu avois reçu la foi! Il falloit, Chariclès, savoir lutter contre la Fortune, qui fait une guerre si cruelle à deux cœurs unis par l'amour, et qui m'attaque, moi jeune fille, bien plus cruellement que toi, afin de rompre notre union indissoluble et de nous séparer l'un de l'autre. O Fortune ennemie, n'es-tu donc pas rassasiée de tous mes malheurs passés, et des angoisses qui m'accablent maintenant, pour

me tenir encore enfermée loin de Chariclès? car les ténèbres de la prison m'eussent été plus douces que la lumière du jour, si l'on m'eût condamnée à partager la captivité de Chariclès, et qu'hier on m'eût enfermée dans le même cachot que lui. — Oui, Chariclès, je le répète, il falloit, bien que la Fortune nous porte de si terribles coups, qu'elle veuille nous diviser, qu'elle emploie tout pour nous désunir, et qu'enfin, hélas! elle lutte pour nous arracher des bras l'un de l'autre, nous qui, unis par un mutuel engagement, ne formions plus qu'un seul être, il falloit ne pas céder à l'adversité, et ne pas abandonner nos cœurs à l'oubli, mais au contraire lutter, de toutes nos forces, contre cette déesse ennemie. Mais toi, tu dors et tu ne regrettes point Drosilla! Elle cependant se lamente, et prend les lieux à témoins que jamais elle n'oubliera Chariclès. Le lierre s'attache étroitement au chêne; il s'unit et s'incorpore à lui par de longs embrassements, et paroît ne faire

avec lui qu'un tout doué d'une double énergie : c'est ainsi que Drosilla avec son époux Chariclès ne faisoit qu'un même corps, un même esprit, une même ame. Et néanmoins hier, quand on eut dressé la table, Cratyle ne dissimula pas l'amour qu'il a conçu pour moi, cherchant à me fasciner de son affreux regard. Malheureuse que je suis ! Chariclès, ô nom que j'aime ! comment finira notre misère ? Maintenant séparée de toi, je n'ai que la foible consolation de voir la prison où tu es enfermé et de savoir où tu es, où tu dors, où tu t'assieds ! Ah ! réveille-toi, si toutefois tu as pu t'endormir, pense à Drosilla, qui te regrette, qui te pleure ; pleure avec elle, gémis avec elle, sois triste avec elle. Sans doute, Chariclès, tu n'as point un cœur dur comme le chêne ; et je crois bien que tu gémis, que tu te lamentes, que tu ne peux dormir de la nuit, tant est vif et continuel le souvenir de ta Drosilla. Viens, ô sommeil ! viens, empare-toi de moi tout en-

tière, si toutefois une douce vision doit me montrer mon cher Chariclès. car souvent ceux qui se desirent et qui s'aiment, lorsqu'ils ne se sont pas vus pendant le jour, se réunissent et devisent ensemble dans leur sommeil. »

Tandis que Drosilla soupiroit et se plaignoit ainsi, tandis qu'elle confioit à la Nuit l'excès de sa douleur, le jour se montra aux captifs tristement enfermés dans la prison, prison profonde et si ténébreuse que la lumière n'y pouvoit pénétrer sans être obscurcie.

LIVRE DEUXIÈME.

Cependant le jour venoit de paroître, et le soleil, ce géant qui éclaire le monde, lançoit de foibles rayons à travers les barreaux de la prison, lorsque tout-à-coup Chariclès se lève le premier, et, voyant les autres captifs profondément endormis, dit en exhalant un profond soupir : « Amis, mes compagnons d'esclavage, il vous est bien permis de dormir encore ; car la passion cruelle, les desirs inquiets, ne troublent point vos cœurs, l'amour ne s'est point emparé de vos ames. Qu'y-a-t-il d'étonnant si vous vous livrez au repos depuis la première ombre de la nuit jusqu'au lever du soleil? En effet, c'est pendant la nuit, sur-tout, que l'amour déploie ses ailes et s'insinue dans l'ame des amants, qui, reposant alors tranquilles, la lui ont li-

vrée sans défense. O combien il seroit à souhaiter qu'Amour, dont si grande est la puissance, ne nous condamnât pas à aimer, nous autres foibles mortels qui rampons sur cette terre ! Mais puisque tous doivent aimer, dieu cruel, pourquoi ne permets-tu pas que tous soient heureux? Pourquoi au contraire en accables-tu un grand nombre de douleurs infinies, jusqu'au moment où tu leur accordes l'objet de leurs desirs? »

En proférant ces plaintes à voix basse et en lui-même, Chariclès laissoit couler un torrent de larmes; car il verse d'abondantes larmes, celui dont l'ame est brisée par les rigueurs de l'amour. Mais ces pleurs n'échappèrent point à Cléandre. Se levant aussitôt, il s'avance vers l'endroit où Chariclès étoit étendu, n'ayant d'autre couche que la terre, et « Salut, lui dit-il, cher compagnon de ma captivité. Ainsi que tu me l'as promis, raconte-moi, Chariclès, tes malheurs et tes chagrins; assis ici, à tes côtés, je prêterai l'oreille à ton histoire

lamentable. Tu allègeras le poids de tes peines en me confiant ce qui t'afflige; et, graces à tes confidences, la douleur de Cléandre, qui gémit dans la même captivité que toi, deviendra moins amère. Car tu n'es pas le seul qu'on ait jeté dans cette prison : et si, avant que tu portasses ces chaînes, l'amour, vainqueur de ton ame, t'en a fait porter d'autres, Cléandre non plus n'a pas été insensible; il n'est pas descendu, avant toi, dans ces tristes lieux libre de pensées amoureuses, et sans avoir éprouvé les maux dont la fortune t'accable après t'avoir fait tomber dans les lacs de l'Amour. Tu souffres, je souffre avec toi; tu pleures, je pleure : je regrette, tu regrettes aussi; je regrette une belle jeune fille, Calligone, qui m'a été ravie ».

Chariclès répond : « Cléandre, sauveur de mon ame souffrante, quel est celui des dieux de l'Olympe qui t'a envoyé vers moi pour me consoler? Raconte-moi les peines que tu as endurées; raconte-les moi : c'est

; ;
'na
ut-
..on
de-
fais
ell-
vis :
pour
; elle
de lu-
rbe la
ape de
temps !
e ; te ré-
souffres,
; tu pleu-
voilà mon
presse et
t ai vue,
che; mais
aussi dur
offert aus-
mon cœur

lamentable. Tu allègeras le poids de tes peines en me confiant ce qui t'afflige; et, graces à tes confidences, la douleur de Cléandre, qui gémit dans la même captivité que toi, deviendra moins amère. Car tu n'es pas le seul qu'on ait jeté dans cette prison : et si, avant que tu portasses ces chaînes, l'amour, vainqueur de ton ame, t'en a fait porter d'autres, Cléandre non plus n'a pas été insensible; il n'est pas descendu, avant toi, dans ces tristes lieux libre de pensées amoureuses, et sans avoir éprouvé les maux dont la fortune t'accable après t'avoir fait tomber dans les lacs de l'Amour. Tu souffres, je souffre avec toi; tu pleures, je pleure : je regrette, tu regrettes aussi; je regrette une belle jeune fille, Calligone, qui m'a été ravie ».

Chariclès répond : « Cléandre, sauveur de mon ame souffrante, quel est celui des dieux de l'Olympe qui t'a envoyé vers moi pour me consoler? Raconte-moi les peines que tu as endurées; raconte-les moi : c'est

à toi de parler d'abord, puisque tu as été enfermé dans cette prison le premier; je parlerai ensuite, moi qui suis ton compagnon d'infortune. »

« Lesbos, ô Chariclès, est ma patrie; j'ai reçu le jour de parents illustres et recommandables : j'ai pour père Callistius, et pour mère Cydippe. Près de notre maison demeuroit Calligone, jeune fille évitant le regard des hommes et, d'ailleurs, enfermée dans l'appartement le plus retiré. Je ne pouvois la voir, mais j'appris de ses esclaves combien elle étoit belle. Je n'ai pas honte de te confier tout cela, à toi, Chariclès, atteint du même mal que moi. Après bien de la peine, graces à quelques présents, et à l'entremise de serviteurs adroits, je vis enfin l'innocente Calligone : elle avoit avancé sa tête hors de la fenêtre. Je la vis, cette vierge charmante, je la vis et je fus pris. Oui, elle avoit la beauté d'une déesse. La renommée ne m'avoit point abusé sur son compte. Ah! par les armes de l'A-

mour, ah! par les Grâces, toi-même, Chariclès, si tu l'avois vue, sans voir en même temps Drosilla, tu l'aurois prise pour la fille de la lune et du soleil. Elle changeoit en pierre le cœur de ceux qui osoient la regarder; elle frappoit de traits inévitables ceux qui passoient devant elle: dans son innocence elle n'apercevoit pas ceux qui la contemploient, et sa beauté les enflammoit tous. Calligone étoit une enfant, une tendre enfant, une vierge: et toutefois sa vue n'excitoit pas seulement l'amour dans le cœur brûlant des jeunes gens impétueux, elle rendoit aussi la vigueur de la jeunesse aux vieillards déja glacés par l'âge. C'étoit l'image de l'Amour, la fille du soleil; la fille du soleil, toute semblable à son père et peut-être plus belle encore. Tu t'étois promis sans doute, Amour, enfant des bêtes féroces, de blesser et de déchirer mon cœur; car assurément tu as sucé le lait d'une lionne, la femelle de l'ours t'a nourri de sa mamelle! Aussitôt donc que je la vis,

une douleur inconnue pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Une passion insensée me faisoit errer çà et là. J'étois blessé, accablé, déchiré. Ce n'étoit pas seulement une passion cruelle, mais bien plutôt l'Amour lui-même qui me tourmentoit. Cette innocence virginale avoit fait sur moi une impression profonde, et j'étois agité par le souvenir de la compassion qu'elle m'avoit témoignée en se montrant à la fenêtre. Un baiser, un seul baiser m'auroit donné le pouvoir de résister aux traits du dieu. Alors je ne souhaitois rien de plus de cette jeune fille, lors même que je n'aurois dû ce don d'amour qu'à sa pitié. Je lui parlai donc, car je ne pus m'en défendre : « O vierge, il est une faveur qui, légère pour d'autres, l'emporte à mes yeux sur la dernière faveur elle-même ; il me seroit plus agréable de déposer un baiser sur tes lèvres que de savourer les douceurs du miel. » La jeune fille fut fort troublée de ce peu de paroles, car elle étoit encore sans aucune expérience

d'amour. Aussitôt elle voila son visage. Hélas ! quelle fut ma frayeur ! Puis elle donnoit en souriant de petits coups sur les joues de ses servantes, tant elle étoit troublée par la honte. Elle ne savoit que faire, innocente et simple fille qu'elle étoit ; car les jeunes vierges qui ne pensent pas être vues ont coutume de pâlir si par hasard quelqu'un se présente à elles tout-à-coup, et encore plus s'il vient à leur adresser la parole sans qu'elles s'y attendent. De là je retournai dans ma demeure ; je m'étendis sur ma couche, tout brûlant des feux de l'amour (car, lorsque l'amour pénètre par nos yeux au plus profond de notre cœur, il ne s'arrête pas là ; mais, voulant étendre plus loin l'incendie, il parcourt et enflamme tout notre être). Je me plaignois donc ainsi, en moi-même et à voix basse : « Que personne ne craigne maintenant les traits aigus et empoisonnés du Desir, car l'Amour furieux a déchargé sur moi toutes les nombreuses flèches de son carquois ; que maintenant

personne ne craigne plus le frémissement de ses ailes, car l'Amour, comme pris à la glu, est resté attaché à mon cœur. Amour, méchant Amour; Amour qui souffles le feu: si tu avois su que mon cœur étoit un piège à glu, tu n'aurois pas volé de ce côté; tu ne t'y serois pas pris, petit malheureux! Toi qui peux tout, qui oses tout, qui es maître de tout, que tu me châties durement: moi qui ne t'ai pas fait la plus légère offense! Tu ne coupes ni les pieds ni les mains, tu ne crèves point les yeux; mais tu perces de tes flèches le milieu du cœur: et à moi, tu m'ôtes la vie. Dieu cruel, tu abuses de la force de ton bras; tu égorges, tu assassines, tu brûles, tu incendies, tu frappes, tu déchires, tu empoisonnes, tu égares. O enfant mille fois redoutable par tes ailes, par ton arc, par ton flambeau! » C'est ainsi que dans mon infortune j'exhalois ma souffrance, lorsqu'il me sembla que je trouverois un remède à mon mal si je faisois parvenir à la jeune fille une lettre

qui lui annonçât mon amour. Mille pensées étranges occupoient mon esprit. Peut-être aussi, me disois-je, Calligone, en voyant le beau Cléandre, s'est de son côté prise d'amour. Mais, je t'en conjure, Chariclès, garde-toi de rire à ce propos du pauvre Cléandre qui s'offre devant tes yeux pâle, défait, accablé par la douleur, et portant les preuves dégoûtantes de son séjour dans un infect cachot. Lorsque l'ame au dedans de nous-mêmes est tourmentée par la perte d'un objet aimé, il faut nécessairement que le corps tout entier s'en ressente. »

« Que tu parles bien ! s'écrie Chariclès. Oui, le visage d'un jeune homme est beau et agréable à voir tant que son ame est satisfaite. »

Cléandre reprend : « J'envoyai donc aussitôt à Calligone la lettre que je lui avois écrite, voulant m'assurer si, comme je l'espérois, Calligone aimoit aussi. »

Alors Chariclès l'interrompant de nouveau : « Plaise aux dieux, Cléandre, que tu

obtiennes l'amour de Calligone ! Récite-moi bien fidèlement ce que contenoit la lettre que tu envoyas à cette jeune fille. » — Écoute donc, répond Cléandre. « Hier, beauté incomparable, plein du souvenir de ta charmante vue, qui m'avoit si vivement frappé, je rencontrai Charon ; je lui fis quelques questions, car, à ce qu'il m'a dit, il te connoissoit bien avant moi : Toi qui n'éprouvas jamais de joie, impitoyable Charon, dois-tu donc enlever aussi de ce monde cette Calligone, la plus belle de toutes nos vierges ; dois-tu flétrir cette beauté aujourd'hui si célèbre, dois-tu arracher de leurs orbites ces yeux qui m'ont blessé de tant de traits ? ou bien, frappé d'étonnement devant ces charmes, te verra-t-on les respecter ? Ainsi je parlois ; mais le rigoureux et redoutable Charon me répondit d'un air triste : Non, non ! Alors je m'écriai dans mon indignation : O toi dont rien n'égale la méchanceté, oseras-tu bien te montrer si cruel ! — Que te dirois-je de plus,

Calligone! consens à mon amour, devant toi est Cléandre qui t'aime et te desire. »

Lorsque Cléandre eut fini de parler : « Cette lettre étoit courte, dit Chariclès, mais elle étoit pleine d'art; en écrivant ainsi, tu rappelois à la jeune fille et la mort et Charon, qui s'en prend sur-tout aux orgueilleuses, et tu te la rendois favorable. Maintenant apprends-moi ce qu'elle te répondit, de vive voix, ou par écrit, tu ne dois pas l'avoir oublié. » — « Elle ne me répondit rien, Chariclès, soit qu'elle n'eût pas reçu cette lettre, soit qu'elle aimât mieux jouer avec les jeunes filles de son âge. Voici donc la seconde que je lui écrivis. » — « Ne m'épargne pas même la troisième, ô mon ami! » reprend Chariclès. A quoi Cléandre : « Écoute, je ne veux rien te cacher; car, en te parlant, je sens s'alléger mes souffrances. — Depuis que j'ai vu ton visage, jeune fille, je regarde comme une fable ce qu'on dit du chant des sirènes. Tu es plus belle que je ne puis l'exprimer;

tu m'inspires une passion trop forte pour ma foible nature. Tu changes en pierre ceux que tu frappes : tu ne permets pas de te fuir. Devant ta blonde chevelure l'or pâlit et doit se cacher de nouveau au fond de la terre. Tes yeux brillent et devant eux s'efface l'éclat des pierres précieuses : devant la blancheur de ta peau celle des perles disparoît. Poursuivi en tous lieux du souvenir de ta beauté plus brillante que celle du soleil, je ne puis, ô jeune fille, supporter l'ardent brasier que l'Amour a allumé dans mon sein. Sans cesse tes attraits sont présents à mon esprit, qui cherche à se rappeler comment tu étois lorsque je te vis. Ce n'est pas tout, le terrible Amour, cet enfant des vipères, ayant pénétré dans mon cœur, s'y agite comme un serpent, en mille replis, et me déchire le sein et les entrailles. C'est à toi de porter remède à mon mal. Éteins ce brasier, fais tomber sur moi une douce rosée; et par tes enchantements, ô jeune fille ! délivre mon cœur du serpent

Calligone! c
toi est Cléan

Lorsque (
« Cette lettr
mais elle é
ainsi, tu rap
et Charon,
orgueilleuse
rable. Main
te répondit.
tu ne dois
ne me répo
n'eût pas
mât mieux
son âge. V
écrivis. »
troisième,
A quoi Clé
te cacher;
léger mes s
ton visage,
une fable c
Tu es plus

je respire; oui, je respire avec toi. Tu es ma joie et mon chagrin; cause de mes souffrances, tu en es aussi le remède. Tu es mon unique souci, et, tout à-la-fois, tu me délivres des soucis de l'existence; tu me fais vivre quand je me meurs, chose merveilleuse! et tu me fais mourir quand je vis : étonnant prodige! En effet, la nature pour te former a déployé toute sa puissance; elle t'a faite blanche, rose, et brillante de lumière. O quel astre radieux et superbe la lune et le flambeau du jour, principe de la vie, ont fait naître dans notre temps! Es-tu malade, la maladie m'accable; te réjouis-tu, je me réjouis avec toi: tu souffres, tes souffrances sont les miennes; tu pleures, je verse aussi des larmes. Voilà mon malheur, voilà la peine qui me presse et me ronge. Dès le moment où je t'ai vue, malheureux! j'ai été percé d'une flèche; mais ton cœur reste toujours pour moi aussi dur que la pierre. Car tu ne m'as pas offert aussitôt le remède qui devoit guérir mon cœur

blessé, et maintenant les vers nés de la corruption de ma blessure me dévorent. L'Amour, tenant sans cesse son arc tendu sur moi, m'immole, m'assassine, me blesse, me met en lambeaux, me pique, me perce, me frappe, me tue, me déchire et me torture. Approche, vois mon cœur blessé et ma poitrine traversée d'un coup mortel. Que ton sein distille sur mon sein une rosée qui produise sur ma blessure l'effet salutaire du vin et de l'huile. Porte-s-y tes doigts plus polis que le cristal; touche mon cœur malade, étends sur ma plaie un tissu léger, et aussitôt tu me délivreras des vers qui se nourrissent de mes ulcères et me rongent incessamment. Mets ton bonheur à me sauver la vie; que je trouve le mien à te devoir un si grand bienfait. Consens à ce que je te demande; et abrités tous les deux sous le même manteau, le cœur brûlé d'un mutuel amour, nous formerons un lien digne d'envie. » — Mais je me tairai, Chariclès, si tu le souhai-

tes ; sinon, ami, écoute ma quatrième lettre.

— « Je desire également l'entendre, » dit Chariclès. — « Écoute donc les tristes paroles que j'adressai à Calligone, » reprit Cléandre; et il commença son lamentable récit. « Reçois une pomme d'or, mais qui ne porte point d'inscription, ô toi qui es toute belle, ma Calligone. Et quand même elle porteroit l'inscription, qui pourroit te la disputer? Reçois donc, ô ma belle amie, reçois une pomme d'or, toi qui seule es belle; car tu es la plus belle parmi les jeunes filles. Momus lui-même peut l'attester, lui qui depuis long-temps t'observe, attentif et silencieux, dans nos réunions. Il t'admire quand tu t'avances avec fierté; et quand tu baisses modestement les yeux, alors encore il se mord les lèvres en signe d'admiration. Oh! ne fronce point les sourcils avec dédain: les poisons de l'amour me tuent, ses charbons ardents me brûlent. Le voyageur qui, accablé par la chaleur, trouve l'om-

brage épais d'un arbre, n'éprouve pas plus de joie que je n'en ai ressenti à ta vue. Puissé-je passer toute une nuit, t'enlaçant dans mes bras comme le lierre enlace le chêne! Je te dirai toute ma pensée: autant le printemps est plus doux que l'hiver, le rossignol plus mélodieux que le passereau, la pomme plus suave que les prunes, et la jeune vierge plus touchante que la femme qui a trois fois connu l'hymen, autant ta beauté, Calligone, charme celui qui, hier, fixa sur toi ses regards. Vénus, ô vierge charmante, semble avoir, de ses mains délicates, formé les contours de ton sein, et sans doute le chœur des Grâces t'a ornée à l'envi de mille attraits. Une idée m'est venue, c'est que tu es cette Pandore que la fable nous représente. Il est vrai qu'elle, c'est la fable qui l'a formée; tandis que toi, nous te voyons en réalité. O jeune fille, ô Calligone, tu nous apparois belle, aussi belle que le soleil, aussi éclatante que les astres. »
—C'est ainsi, ô Chariclès, que, ne pouvant

me contenir, j'envoyois de fréquentes lettres. Que te dirai-je! enfin, après tant de souffrances, on m'annonça que je pourrois pénétrer la nuit dans l'appartement qu'habitoit cette vierge adorée. Le soir venu, ayant pris ma lyre d'argent, et en faisant doucement résonner les cordes, je dirigeai mes pas vers Calligone (dans mon ivresse je me croyois plus heureux que les dieux); et voici la douce chanson que je chantai :

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas!

« Niobé, qui gémissoit toujours parce qu'elle ne pouvoit supporter la perte de ses enfants, fut changée en pierre; et la fille de Pandion, après avoir tué son fils, fut couverte des plumes qu'elle avoit demandées aux dieux, et changée en oiseau.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas!

« Puissè-je devenir un miroir, ô grand Jupiter, afin que tu me regardes toujours, ô Calligone! puissè-je être la tunique brochée

d'or que tu portes, afin que je touche ton joli corps !

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Puissè-je être changé en eau, pour avoir le bonheur de laver chaque jour ton beau visage ! puissè-je être un parfum pour parfumer tes lèvres, tes joues, tes mains et ta bouche !

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Mais, qu'ai-je besoin de faire des souhaits si ambitieux ! ce seroit assez pour moi d'être une sandale d'or, la sandale que foulera ton beau pied.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Le feu peut manquer au genre humain : la femme est un autre feu, non moins terrible, que Jupiter nous a donné. Plût aux dieux que ce feu-là, que toute la race des femmes ne fût jamais descendue sur la terre et n'eût jamais reçu la vie !

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Car le véritable feu, s'il vient à produire un incendie, il est facile de l'éteindre ; mais la femme porte dans notre ame un feu que rien ne peut arrêter, lorsque son visage offre les séductions de la beauté.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« En effet, que votre courage vous fasse sortir sain et sauf du combat, que le fer épargne votre vie, que la maladie ne vous retienne pas gisant sur votre couche ; échappez par votre audace aux périls,

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Dérobez-vous au tourbillon des affaires, vivez heureux comme on l'étoit au temps de Saturne, car c'est vivre heureux comme dans ces jours fortunés que de ne point connoître les soucis importuns :

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Une femme au doux langage vous brûlera du feu dévorant de ses attraits et desséchera la fleur de votre jeunesse, aussi redoutable que la foudre dévorante.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Au milieu de tes lèvres, Calligone, est un foyer (prodige de nos jours !) : ce foyer contient à-la-fois de la rosée et du feu ; l'une m'attire, l'autre me repousse.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« Ce foyer consume ceux qui te regardent de loin ; mais si quelqu'un approchoit ses lèvres des tiennes, ne fût-ce que pour y appliquer un doux baiser, alors tout son être seroit réjoui de la fraîcheur de la rosée.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas !

« O flamme aussi rafraîchissante que la rosée ! ô rosée aussi brûlante que la flamme ! Mais ne refuse pas d'éteindre le feu qui me

dévore et me consume ; répands, pour me rafraîchir, la rosée de tes lèvres.

« Lune, brillant flambeau, viens éclairer mes pas ! »

LIVRE TROISIÈME.

« C'est ainsi que j'allois en chantant, comme le rossignol au printemps; enfin j'arrivai, je trouvai et je vis la jeune fille. — « Salut, ô l'époux de mes rêves! me dit-elle au moment où j'allois parler. L'Amour, qui m'apparut avant-hier quand vint le soir, nous a unis l'un à l'autre, ô mon cher Cléandre! touché, comme il l'a dit lui-même, de tes plaintes et de tes larmes. C'est à toi, Cléandre, c'est à toi qu'il appartient d'aviser aux moyens d'assurer notre bonheur mutuel. Quant à moi, le feu, le fer et l'onde, je suis prête à tout braver pour l'amour de Cléandre; car qui pourroit séparer ceux qu'un dieu a unis? » — Elle avoit parlé, Chariclès; et moi: « Salut à toi aussi, Calligone, lui dis-je. Viens, rendons-nous ensemble au port voisin, et

ensuite nous voguerons loin de Lesbos. Telle est, ô vierge chérie, la volonté de l'Amour, ce tyran des mortels. » Nous nous confions donc à un vaisseau (l'ardent Amour ne veut point de retards); et après avoir navigué pendant cinq jours, à l'heure où le soleil s'incline vers l'occident, la tempête, fatale aux nochers, s'élève, et nous sommes, bien malgré nous, poussés vers la ville de Barzos. Nous entrons dans le port, ayant à grand'peine échappé à la fureur de la mer. Il se trouva qu'en ce moment les Parthes cruels ravageoient tous les alentours de la ville, les Parthes qui ont l'habitude de faire beaucoup de mal aux Barzites en les attaquant à l'improviste. Nous qui venions d'échapper à la mer, nous ne pûmes leur échapper : ils nous prennent tous, et Calligone, et Cléandre, et le reste des passagers, et brûlent le vaisseau qui nous avoit portés. Mais Calligone, s'étant cachée dans un taillis de myrtes (car il y avoit tout près du port un bouquet

épais de ces arbrisseaux), se déroba à la violence des Parthes. Pour moi, depuis le jour funeste où je fus, hélas! séparé d'elle, enfermé jusqu'à présent dans cette ténébreuse prison, je souffre cruellement accablé par un double malheur; car je suis séparé de la vierge que j'aime, de ma chère Calligone, et je me vois au pouvoir des plus impitoyables barbares. Maintenant, à ton tour, Chariclès, raconte-moi, ainsi que tu me l'as promis, ta triste et lamentable histoire. »

Alors Chariclès commençant à parler: « Tu m'ordonnes, Cléandre, dit-il, de te faire le récit vraiment lamentable des maux qui m'affligent et m'oppressent. Mais puisque c'est soulager le cœur que d'épandre au dehors la douleur qui le remplit, écoute-moi: je ne te refuse pas ce récit. J'eus pour mère Crystallé, et pour père Phrator, issus tous deux d'illustres parents; Phthie est ma patrie. Suivant l'usage, je reçus dans mes premières années une éducation con-

forme à ma naissance. Je me livrois aux plaisirs de mon âge avec mes jeunes amis; je montois à cheval, je m'exerçois à tous les jeux qui plaisent à l'adolescence : je chassois le lièvre, je maniois un cheval avec adresse; car j'avois pour compagnons de mes plaisirs les jeunes gens les mieux nés du pays. Mais je n'avois pas encore ressenti les feux de l'amour ; le dernier duvet n'avoit pas encore ombragé mon visage. Cependant le jour de la fête de Bacchus étoit revenu, et, pour nous divertir, nous nous étions réunis à l'autel du dieu, qui s'élève non loin de Phthie, construit en marbres de différentes couleurs. Dans ces champs consacrés à Bacchus, les arbres fleurissent toujours comme au printemps, chargés de fruits et couverts de feuilles verdoyantes, car en ce lieu coule le fleuve Mélirrhoas dont l'aspect est si beau, dont l'eau est si douce ! La plupart des bouviers qui font paître leurs bœufs dans ces prairies ont donné au doux Mé-

lirrhoas le nom de Threpsagrostis, parce qu'il laisse couler tranquillement son onde au milieu de ses deux rives : car il n'est point entretenu par la fonte des neiges ; il ne se précipite pas, fleuve impétueux, du haut des montagnes ; il n'entraîne point dans sa course les terres qu'il a dévastées. Seul entre tous les fleuves de Phthie, il roule ses ondes, au milieu de mille détours, d'un mouvement toujours égal. Tous les bergers, tous les pasteurs qui vivent sur ses bords sont heureux. La rosée la plus douce du ciel entretient son cours toujours le même. Sur sa rive s'élève un platane au feuillage d'or bien touffu. Non, le platane si célèbre de Xerxès ne pourroit lui être comparé. De sa tête il touche les cieux, et ses feuilles ombragent les beaux lieux qu'arrose le Mélirrhoas. Du pied de ce platane sort une fontaine digne de ce séjour charmant. La terre est toute brillante de fleurs ; les troupeaux aiment la fertilité et l'abondance

de ces pâturages, et non moins l'eau du Mélirrhoas. La chèvre qui vient s'y désaltérer s'enivre, et mainte fois on l'a vue bondir de joie sur la prairie verdoyante. Un néocore que le dieu lui-même a placé là, toujours attentif, garde le platane sacré, et empêche que les passants ne le profanent en s'en approchant de trop près.

« Tout le monde étoit donc accouru de Phthie à la fête de Bacchus : hommes, femmes, jeunes hommes, jeunes filles, petites filles et petits garçons; et moi aussi, qui n'étois pas encore initié aux blessures de l'Amour, j'y allai comme tout le monde. O plût aux dieux que je ne fusse point sorti de la ville, en société de mes compagnons ! Mes amis et moi, nous nous approchons de celui qui gardoit ces lieux et le platane ; il reçoit de nous un présent, et nous donne la place la plus commode pour contempler la beauté des jeunes filles : beauté qui s'empare des cœurs ou les déchire ; car l'Amour, ce dieu aussi puissant

que Briarée et ses cent bras, ce vieil enfant, cet enfant plus vieux que Saturne lui-même, entrant par les yeux comme par des fenêtres ouvertes, a coutume de porter le feu dans les entrailles, d'enflammer le cœur, et va presque jusqu'à donner la mort aux amants. M'étant donc assis sous le platane avec mes jeunes compagnons, je partageai avec eux un repas délicat et varié. J'ignorois, infortuné ! dans quel ruisseau de larmes je devois bientôt éteindre mon rire et mon enjouement. Cependant, à l'exemple des autres convives, je m'abandonnois à la joie ; tant notre esprit, quand il est livré à la gaîté, a peu de prévoyance du mal qui le menace ! Je prêtois l'oreille à des propos plaisants, à des contes d'amour, et sur-tout à d'agréables chansons.

« L'un de nous s'adressant aux jeunes filles qui accouroient du côté où nous étions, et aux différents groupes de femmes qui passoient et repassoient, leur tenoit les dis-

cours que voici. « Hier une soif brûlante me tourmentoit, je pris de l'eau (car je passois en ce moment dans la voie publique), et j'en bus jusqu'à satiété, comme si c'eût été un nectar divin. N'oublie pas la journée d'hier, car c'est toi qui m'as donné de l'eau. Le dieu qui porte des ailes, le dieu au cœur impitoyable, l'Amour, que personne ne peut regarder en face, l'Amour, armé d'un carquois et s'étant métamorphosé en moucheron, est tombé dans la coupe, et je l'ai bu. Malheureux que je suis! les plumes de ses ailes me chatouillent la poitrine, et même à présent (ô peine, ô douleur!) il me démange, il me mord, et j'en suis tout malade. Enfin ce cruel tyran des mortels, l'Amour, que mes prières ont commencé à toucher, m'envoie vers toi, qui seule peux guérir la morsure et la plaie qu'il a faite à mon cœur. C'est lui qui m'envoie: reçois-moi donc dans tes bras, ne me traite pas avec rigueur; reçois-moi, reçois-moi! »

« Après lui, un autre fit entendre ces paroles : « Eh ! qu'est cela ? beauté céleste, toi qui naguère étois aussi fière de ta beauté que Laïs de Corinthe, une triste maladie s'est emparée de toi. O l'horrible maladie ! ta peau, si unie, s'est ridée, je le vois. Qu'il s'éloigne, ce mal cruel, oui, qu'il s'éloigne ! Peau flétrie, reprends ton ancien éclat. Puisse-t-elle disparoître, cette maladie cruelle qui fane ta beauté ! Les attraits d'une femme ne périssent pas seuls, avec eux périt une foule d'adorateurs. »

« Un autre convive apercevant une autre femme lui adresse ces paroles : « Tu baisses tes beaux yeux, toi qui aimes et qui es aimée ; quand ton amant vient à passer, tu cherches à voiler ton sein et ton visage, tu desserres la ceinture de ta robe, et de ton pied délicat tu dessines sur le sable mille raies diverses. Tout cela trahit ta pudeur ; mais, à quoi bon ! Vénus ne connoît point la pudeur, ni l'Amour la crainte. Que si tu veux ainsi sacrifier à la pudeur, accorde-moi du

moins un signe de tête qui me rende heureux ! »

« Un autre à son tour reprit ainsi à haute voix : « O combien je remercie la vieillesse aux cheveux blancs ! elle juge tout, elle apprécie tout pour le mieux. Maintenant, je le vois, elle s'est faite l'auxiliaire de Vénus : elle réprime les élans trop impétueux de la passion. Celle qui étoit si fière de ses beaux cheveux bien bouclés les voit tomber sans grace sur ses épaules ; ils étoient blonds jadis, ils sont blancs aujourd'hui. Celle qui élevoit les sourcils avec un si orgueilleux dédain maintenant a perdu toute sa beauté. Ce sein de marbre, qui se tenoit si ferme autrefois, il est flétri aujourd'hui, le temps lui a ravi ses belles formes. Oh ! que ta voix est rauque et cassée, vieille femme ! Tes lèvres, qui étoient jadis roses, combien elles sont desséchées ! Tes sourcils se sont abaissés, et font mal à voir. Femme, tout ce que tu as eu de beauté a disparu. Que te reste-t-il main-

tenant? Allons, deviens la complaisante des amours d'autrui. Tu m'as traité avec mépris, misérable; je te traite avec mépris à mon tour. Tu passois fièrement à côté de moi, c'est aujourd'hui moi qui passe fièrement à tes côtés. Tu me faisois souffrir, il t'en souvient; souffre, souffre à ton tour. Tu te plains, je me plaignois aussi. Tu es malheureuse, je le fus avant toi. Instruite par tes maux, comme le dit le proverbe, conseille aux jeunes filles de se montrer faciles envers leurs amants. »

« Ah! Chariclès, dit Cléandre, combien ce charmant récit m'excite agréablement à rire! O pressantes calamités!... et cependant je te vois sourire toi-même, quoique tu m'aies dit, au commencement de ton récit, que tu ne pourrois raconter tes malheurs sans verser des larmes. »

Chariclès reprit: « Je tais le long discours que tint un de nos amis qui étoit parmi les convives. » — « Non! ne passe rien sous silence, repartit Cléandre, je t'en conjure au

nom de Drosilla. » — « Écoute donc la suite de ce récit, qui te paroît si doux. » — « Je sais que tu aimes un homme qui n'est pas encore tout à fait homme, furieuse, folle d'amour, misérable vierge centenaire ! Ne crains rien pour ton ventre; tu ne deviendras pas enceinte, quand même tu partagerois ta couche avec dix mille hommes, quand même tu passerois la nuit dans les bras d'Hercule, quand même avec le libidineux Priape de la fable. Toi jadis mère de tant d'enfants, tu n'en auras pas un seul désormais. Pluton t'appelle aux enfers. Femme, cesse, il en est temps, de faire la jeune fille; monte dans la barque fatale. »

« Et aussitôt il s'adresse à une autre en ces termes : « Ah ! combien l'antique fable est menteuse; elle dit qu'il n'y a que trois Grâces, et un seul de tes yeux, ô jeune fille, est rempli de mille graces ! Ah ! tu me réduis en cendres par le feu du desir; tu brûles mes entrailles et mon cœur. O méchante jeune fille, est-ce là le prix de tant

d'amour! N'élève pas tes sourcils avec tant de dédain; redoute la puissance de Vénus. Sois affable pour tes adorateurs; prends des sentiments plus modestes. Va, je n'ignore pas que les plus durs refus d'une jeune fille sont les précurseurs de l'amour; je n'ignore pas que tous ses mouvements embarrassés, que son silence même, sont quelquefois un précieux consentement. Femme cruelle, regarde tous les signes d'amour que je te fais. Salut, mon cher cœur! Ah! qu'il me seroit doux, jeune fille, de causer un instant avec toi! Ta haine, que je ne sais comment apaiser, affligeroit la pierre elle-même. Que faire donc! Amour, dieu qui portes le carquois, c'est à toi de guérir la blessure que tu as faite. Pour m'approcher de toi, je traverserois les vastes mers, je ne craindrois pas de marcher sur des feux ardents. Daigne adoucir tes beaux yeux bleus et je serai au comble de la joie. Ne me frappe point, ne me fais point tomber dans le labyrinthe

inextricable de l'Amour, cela ne te serviroit de rien. »

« Il avoit parlé. Voici ce que disoit un autre jeune homme à une autre jeune fille. « Ton œil est à demi fermé par la passion. Une triste pâleur est répandue sur tes joues; on diroit que tu n'as pas dormi. Si tu as passé cette nuit dans une lutte amoureuse, oh! qu'il est heureux, qu'il est fortuné, qu'il est digne d'envie, celui qui a serré ton beau corps dans ses bras! Que si l'Amour, te remplissant de ses feux, a pénétré jusque dans ton sein, plaise aux dieux que tu brûles pour moi seul! Nouvel Achille, tu vois Télèphe. Toi qui m'as déchiré le sein, apaise les douleurs que tu me causes. Que si tu veux me blesser, frappe du moins une autre partie de mon corps; mais non pas le sein ni le cœur. »

« Tandis que les jeunes gens étoient ainsi à plaisanter d'une façon piquante, l'un de nos amis, Barbition, chanteur très habile, vient s'asseoir près de nous, prend la pa-

role et dit : « Ami, l'ami vient sans qu'on l'appelle. » Et alors accordant avec soin une lyre qu'il tenoit à la main, après l'avoir placée commodément pour en toucher les cordes, il commence ainsi le plus suave, le plus agréable chant d'amour.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, chère et belle Myrto.

« Rhodope autrefois voulut s'affranchir des lois de Cypris, de la déesse née de l'écume des flots, et résolut de vivre seule, pendant longues années, avec Diane, mettant tout son bonheur à monter un coursier, à conduire une meute, à poursuivre les cerfs, à gravir les hautes montagnes chargée d'un lourd carquois plein de flèches.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, chère et belle Myrto.

« Cypris irritée excita contre elle son fils, le dieu qui porte un arc sur l'épaule, et elle-même l'arma contre Rhodope. Celle-ci lançoit un javelot contre une biche, habi-

tante des forêts; au même instant le fils de Vénus banda son arc redoutable contre Rhodope.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, chère et belle Myrto.

« L'orgueilleuse fut blessée : le trait de l'Amour fut plus rapide que le sien. La biche, frappée à l'épaule, bondit de douleur et se réfugie au fond de la forêt; Rhodope également frappée sentit une vive douleur au cœur, où l'Amour l'avoit atteinte d'un trait insupportable.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, jeune et belle Myrto.

« Elle souffrit, elle gémit; car elle étoit tout entière la proie de l'Amour : elle aimoit Euthynique. Lui aussi étoit blessé; car le petit dieu l'avoit percé d'une flèche, et lui avoit inspiré une violente passion pour la jeune fille. Ils se virent, et l'Amour alluma leur flamme.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, jeune et belle Myrto.

« C'en étoit fait, tous deux ils étoient consumés du même desir. Rhodope, cédant à la puissance de l'Amour, renonça à sa virginité. Et toi aussi, tremble devant Vénus; tu sais combien elle est redoutable. Ne rejette pas mes prières; laisse-toi fléchir par ton amant.

« Ne crains pas d'aimer Barbition, jeune et belle Myrto. »

— « Tu nous as charmé, mon cher Barbition, lui dîmes-nous aussitôt, mais viens partager avec des amis les mets qui composent notre festin. Il se rendit à nos instances; et quand sa faim fut apaisée, ayant accordé de nouveau sa lyre, il appuya son bras droit sur la terre, car avec la main gauche il devoit toucher la lyre, et commença un chant doux comme le miel.

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue?

« Syrinx fut autrefois une jeune fille gracieuse, aimable, fraîche et délicate, souveraine des cœurs, au teint de lis et de

roses, aux pieds blancs comme l'argent. Pan la vit et il accourut à elle, le cœur tout palpitant d'amour. La jeune fille fuit d'une course rapide; le dieu la poursuit plus rapide encore.

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue?

« Syrinx se réfugie dans un pré humide, tout couvert de roseaux; la terre s'entr'ouvre et reçoit la vierge dans son sein. Pan est furieux, car il a perdu la jeune fille qu'il adore; il arrache toutes les feuilles et coupe tous les roseaux.

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue?

« Il les réunit avec de la cire, les approche de ses lèvres habiles, et y dépose un baiser: son haleine se promène sur le chalumeau, et en fait sortir une musique suave qui guérit des maux de l'amour. Et toi, tu hais celui qui t'aime; tu ne rends pas amour pour amour.

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue?

« Que je suis malheureux! que de tourments j'ai soufferts! Pourquoi me dédaignes-tu? Ah! plût aux dieux, que tu devinsses un roseau, beau cyprès à l'épais ombrage, à la cime élevée! Puisses-tu devenir un laurier verdissant, comme la nymphe qu'Apollon poursuivit autrefois parcequ'elle se refusoit à son amour!

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue?

« Pour charmer mon cœur en proie à la douleur, je promènerois sans cesse mes lèvres sur ces chalumeaux où tu respirerois encore; ou bien, couronné de ton feuillage, j'éteindrois les feux de l'amour: tant est forte la passion qui s'est emparée de mon cœur!

« Qui a vu celle que j'aime? Ami, dis-moi, l'as-tu vue? »

« Ayant ainsi chanté, il se leva, et « Venez, dit-il, venez regarder les jeunes filles

qui dansent en se tenant par la main, et qui forment un chœur gracieux. » Tous le suivent et moi je marche devant, moi qui te parle et qui suis maintenant accablé comme toi par le malheur. Car, je te le demande, Cléandre, cher compagnon de ma captivité, dans quelle disposition penses-tu que se trouvoit mon malheureux cœur, ému comme il l'étoit par ces chants d'amour! J'allois donc, je courois en avant, pour choisir une place commode, d'où je pusse voir les danses des jeunes filles. C'est alors que j'aperçus la lune, qui, avec les autres astres, formoit un chœur sur la terre : telle me parut Drosilla au milieu de ses compagnes. Et comme, d'après ce que je venois d'entendre, je savois que les amants sont exposés à de cruelles souffrances : Chariclès, dis-je en moi-même, eût été plus heureux s'il ne t'eût point vue, ô Drosilla! Mais, puisque Bacchus l'a voulu ainsi (va, Cléandre, laisse-moi pleurer seul), il est juste que Chariclès souffre pour l'amour

de toi, lui que Bacchus te destine pour époux; il est juste qu'il se résigne à fuir de sa patrie, à supporter mille dangers, à t'enlever avant de se voir uni à toi par l'hymen : il est juste qu'il épuise la longue série des maux que la cruelle Fortune lui a préparés. C'est en me parlant ainsi à moi-même que je retournai d'un pas rapide vers ma patrie. Là, m'étant approché de la statue de Bacchus, je m'agenouillai à ses pieds, et plus mort que vif je m'écriai : « Fils de Jupiter, souviens-toi aujourd'hui des sacrifices et de l'encens que je t'ai offerts; sois-moi favorable : guide l'inexpérience de Chariclès; fais en sorte que j'épouse Drosilla. Si j'obtiens ce que je desire, je t'honorerai par de nombreux sacrifices. C'est pour toi, Bacchus, que je suis sorti de la ville, et, pour prix de ma piété, j'ai reçu une blessure cruelle; une flamme dévore mon cœur, une flamme que l'eau ne sauroit éteindre, une flamme qui ne se peut éteindre que dans un baiser. »

« Après avoir ainsi imploré Bacchus je formai le projet d'enlever la jeune fille, pensant qu'avec de l'habileté je pourrois parvenir à me dérober aux regards de ses compagnes. Tous ceux qui aiment souhaitent vivement le jour où ils pourront pleinement satisfaire leurs desirs. Ayant donc bien réfléchi à mon entreprise, et bien médité ce projet audacieux, je compris que je ne pouvois facilement et sur-le-champ accomplir mon dessein, si la jeune fille n'étoit instruite de mes dispositions. Je déclare donc mon amour à Drosilla, je lui fais part de ma résolution, je lui dis ce qu'il convient de faire, et l'enlèvement que je projette. Drosilla ayant reçu la femme que j'avois chargée de mon message, et qui étoit fort habile en ces sortes d'affaires, lui laisse voir les sentiments d'une ame éprise. Puis à son tour m'envoyant une confidente de son amour, elle me découvre les souffrances secrètes de son cœur, comment elle m'avoit vu, comment elle

m'avoit aimé, comment elle s'étoit éprise, comment elle avoit reçu une profonde blessure, comment elle avoit desiré s'unir à moi par les liens du mariage. Elle me fait ensuite connoître l'heure où je pourrai m'entretenir avec elle. Je vins, je la trouvai, je la vis, je lui parlai plein de joie; je lui parlai, elle me répondit: des serments mutuels nous unirent l'un à l'autre. Bacchus les confirma, Bacchus dont nous prenions la divinité à témoin. Alors je m'enfuis avec Drosilla vers le port du Dragon (c'est ainsi que le nomment les habitants). Ayant trouvé un vaisseau prêt à partir et déja détachant les câbles qui retenoient sa proue au rivage, nous y montons. Conduits et protégés par Bacchus, nous naviguons heureusement. Bacchus lui-même avoit préparé mon mariage avec cette jeune fille: la veille de notre entrevue il m'étoit apparu pendant mon sommeil.

LIVRE QUATRIÈME.

« Nous voguions sur les flots d'une mer paisible, portés par notre vaisseau, quand tout-à-coup, le soir du quatrième jour, le bruit des rames d'une flotte de pirates arrive jusqu'à nous et vient épouvanter nos oreilles et notre esprit. Déja l'astre qui parcourt le ciel à pas de géant avoit disparu ; la nuit répandoit au loin son ombre, de sorte que nous ne pouvions pas bien distinguer nos ennemis. Mais ceux-ci hâtent leur course. S'aidant des pieds et des mains pour accélérer la marche de leurs trirèmes, ils rament de toutes leurs forces, et de leurs bras nus frappent avec vigueur le dos de la plaine liquide. Bientôt ils approchent de notre frêle navire et mettent l'épée à la main. Alors les nôtres, cou-

rageux matelots, quoique inférieurs en nombre à ces pirates audacieux, opposent vaillamment leurs boucliers aux glaives des ennemis. La troupe innombrable des brigands ne les fait point trembler; ils tuent, ils sont tués: la mer est rougie de sang. Nos gens résistent avec valeur jusqu'à la nuit; à la fin ils arrachent notre vaisseau au théâtre du combat, et se dirigent vers le rivage. Mais leur troupe étoit bien affoiblie, car un grand nombre de leurs compagnons avoient péri dans la lutte. Ils laissent donc sur la côte le navire rempli de riches marchandises, et, comme ils avoient aussi perdu leur chef, ils se réfugient vers des ravins escarpés et au milieu des montagnes, cherchant leur salut dans la fuite. Pour moi, qui avois été blessé dans le combat, j'abandonnai aussi le vaisseau et les suivis avec Drosilla. Je me hâtois; je tenois, je traînois la jeune fille. Je la conduisois par la main sur les hautes montagnes. Enfin nous trouvons un lieu ombragé par des

arbres épais; nous nous y arrêtons pour nous cacher.

« Le lendemain, quand le jour commença à paroître sur l'horizon, regardant au loin du haut de la montagne, nous vîmes sous nos pieds un vaste incendie, et nous conjecturâmes que les brigands, joyeux de leur capture, brûloient notre vaisseau, qu'ils avoient traîné sur le rivage, après en avoir retiré les marchandises. Tandis que nous portions çà et là nos regards incertains, nous aperçûmes une hauteur défendue par des tours; mais nous ne la voyions que vaguement et d'une façon confuse, tant elle étoit éloignée. Nous nous dirigeâmes tous deux vers ce qui nous paroissoit une ville; et après avoir marché depuis le commencement du jour jusqu'au soir nous entrions dans ces murs, échappant ainsi à la fureur des pirates. Mais cette ville devoit livrer Chariclès, aussi bien que Cléandre, aux mains des Parthes, et, à peine échappé aux dangers que nous venions de

courir, me rejeter, hélas! avec ma Drosilla chérie, dans de nouvelles traverses. En effet, les habitants sortirent de leurs remparts pour célébrer avec pompe la naissance de Jupiter; et nous, nous sortîmes avec eux. Mais la cruelle nation des Parthes, se précipitant sur nous de je ne sais quels lieux, nous saisit, et, nous ayant conduits chez elle, nous renferma dans cette prison. »

C'est par de semblables discours que Cléandre et Chariclès déploroient leur sort tour-à-tour. Mais, le matin, le barbare Cratyle, assis auprès de Chrysilla, ayant à ses côtés son fils Clinias, ordonne, en fronçant les sourcils, que, suivant l'usage, on lui amène les captifs, qui bientôt sont introduits et se tiennent debout devant lui. L'épouse du barbare vit Chariclès, et aussitôt son cœur fut blessé des traits de l'Amour. Chariclès n'avoit pas encore de barbe, ses cheveux étoient blonds, ses couleurs brillantes comme la rose; larges étoient ses épaules, et sa chevelure d'or tomboit en

longs anneaux sur ses reins. Il avoit la main blanche, les doigts effilés, et la beauté de son visage étoit plus éclatante cent fois que les innombrables étoiles dont le ciel est parsemé. Le roi des Parthes regarde les captifs; puis il distribue un certain nombre d'entre eux à ses satrapes, leur disant : « Nobles Parthes, recevez ces présents de la Fortune favorable; » à quelques-uns il donne la liberté et en renvoie d'autres à leur triste prison, dans l'espoir qu'ils seront rachetés par leurs familles : d'autres enfin sont livrés par lui pour être égorgés, pensant que le sacrifice de ces étrangers seroit agréable aux dieux qui l'ont secondé et qui furent ses sauveurs. Il fait présent de Chariclès à Clinias, qui ne le demandoit pas (car son esprit étoit tout entier à Drosilla la plus charmante de toutes les femmes); mais ce don devoit être précieux pour Clinias, comme venant de son père : d'ailleurs Chariclès étoit le plus beau de tous les captifs, et nul au monde ne l'égaloit en beauté. Cela

fait, Cratyle se leva de son trône et offrit aux dieux de pompeux sacrifices. Mais Clinias, le fils du roi barbare, blessé au cœur (car il étoit devenu l'esclave de sa captive), répétoit tout bas ces paroles et beaucoup d'autres encore que lui inspiroit sa passion :

« L'amour est toujours un mal, mais le mal est deux fois plus grand quand celle qu'on aime est aimée d'un autre : il est trois fois plus grand quand on aime une jeune fille ; plus grand encore quand elle est belle. Mais si l'on aspire à l'épouser, alors le cœur est dévoré par une flamme ardente. Comment échapper à ce dieu qui a des ailes, à ce dieu qui porte un flambeau et des flèches ! Il me devance à l'aide de ses ailes, il me brûle de ses feux, il me perce de ses flèches.

« Le nectar, ce breuvage des dieux, n'est rien, si on le compare à ta beauté, charmante étrangère. Tu me parois semblable à une vigne chargée de raisins mûrs. Qui pres-

sera les boutons vermeils de ton sein, comme on presse un raisin mûr? qui en exprimera le parfum de l'ambroisie ou le suc du miel le plus parfumé?

« Ton visage est aussi frais qu'une prairie, ô jeune fille! Tes couleurs sont belles comme celles du narcisse, et la fleur de tes joues est comme la rose pourprée. Tes yeux sont noirs comme la sombre violette, et les boucles de tes cheveux sont comme les enlacements du lierre. O que ne puis-je détourner mes regards de ta beauté, de la contemplation de ton visage! Vains efforts! ils restent fixés sur l'objet qui les charme.

« L'Amour ne soumet pas seulement les hommes à sa puissance, mais aussi les plantes, les pierres, et le fer lui-même. Le fer court vers l'aimant, comme s'il ressentoit les feux du desir. Il s'agite, il s'avance et semble voler à sa rencontre. Étrange ardeur! Je crois voir l'embrassement mutuel d'un amant et d'une amante. O union merveilleuse!

« Souvent aussi une plante en aime une autre : le palmier dépérit et meurt, si vous n'approchez de lui sa femelle verdoyante. La mer voit l'hymen d'Aréthuse vers laquelle s'avance, tendre et impétueux, l'immense Alphée, dont les eaux coulent au milieu de la mer sans s'y confondre. Entends bien cela, fille au cœur dur comme la pierre ou l'airain, et donne-moi de posséder ta beauté incomparable. »

Clinias, ainsi épris d'amour, a recours à la musique ; il cherche à se distraire par des chants harmonieux, et voici les vers qu'il accompagne sur la lyre dont ses doigts blancs et effilés font vibrer les cordes sonores :

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« Cypris un jour, courant les places publiques, redemandoit à grands cris l'Amour son fils : « Si quelqu'un a trouvé un jeune enfant errant au hasard sur les chemins et dans les carrefours, qu'il me le ramène ;

et il recevra de moi un don précieux : il aura comme récompense un baiser de Vénus !

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« Mais apprenez à connoître quel est cet enfant qui porte des flèches, l'Amour fugitif et perfide ; et gardez qu'il ne vous frappe d'un trait mortel. Connoissez-le bien, connoissez son caractère : c'est quand il rit d'un air joyeux, qu'alors sur-tout il veut blesser et tuer.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« C'est quand il s'est laissé prendre, et semble vouloir jouer, qu'il frappe et lance ses flèches. Vous êtes bien avertis, prenez garde. S'il veut accourir à vous et vous donner un tendre baiser, fuyez, fuyez vite; c'est alors qu'il brûle, qu'il embrase. C'est un enfant, mais il porte un flambeau, un arc, et des ailes. Les yeux ne peuvent voir son vol.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« Il consume, il blesse, il poursuit et atteint; il sourit, mais conserve toute sa férocité. Il prend un air aimable, en jouant son jeu cruel, ce dieu hardi, dont la main est armée de flèches aiguës et d'une torche ardente. Si donc quelqu'un l'a trouvé, l'a saisi et m'apprend où il est, il recevra aussitôt la récompense que j'ai promise.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« La fable raconte que la chaste Minerve sortit de la tête de Jupiter, douée de sagesse et tout armée. Mais l'Amour t'a faite plus belle; il a posé ses doigts sur le sein de ta mère, de là te vient ta couleur qui tient du lait et de la rose.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« L'Amour t'a formée tout entière, mais ne t'a point donné d'armes; car il t'a ac-

cordé un arc, mais non pas une tranchante épée. O qu'il eût bien mieux fait de te donner les armes qui tuent! Oui, tes sourcils sont des arcs; tes regards, des traits acérés qui percent ma poitrine.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias :

« Comme il atteint le but, cet arc terrible; ô jeune fille, que ses coups sont certains! Hélas! je le dis à bon escient. Qu'elle est grande, qu'elle est profonde, qu'elle est douloureuse, la blessure qu'il fait! O prodige inouï! la pointe de ces traits ne donne pas la mort, mais elle fait une blessure, une blessure éternelle.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias!

« Mais, jeune fille, voici que la nuit tombe du haut des cieux, il me reste encore un long chemin à faire. Permets-moi de partager ton repas du soir et ta couche, ou, si tu ne veux point m'accorder cette grace,

allume pour moi un flambeau à l'éclat brillant de tes lèvres ; allume-le : car, si cela te plaît, tu le peux, je le sais.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias !

« Dissipe ainsi les ténèbres qui m'environnent; fais disparoître à cette lumière l'obscurité qui m'obsède : ô flambeau magique, que je puisse avec ton secours regagner mon logis sans m'égarer et me heurter dans ma route. Un transport frénétique s'est emparé de moi, je suis dans un affreux délire : ne me refuse pas les remèdes qui me soulageroient dans ma douleur.

« O Drosilla, de quels feux tu brûles le cœur de Clinias ! »

Cependant Chariclès, s'apercevant de l'amour de son maître, s'approche de lui, et lui dit en affectant un air sérieux : « Tu aimes, Clinias, ô mon maître, cela ne m'a point échappé. Tu aimes la belle, la toute belle Drosilla; tu aimes cette jeune fille, qui est ma sœur. Il n'y a rien là d'étonnant ;

car ton esclave, le misérable, le malheureux, l'infortuné Chariclès, moi que le sort retient sur une terre étrangère, j'ai aimé passionnément une tendre jeune fille à laquelle, comme toi, je ne pouvois parler malgré tous mes desirs : car je n'avois point la liberté de m'entretenir avec elle. Enfin, un jour, après bien des peines, de ma fenêtre, jetant les yeux sur un jardin plein de roses et de mille fleurs diverses, je vis cette jeune fille, qui est toujours présente à mon esprit, versant une pluie légère d'eau parfumée sur ses plates-bandes, sur ses basilics, sur ses baumes, sur le lotus, l'hyacinthe, le lis éclatant de blancheur, sur les crocus, sur les narcisses et sur un nombreux essaim de fleurs odorantes. J'aperçus alors ses bras demi-nus, qui le disputent à la neige en blancheur ; ses doigts polis comme le cristal et blancs comme lait. Je la vis et je devins esclave de son ineffable beauté, car je ne suis ni de bois ni de pierre, et entraîné par l'amour je

ne pus m'empêcher de lui dire : « Salut, belle jardinière d'un si brillant jardin, pourquoi ne daignes-tu point nous ouvrir la porte? Te souvient-il du destin de Narcisse, qui, entraîné par l'amour, se précipita dans une fontaine? Tu n'as pas oublié, sans doute, Hyacinthe, ce pauvre enfant, et le disque fatal! tu n'as pas oublié comment il est mort victime de l'amour furieux et de la jalousie qu'il avoit inspirés à Zéphyre! Ne t'es-tu jamais rappelé cette Cypris qui du sang qui couloit de son pied déchiré par des ronces teignit en pourpre la couleur des roses, qui d'abord étoit blanche, lorsqu'elle couroit au hasard, rendue furieuse par la mort cruelle d'Adonis victime de la haine du dieu Mars? O terrible jalousie si souvent funeste aux amants! Ton jardin est plein de joie et de douleur : il est tout fier de la belle main qui le cultive; mais partout on y voit la preuve des infortunes que causa l'amour. Et toi cependant tu parois ignorer toutes ces merveil-

leuses aventures dont je te parle ! » — « Ainsi je disois. Mais elle tout-à-coup : « O que tu réjouis agréablement mon ame malade ! malheureux, tu es un magicien plein de ruses : va, je m'en aperçois bien ; car tu as changé ma tristesse en joie. Eh bien, méchant, que dis-tu ! Entre, ma porte est ouverte. Regarde mon petit jardin ; vois ce lit, et, toi qui as appris par expérience quel grand mal c'est d'aimer, réjouis-moi de tes récits. Cueille une rose sur mon rosier. Couche-toi ; bientôt je reviendrai près de toi. Mais, malheureux, que mangeras-tu ? il n'y a aucun fruit dans mon jardin, mes pommes ne sont pas mûres encore, je n'ai d'autre fruit à t'offrir que mon sein. Allons, malheureux, baisse-toi, et savoure ce fruit pour peu qu'il te plaise ; et si le raisin entrelacé à ces arbres est encore vert, presse le bouton vermeil de ma gorge naissante. Au lieu de miel, prends sur mes lèvres un doux baiser. Je serai pour toi comme l'arbre auquel doit monter

celui qui veut cueillir le fruit suspendu à une branche élevée, et qu'il entoure de ses bras. Viens, je te servirai d'arbre. Entoure-moi de tes bras; les miens te seront de doux rameaux qui t'aideront à t'élever : je te servirai d'arbre; monte, viens cueillir un fruit plus doux que miel. » — « Tu vois, Clinias, que j'ai été amoureux. Maintenant confie-moi les secrets de ton cœur, et tu verras à mon zèle que je suis ton fidèle esclave. »

A cela le fils du roi barbare répondit : « Non, tu ne seras ni mon esclave, ni mon captif, ainsi que tu le dis; tu seras libre : tu seras mon frère, mon ami; tu auras en partage d'immenses richesses, tu seras admis parmi les satrapes, si seulement, grace à tes soins, j'arrive à la possession de Drosilla. Va donc, Chariclès, et fais part à cette jeune fille de mes souffrances. Dis-lui qu'un mal cruel me dévore. Encore un moment, écoute. L'enfer m'attire à lui avant le temps; ce soleil, roi superbe des astres,

cette lumière si éclatante pour tous les mortels s'est éteinte pour moi : que les fleuves reculent vers leurs sources ; car je meurs suivant la loi des destins, mais je meurs avant le temps : que la rose odorante fleurisse sur des ronces ; que tout change, que tout soit bouleversé dans le monde : Clinias va périr, à moins, Chariclès, que ton puissant secours ne le rappelle à la vie ! »

Chariclès reprit : « Ne désespère point de l'amour de Drosilla, Clinias ; ne perds pas courage. » Et il ajouta en plaisantant : « Autrefois l'Amour, fils de Vénus marine, ne vit point une abeille qui dormoit au milieu des roses ; celle-ci lui fit une piqûre au doigt. Alors l'Amour s'envola tout gémissant vers sa mère : « O ma mère, dit-il, je suis perdu, un petit serpent ailé, que les gens de la campagne appellent abeille, m'a blessé ! « Mais la déesse de Cythère répond aux plaintes de son fils avec un doux sourire : « Si le dard d'une abeille te fait tant de mal, ô mon fils, combien davantage tu fais

souffrir ceux que tu blesses de tes flèches cruelles ! »

Ayant ainsi parlé à Clinias, et lui ayant promis la possession de Drosilla, Chariclès s'éloigna un peu pour se consulter. Il vouloit non pas unir Clinias à Drosilla, mais bien plutôt se soustraire à ce funeste dessein. Aussitôt il se hâte d'aller la trouver pour pleurer avec elle leurs communes infortunes. Elle étoit étendue seule sur le gazon, assoupie par ses chagrins insupportables. Ses joues le disputoient en fraîcheur à la rose blanche; elle sembloit sourire comme si elle eût entendu le doux ramage des hirondelles. O quelle fut l'admiration, quelle fut la crainte de Chariclès lorsqu'il vit son amie dormant dans la prairie, aussi brillante que le soleil lorsqu'il éclaire le monde des premiers rayons du printemps ! Il s'assied tout près d'elle (car il craint de la réveiller), et lui parle ainsi les regards fixés sur elle :

« O ma bien-aimée, les Grâces veillent

ici doucement près de toi ; elles protègent ton sommeil, pour écarter de toi les coups de la fortune ennemie. O jeune fille ! qu'elle est douce, ton haleine ! qu'il est suave, ton sourire ! Tes lèvres et tes joues ont été colorées par la nature de couleurs aussi brillantes que la flamme ; les tresses de tes cheveux qui flottent sur tes épaules ont un éclat qui efface celui de l'or. Tu es silencieuse, jeune fille, et près de toi tout garde le silence ; le passereau ne gazouille pas, le voyageur s'arrête, les hommes interrompent leurs discours, le serpent ne rampe plus, je crois même que les vents retiennent leur souffle léger, respectant les charmes de la belle endormie... O comme ils se taisent maintenant, les passereaux aux bruyants concerts ! Les ruisseaux seuls osent couler, mais c'est pour charmer ton sommeil, ô ma douce amie, et dans leur murmure harmonieux ils disent : « Tu te tais, la plus belle des vierges, la fraîche brise se tait aussi ; tu dors, et les vents dorment ainsi que toi : nous

seuls, petits ruisseaux, nous murmurons en ton honneur. Il se tait, le chœur musical des oiseaux; car ta voix ne peut leur répondre.» Mais cependant, je t'en conjure, ne te livre pas trop à un sommeil oublieux, car, si je ne me trompe, tu attristes les petits rossignols, avec lesquels rivalisent tes doux accents. En effet, ô jeune fille, le miel n'est pas plus doux que les paroles de ta bouche. Mais vous qui m'accordez votre faveur et votre protection, Grâces bienveillantes, déesses au sein blanc comme le marbre, gardez, gardez bien, préservez de tout péril et le dos et la poitrine de mon amie pendant qu'elle sommeille; chassez loin d'elle les insectes avides!

« Il n'y a de remède efficace contre l'amour que les chants et la musique si propre à calmer les chagrins. Polyphème lui-même, le cœur percé des traits de l'Amour, et nourrissant en lui-même une passion sans bornes pour la néréide, Polyphème ne trouva de soulagement à ses souffrances qu'en chan-

tant, en faisant résonner ses chalumeaux, en répétant des vers plaintifs, assis sur le haut d'un rocher d'où il contemploit la mer. Je crois, et ne me trompe point en le croyant, que les pierres prendront des ailes et voleront dans les airs, que le fer coupera le diamant, avant que l'Amour cesse de lancer ses traits, tant qu'il y aura ici-bas de beaux visages et des yeux pour les voir. L'orage, après avoir soulevé les flots, s'apaise à la fin, les vents cessent de souffler, l'incendie dévorant finit par s'éteindre; mais l'orage et l'incendie ravagent sans cesse les cœurs qu'Amour a percés de ses flèches. Ceux qu'Amour a fait tomber dans sa fournaise ardente, il les consume comme le feu consume la cire. L'Amour, dieu terrible, qui lance des flèches, semblable à la sangsue du marais, boit le sang de la victime et s'en gorge. O cruelle maladie! Amour, Amour, avec quelle promptitude tu brûles, tu incendies, tu réduis en cendres ceux que tu as domptés! leurs cendres mêmes

sont si ardentes qu'on y pourroit allumer un énorme flambeau. Tu fais qu'un amant croit sans cesse porter dans son cœur celle qu'il aime. Oui, tous ceux qui sont épris (funestes et inévitables effets de la passion!) sont arrêtés dans les lacs d'Amour comme le rat qui est tombé dans un vase de poix liquide. Si quelqu'un peut se dérober, en fuyant, à la poursuite de l'Amour, ce tyran aux ailes rapides, celui-là pourra, je pense, dénombrer les étoiles dont la voûte des cieux est parsemée. »

LIVRE CINQUIÈME.

C'est ainsi que Chariclès ne cessoit de se plaindre tristement à voix basse, lorsqu'enfin Drosilla se leva. Elle demeura longtemps interdite et sans voix quand elle vit Chariclès assis près d'elle, Chariclès qu'elle aimoit si tendrement. Elle essuya avec le doigt la sueur dont les gouttes transparentes brilloient sur son visage comme des perles. Si vous l'eussiez vue au moment où elle se réveilloit, vous vous seriez écrié : « O Jupiter, père des dieux de l'Olympe; je le sais, tout ce qui fait le charme de la vie, le chant, la volupté, la bonne chère, les bons vins, une vaste et brillante demeure, l'or, l'argent, les pierres précieuses, les richesses et les biens de toute espèce sont (qui pourroit le contester!) choses agréables et plaisantes : mais plus agréable et plus plai-

sante encore est une jeune fille aux couleurs de rose lorsque, réveillée sur l'heure de midi, elle est couverte de gouttes de sueur, comme l'agrostis[1] se couvre de gouttes de rosée par une matinée du printemps. Heureux celui qui pourroit baiser ses joues, leur humidité bienfaisante calmeroit le feu qui le dévore; elle apaiseroit la flamme qui brûle son cœur malheureux, son cœur que l'amour consume et change en un brasier ardent. Oui, avec le feu des lèvres de cette vierge charmante, il éteindroit le feu qui dévore son cœur. »

Drosilla dit enfin à Chariclès : « Est-ce bien toi, Chariclès, que j'aperçois à mes côtés, est-ce bien toi que je vois près de Drosilla; ou n'es-tu qu'une vaine image qui abuse mes yeux! Pose tes lèvres sur mes lèvres; touche, sans hésiter, mes doigts, ma tête, mes joues. Tu m'aimes, Chariclès, laisse-moi répondre à ton amour. Si tu ne

[1] Le chiendent

veux point m'aimer de toute ton ame, j'aurai perdu une moitié de ma vie. Quel plaisir trouves-tu à tourmenter ton amante! Entrelace pour nous un nid sur une branche que ne puissent atteindre ni l'oiseau qui vole ni le serpent qui rampe. Que les reproches de celle qui brûla pour toi la première te fassent rougir; que Chrysilla ne l'emporte pas sur moi dans ton cœur : ne préfère point une femme déja vieille, à une jeune fille; songe que l'Amour qui nous frappe a des ailes. Une femme dont la beauté se flétrit pourra-t-elle arrêter, dans son vol, le Dieu qui porte l'arc? » Chariclès, qui ne prévoyoit pas l'avenir (car il ignoroit cette fatale passion de Chrysilla, à laquelle Drosilla faisoit allusion), lui répondit avec un aimable enjouement : « Tu te railles de moi; mais je ne suis point novice en amour, et je sais combien les femmes sont jalouses. Leurs discours sont faux et menteurs; les vains rêves de leur esprit abusé, elles les ont sans cesse devant les yeux comme des objets présents et réels.

Mais je prends ces railleries comme il faut les prendre; je regarde toutes les autres femmes d'un œil indifférent, tu es la seule dont la vue excite mes desirs : je t'ai voué mon existence tout entière. » — « Chariclès, répond Drosilla, tu m'aurois bientôt rassurée, si cette Chrysilla, qui, hélas! brûle d'amour pour le beau Chariclès, n'avoit résolu d'empoisonner Cratyle son époux. »

« Malheureux que je suis! s'écrie aussitôt Chariclès en l'interrompant; Drosilla, que dis-tu! tes paroles sont tout à-la-fois pleines de joie et de douleur. Sans doute la mort du tyran Cratyle est chose desirable pour nous qui gémissons dans un dur esclavage; peut-être nous affranchira-t-elle du joug pesant de la servitude, car Clinias ne peut nous inspirer qu'une foible crainte: mais ce qu'il y a de déplorable aujourd'hui, c'est que cette Chrysilla, déjà ridée par l'âge, poursuive Chariclès de son odieuse tendresse. Non, par Thémis! non, par les

feux de l'Amour ! non, jamais on ne m'unira à une vieille si repoussante, si laide, à cet océan d'amertume, de boue, de fureur ! O femme, un baiser de ta bouche est un supplice; tes lèvres sont dures, ta bouche est desséchée, et le temps a flétri tes joues. Tes yeux malades ont perdu leur vivacité, malgré les soins que tu prends pour les guérir, et ta pâleur est si grande que le fard épais dont tu couvres tes joues ne peut la cacher. Et d'ailleurs, Chrysilla, aujourd'hui si hideuse, dût-elle devenir plus belle que Diane même, comment Chariclès, en s'unissant à une femme barbare, trahiroit-il, Drosilla, la foi qu'il t'a jurée ! Loin de moi la royauté ! loin de moi, honneurs réservés aux satrapes ! et vous, richesses, fuyez loin de Chariclès, je ne préférerai point les grandeurs à la vertu. L'Amour m'a uni à Drosilla ; puissè-je ne jamais te perdre, ô jeune fille ! Tu le vois, gracieux fils de Jupiter, tu me promis Drosilla en mariage, et voilà qu'une vieille au

cœur dur et cruel veut séparer Chariclès de Drosilla! Tu vois la triste nécessité où elle nous a réduits, tu vois la démence de son cœur malade. Fais périr à-la-fois Cratyle et Clinias, ô Chrysilla, ô maîtresse insensée, mais frappe-toi aussi dans ta fureur. Par-là tu feras le bonheur de ton esclave Chariclès, et tu combleras de joie ton esclave Drosilla. Crois-moi, vierge chérie, les dieux prendront nos malheurs en pitié. Mais cet amour de mon maître Clinias, faut-il le regarder comme une nouvelle infortune? Charge-moi d'une réponse; car c'est moi qu'il a envoyé vers toi pour vous lier l'un à l'autre, pour tout régler entre vous. » A ces mots, la jeune fille versant quelques larmes : « Jupiter, roi de l'Olympe, dit-elle, maître suprême des cieux, pourquoi faut-il que je vive au milieu de tant de maux, sur un sol étranger, loin de ma patrie et du foyer domestique? Pourquoi la mer ne m'a-t-elle pas engloutie dans ses gouffres? Pourquoi l'épée du barbare n'a-

t-elle point tranché mes jours? Et puisque tu veux que je vive ainsi malheureuse, pourquoi ne me changes-tu pas en pierre? Pourquoi ne me donnes-tu pas des ailes, comme aux filles de l'Athénien Pandion? Pourquoi plutôt un lion cruel et terrible n'est-il pas sorti d'une épaisse forêt pour me déchirer lorsque je fuyois, à travers les bois et les précipices, la violence des pirates? N'eût-il pas mieux valu pour moi, grands dieux! trouver dans la mort un terme à mes infortunes que de vivre au milieu des barbares, en proie à un éternel chagrin, esclave humiliée, captive malheureuse? Mais, ô mon doux, mon tendre ami, je trouverai du charme à mes maux si tu cesses de pleurer. »

En effet, ne pouvant se dissimuler que c'étoit pour lui qu'elle avoit tant souffert, Chariclès laissoit échapper quelques larmes, et apercevant des nids d'hirondelles il reprend : « Toi, belle hirondelle, tu viens ici avec le printemps et, sans interrompre tes

chants, tu formes avec de la terre un seul nid pour deux petits, et tu t'envoles au retour des frimas ; mais l'Amour qui porte des ailes, l'Amour qui porte un arc, a toujours son nid dans mon cœur. L'un de ses petits est couvert d'un épais plumage, l'autre s'agite déja dans son œuf, un troisième brise la coquille ; toujours mon malheureux cœur est effrayé par les voix perçantes des petits qui demandent leur pâture : et plus tard, quand ils sont grands, eux aussi font d'autres petits dans mon cœur. Quel moyen de le délivrer ? car il ne peut ni toujours donner naissance à tant de petits Amours, ni les réchauffer, ni les porter, ni les nourrir. Il est cruel d'aimer, plus cruel encore de ne pas aimer; mais la chose de toutes la plus cruelle, c'est de n'être pas libre de se voir quand on s'aime. La nature a donné des cornes au taureau, des sabots au cheval, au lièvre craintif des pieds agiles, au lion des ongles qui percent et qui déchirent, à la race muette des poissons des nageoires pour fendre

l'onde, à l'oiseau des ailes pour voler; à l'homme, la sagesse pour se conduire : il ne lui restoit plus rien, elle a donné à Drosilla la beauté qui vaut à elle seule un bouclier, des traits, des javelots. Ainsi armée, elle peut braver le tranchant du fer et les flammes dévorantes. Pour moi, Drosilla, j'ai flatté mon maître Clinias de l'espoir qu'il deviendroit ton époux : non pas que je le desire (les dieux m'en préservent!); mais seulement afin de gagner du temps, pour que la passion qui s'est emparée de son cœur sans pitié puisse s'apaiser, et qu'il nous soit loisible d'aviser à ce qu'il convient de faire. Mais il faut se hâter, il faut chercher par quel moyen nous pourrons éteindre l'amour de Chrysilla et celui de son fils Clinias. »

Telles étoient les pensées qui occupoient Chariclès et la jeune Drosilla, car leur amour fut toujours chaste et pur. Tout-à-coup le bruit se répand que Cratyle vien de périr enlevé par une maladie subite

Interrompant alors leur doux entretien, ils vont revêtir des habits de deuil, puis s'informer auprès de leurs maîtres de ce qui s'est passé. Tous les Parthes, hommes, femmes, satrapes et sujets, se rassemblent. Chrysilla au milieu de la foule, les yeux fixés sur Cratyle que l'on a exposé aux regards du peuple, gémit, pleurant en apparence son époux, mais en effet tout entière à Chariclès : « Tu as quitté ce monde, Cratyle, avant ton épouse et ton fils; tu les as laissés dans la douleur ! Toi que n'avoient point percé au milieu des combats la main d'un prince armé du glaive ni aucun autre ennemi osant lutter contre toi, la volonté des dieux de l'Olympe t'a précipité dans les froides demeures de Pluton ! Qui régnera après toi? qui commandera en maître à Chrysilla? qui aura ta bonté paternelle, pour moi qui étois ton épouse et pour ton fils Clinias? » Après ces vaines paroles, et quand le puissant Cratyle a été enseveli suivant les usages des barbares, elle envoie

à Chariclès un message qui devoit jeter les deux jeunes amants dans un profond chagrin. « Tu peux, disoit-elle, je le sais, et je ne mens point en le disant, tu peux inspirer un amour inévitable, même aux statues d'airain, retraçant l'image de la jeunesse et de la beauté, ô Chariclès, toi qui trembles devant les traits inévitables de l'Amour. Mais vois comme tout espoir cesse pour les morts : la vie permet quelque espérance, la mort n'en permet aucune. Sirène à la voix douce comme le miel, charme le voyageur; toi qui pétrifies les hommes et qui donnes la vie aux pierres, les pierres elles-mêmes résonnent au bruit de tes pas. Astre brillant, éclaire-moi ; car je suis étrangère : chante, hirondelle, repète tes chants qui séduisent; car les muses elles-mêmes te versent le nectar et répandent leur doux parfum sur tes lèvres déja plus douces que le miel. Mais, pourquoi ces détours ! connois mes desirs. La sécheresse est fatale aux ruisseaux, la neige aux arbres, les filets aux passereaux,

la maladie au corps humain, aux femmes l'amour des jeunes hommes. Pourquoi répondre à mon doux et tendre regard par un regard triste et sévère et par un front dédaigneux! La cigale aime la cigale, le berger aime le berger, la fourmi aime la fourmi; moi c'est Chariclès, Chariclès seul que j'aime. Plutus n'est pas seul aveugle, l'Amour l'est aussi. Le loup cherche l'agneau, la chèvre la verte prairie; le chien cherche le lièvre, l'ours cruel la brebis, le vautour aux serres recourbées les petits oiseaux: moi je ne desire que toi. Mais je t'ai toujours trouvé froid et insensible; tu ne te laisses jamais toucher, oubliant que les grenouilles ne sont ni courroucées ni jalouses quand on se désaltère à leur eau. Fais comme elles. Il n'est plus de crainte raisonnable quand mon époux est mort, ainsi que tu le vois. Les richesses de Chrysilla et Chrysilla elle-même t'appartiennent. Je ferai de toi un prince, un satrape; je te comblerai des plus grands

honneurs : d'esclave, tu deviendras maître des biens dont je suis maîtresse. Tu le vois, ta sœur, la jeune Drosilla, est libre et partage ma puissance ; elle peut s'unir au satrape qu'elle choisira. Qui n'accepteroit avec joie un si grand honneur ! Pour tant de bienfaits, promets-moi, noble et cher Chariclès, de devenir mon époux. »

Ayant ainsi parlé, et pressant tendrement dans ses bras Drosilla, qui devoit porter le message, elle lui dit : « Seconde mes projets sur Chariclès, ô toi qui m'es chère plus que toutes les autres femmes ; tu sais les promesses que je t'ai faites et que je tiendrai fidèlement, qu'ai-je besoin de t'en dire davantage ! »

A ces tristes paroles, la jeune fille reste immobile et comme frappée de la foudre. Elle est partagée entre les deux avis contraires qui se présentent à son esprit et l'agitent violemment. « Je ne puis, se dit-elle, apprendre maintenant à Chariclès la passion de cette reine barbare, car il ne

voudroit point écouter mon récit ; mais c'est une occasion de voir Chariclès, et j'irai sans délai lui parler. »

Aussi quand les sujets de Cratyle rassemblés pour ce triste devoir, ont, comme je l'ai dit plus haut, enseveli leur roi selon les coutumes des barbares, à l'heure où le soleil incline déja vers le couchant Drosilla va trouver Chariclès. Elle s'acquitte en gémissant de l'affligeante mission dont elle est chargée, et perce le cœur de Chariclès avec le glaive invisible des mauvaises nouvelles. « Hélas, s'écrie Chariclès, ô jour fatal ! O Drosilla, ô ma douce lumière, combien tes paroles sont cruelles ! Hélas, hirondelle au si doux langage, toi dont la voix est pure comme l'or, suave comme le miel, et, avant tout, si flexible, tes discours ont rempli mon cœur d'amertume ! »

« Hélas, s'écrie Drosilla à son tour, hélas, fortune cruelle qui m'imposes un si triste message, qui m'accables d'éternels chagrins, quel sera le terme de tant de

périls, de tant de misères? Quand donc une divinité favorable mettra-t-elle fin à nos longs malheurs? Fortune impitoyable, te complairas-tu donc toujours à soulever contre nous de cruelles tempêtes, à nous accabler sous les coups répétés du malheur? »

C'est ainsi qu'ils gémissoient ensemble. Mais avant que deux fois neuf jours se fussent écoulés depuis la mort de Cratyle un satrape de Chagus, roi des Arabes, apporte à Chrysilla un ordre qui lui enjoint de se soumettre à son souverain. A peine Chrysilla a-t-elle entendu Moggus (c'étoit le nom du satrape) qu'elle demeure interdite, immobile à sa vue. Elle fait appeler son fils Clinias et prend la lettre du roi; elle étoit ainsi conçue : « Moi Chagus, roi des Arabes, trois fois grand, j'exige et ordonne qu'il me soit payé un tribut par Chrysilla, épouse du roi des Parthes, et par les Parthes ses sujets. Choisissez donc entre ces deux conditions : ou de vous ranger parmi

les peuples qui paient au roi Chagus un tribut annuel, et de mériter son amitié et sa protection par votre obéissance; ou de voir bientôt, si vous n'obéissez, l'armée de Chagus fondre sur vous. »

Indigné de ce langage arrogant, Clinias, qui étoit d'un esprit irascible et ami des combats, déchire la lettre, et d'un ton insultant ordonne à Moggus, satrape de Chagus, de s'éloigner de sa présence. Revenu dans sa patrie, le satrape raconte tout à son roi et par-là remplit son âme de colère. Chagus rassemble, sans tarder, ses généraux : des coursiers rapides leur transmettent ses ordres. Quand l'armée est réunie animée d'une belliqueuse ardeur, l'infanterie se déploie en un cercle immense; Chagus se tient à cheval au milieu de ses troupes, plein de confiance et d'orgueil et certain d'élever un glorieux trophée avec les dépouilles de l'ennemi. Il porte fièrement au bras gauche un bouclier d'or où l'on voit ciselé Hercule terrassant l'Hydre

de Lerne, image bien faite pour enflammer le courage dans les combats : car il convenoit de représenter sur le bouclier d'un vaillant capitaine le plus fameux combat du grand Hercule. C'est ainsi que Chagus couvert d'une armure éclatante, portant un arc, un carquois et une épée, se tenoit à cheval au milieu de ses soldats : « Généraux e chefs des phalanges, dit-il, vous qui prenez plaisir aux jeux sanglants de Mars, votre compagnon Moggus a été envoyé par moi, votre roi très puissant, vers ces Parthes méprisables que Clinias et sa mère Chrysilla gouvernent aujourd'hui. Je l'avois chargé d'exiger un tribut, et d'enjoindre aux Parthes de se reconnoître sujets des Arabes; mais Chrysilla et Clinias ont à peine souffert que Moggus séjournât quelques heures dans leurs états, et l'ont congédié avec des injures. Hé bien! que vous en semble, guerriers avides de combats et dont la main est armée du glaive? » Les chefs répondent : « Roi très heureux, dont la puissance

est redoutée jusqu'aux extrémités de la terre et fait trembler les armées, les barbares, les archisatrapes des rois de Perse, les ennemis, les rois, les satrapes de toute nation, c'en est fait de nous, nous deviendrons la risée de nos voisins et des peuples éloignés, si nous nous laissons insulter par une armée de Parthes qu'avec l'aide des dieux nous pouvons mettre en fuite sans avoir besoin de ta présence. Oppose-nous donc seul à eux : permets aux soldats soumis á ta glorieuse autorité de marcher contre ces ennemis; que la personne redoutable de Chagus ne se dérange pas pour de vils paysans à peine armés et qui vivent de rapines, comme font les pirates. » — « Je dois louer votre courage, répond le roi des Arabes, ô vous, mes parents, les compagnons de mes périls, vous tous qui portez des boucliers, enfants d'une terre heureuse, si féconde en coursiers. Cependant Épaminondas, cet illustre guerrier, voyant des troupes animées d'un beau cou-

rage mais sans général : Voilà, dit-il, un animal immense, mais il n'a pas de tête. Il est donc à propos que je marche au combat avec vous qui êtes mes compagnons d'armes, et qui avez été les amis de mon père. »

Ainsi parla le roi des Arabes ; et il promena ses regards sur son armée, qui répondit à la voix de son chef par d'unanimes acclamations. Cependant les soldats, en attendant le signal du départ, accoutumoient leurs chevaux au son de la trompette et au bruit de l'airain, polissoient leurs casques, et s'exerçoient ensemble pour préluder au combat. Enfin Chagus ordonne que le clairon fasse entendre le signal. Aussitôt toute l'armée des Arabes monte à cheval, se met en route, et, après huit jours de marche, atteint les frontières des malheureux Parthes. Ils établissent leurs tentes au milieu d'une plaine sur les rives du fleuve Sarus. Mais l'armée des Parthes n'osoit point sortir des murs de la ville pour combattre les

Arabes, parce qu'ils redoutoient leur nombreuse cavalerie. Ayant donc soigneusement fermé les portes, ils garnirent les remparts de pierres, qu'on pouvoit lancer avec la main, et de machines de guerre qui vomissoient des pierres de quatre côtés différents comme d'autant de bouches. Ils y placèrent aussi des soldats bien armés, des frondeurs pour lancer des pierres, des archers pour lancer des flèches. Ils construisirent de solides tours en bois, et, pour les fortifier, ils les entourèrent de branches étroitement serrées. Ils suspendirent au haut des murs des planches de cèdre pour les protéger et amortir les coups. C'est par ces précautions qu'ils mirent toute la ville à l'abri des machines des ennemis. Mais les innombrables phalanges des Arabes, défendues par leurs boucliers, désoloient de leurs brigandages les campagnes voisines, prenant les châteaux-forts de prime assaut; et, s'ils ne pouvoient les emporter à une première attaque, ils brûloient, incen-

dioient les champs d'alentour, et faisoient les cultivateurs prisonniers. Tels étoient les affreux ravages que les Arabes commettoient armés de leurs longues lances. Mais le lendemain ils approchèrent des portes les machines de guerre à la bouche d'airain, et, construisant un immense rempart avec des branches entrelacées, ils mirent leurs machines à l'abri des pierres lancées par les Parthes. Tandis qu'eux-mêmes en envoyoient contre les murailles, leurs archers tiroient sans relâche; et les ennemis blessés tomboient du haut des remparts, tenant à la main leurs arcs et leurs pierres. Déja les pierres qui frappoient le sommet des tours les ébranloient, et les renversoient de tous côtés. Mais les Parthes, durant la nuit, emploient un stratagème contre les machines des Arabes, car les Parthes sont habiles à inventer des ruses et à imaginer des stratagèmes : se tenant sur le haut de leurs murailles, l'œil fixé en bas, afin de diriger adroitement leurs coups sur les branches

entrelacées qui protègent les Arabes, ils lancent des flèches dont le fer a été rougi au feu, et de cette façon ils embrasent toutes les machines ennemies. En effet, les feuilles des branches étant sèches prirent feu sur le champ; et en un instant l'incendie se communiqua à toutes les machines. Alors les Parthes, dans leur joie farouche, font retentir au loin les airs du son bruyant de leurs cymbales. Mais, quand le troisième jour paroît, les Arabes prennent les armes et, la rage dans le cœur, ils entourent la ville de tous les côtés, et après un combat opiniâtre ils entrent d'assaut dans la cité des Parthes. Le terrible Mars lui-même, se tenant au milieu des Parthes et des Arabes belliqueux, ne put s'empêcher d'applaudir au courage qui fut déployé dans ce combat. Chrysilla, après la mort de Clinias, qui étoit tombé dans la mêlée, prit une épée acérée, se la plongea dans le cœur, et son ame s'échappant avec violence alla rejoindre celle de son fils.

Quant à Drosilla, au milieu du carnage et des glaives ennemis elle n'avoit été atteinte d'aucune blessure; car les glaives mêmes s'émoussent quand on les dirige contre la beauté. La plus grande partie des habitants fut massacrée par le fer du vainqueur, et un grand carnage fut fait de la cruelle armée des Parthes. Mais Chariclès, la jeune Drosilla, et avec eux leur ami Cléandre, ayant échappé au fer des ennemis, furent chargés de chaînes étroites et pesantes et tous trois, hélas ! furent précipités par un troisième malheur dans une troisième captivité.

LIVRE SIXIÈME.

Alors le puissant roi des Arabes, Chagus, prenant pitié des femmes, donna l'ordre qu'on les plaçât sur des chariots, avec le butin qui se pouvoit aisément transporter; quant aux captifs, il voulut qu'ils fussent séparés des femmes et marchassent seuls et à pied. Ensuite il s'en retourna promptement dans son pays. Déja le convoi étoit parvenu dans un lieu montant et sur lequel des pins étendoient leurs rameaux épais, lorsqu'une branche accrochant le bras de Drosilla la tire violemment et la précipite rudement hors du chariot où elle étoit assise. Elle tombe dans la mer, et les flots irrités la rejettent sur les rochers du rivage : car la mer, qui s'étendoit jusqu'au bas de la montagne, ne baignoit point une grève de beau sable fin, mais bien un gouf-

fre profond tout hérissé de noirs rochers. Heureusement que, peu de temps après sa chute, l'onde apporta près d'elle une longue écorce de chêne bien sèche. Elle monta sur ce fragile esquif, et vers le soir aborda en sûreté sur une plage déserte.

Chariclès ignoroit le sort de Drosilla; car les branches des arbres étoient si épaisses qu'il n'avoit pu la voir tomber du chariot : autrement il se seroit sans doute précipité sur-le-champ après elle et l'auroit suivie dans les flots. Un petit enfant au cœur tendre, qui se trouvoit tout seul dans le même chariot que Drosilla, avoit poussé de grands cris en la voyant tomber dans la mer. C'est de lui que, sur le soir, Chariclès apprit le malheur arrivé à la jeune fille. Le cœur déchiré d'une affreuse douleur, il s'écrie : « O terrible évènement! Chariclès, malheureux Chariclès! cruelle, impitoyable fortune, occupée sans relâche à me persécuter, n'étoit-ce pas assez de me condamner à une

vie errante, de me jeter en prison, de me charger de fers, de me promener sur les mers à travers mille périls, de me faire répandre tant de larmes, de me livrer à de sauvages et barbares pirates, d'appesantir sur ma tête le joug de l'esclavage, de m'exposer à un affreux combat? devois-tu m'accabler de cette nouvelle infortune plus terrible que toutes les autres et que je ne saurois supporter? Hélas! devois-tu séparer à jamais deux cœurs si étroitement unis et si bien faits l'un pour l'autre? Tu as approché le feu du feu, la flamme de la flamme, en précipitant Drosilla dans la mer profonde, et en laissant Chariclès parmi les vivants. Hésitation, retard, obstacle, rien ne m'eût arrêté : j'aurois eu le bonheur de mourir avec Drosilla. Pourquoi donc, toujours irritée contre moi, m'as-tu refusé, au milieu de tant d'infortunes, cette douce consolation? Je voudrois voir Drosilla vivante, ou ne plus vivre maintenant que je l'ai perdue. O mon unique

amie, lumière de mes yeux, ame de ma vie, tu t'es éteinte, tu as disparu, un froid mortel a tout-à-coup glacé tes membres! Combien j'étois heureux naguère, ô vierge chérie! quand je t'avois pour compagne et pour consolatrice de mes chagrins! Beau platane aux feuilles d'or, lorsque le soleil enflammoit l'atmosphère, je venois, comme le voyageur fatigué, me reposer à l'ombre dans tes bras, et je ne sentois ni les feux dévorants du chagrin, ni le poids de la douleur. Arbre naguère jeune et superbe, maintenant mort et desséché, te voilà renversé par terre! Peut-être les flots t'ont-ils rejetée sur le rivage, et là tu offres aux regards un douloureux spectacle. Il me semble te voir ainsi étendue, et des ruisseaux de larmes coulent de mes yeux. Mais je demeure confondu: une chose m'étonne; comment, arbre chéri, as-tu pu te dessécher au milieu des eaux? Rose au doux parfum, comment as-tu pu te faner? Ah! si j'avois quitté ce monde avant toi, le regret

m'eût rendu la vie, en dépit des lois du destin. Non! je ne saurois supporter qu'elle m'ait été arrachée, la jeune fille qui fut la douce compagne de ma vie! Hélas! tu t'en vas la première, et moi je te veux suivre. Tu as été violemment séparée de moi, comme on sépare un rameau du tronc! Accord charmant, douce alliance de deux êtres, union et sympathie de deux ames qui s'entendent, ô doux état de deux cœurs qu'animent même esprit, même volonté, même raison, même intelligence, même pensée! Quel monstre marin t'a dévorée, quelle immense baleine t'a engloutie? quel banc de poissons avides a déchiré ta dépouille mortelle? As-tu trouvé la mort dans les flots, ou bien tes yeux se sont-ils fermés à la lumière sur quelque rocher? Ton corps, tristement délaissé, doit-il servir de pâture aux bêtes féroces? Où es-tu maintenant? Chargé de chaînes, je ne puis courir vers toi pour te prodiguer, ô jeune fille! les soins d'un amant. »

Chagus, dont le sommeil n'avoit pas fermé les paupières, entend ces plaintes, et ordonne qu'on lui amène Chariclès : car il éprouvoit une vive compassion : et son cœur, tout dur qu'il étoit, étoit ému de pitié. Chariclès appelé ne se fait point attendre ; il se présente avec l'air d'un homme profondément affligé. Chagus lui dit : « Qui es-tu ? quel est ton pays ? quelle est la cause de tes larmes ? » Chariclès répond : « J'étois captif de Cratyle, et maintenant je suis ton esclave. Phthie est ma patrie : je gémis parceque j'ai perdu ma sœur ; hier, hélas ! elle est tombée dans la mer. Sans elle la vie m'est odieuse, et je ne veux pas supporter plus long-temps la lumière. » — « Si tu n'es pas Parthe, mais bien né à Phthie, reprend Chagus, comment Cratyle étoit-il ton maître ? » Chariclès lui répond : « Des parents qui habitent la Carie m'avoient invité, et Drosilla avec moi, à les visiter ; nous voguions vers ce pays, quand tout-à-coup moi, Cléandre qui est maintenant mon

compagnon d'esclavage, et ma sœur Drosilla dont je t'ai déja parlé, nous tombâmes au milieu d'une flotte de pirates qui parcouroient la mer pour y exercer leurs ravages. Nous leur échappâmes à grand'peine, en fuyant agilement sur notre vaisseau, et nous fûmes contraints d'entrer dans le port de Barzos. L'armée farouche des Parthes, qui faisoit une expédition dans ce pays, s'empara de nous par le droit de la guerre, et, jusqu'à ton heureuse arrivée, courbés sous le joug, nous avons souffert des misères infinies. Car nos propres malheurs nous étoient moins cruels que ceux de Drosilla, jeune infortunée d'un sexe foible et d'un âge si tendre ; et à cette heure c'est encore elle qui fait couler mes pleurs, c'est sa perte qui nous fait maudir la lumière. »

« Tes paroles me plaisent, reprend Chagus; mais ce Cléandre, où est-il ? qu'il vienne sur-le-champ. »

Il arrive aussitôt tout baigné de larmes,

car il sentoit la cruelle infortune de Chariclès aussi vivement que si elle eût été la sienne. En effet, celui dont le cœur est abîmé de douleur verse aisément des larmes s'il entend un autre malheureux raconter et déplorer ses propres souffrances. Chagus, en les voyant pleurer ensemble, fut ému de pitié ; et en même-temps il fut frappé de leur beauté merveilleuse, car les deux jeunes gens étoient également beaux. Touché de compassion, il leur adresse ces paroles : « A peine échappés à un combat naval, Cratyle vous a réduits en esclavage; et avant de porter les chaînes de Chagus vous avez porté celles d'un autre maître. Vous avez assez souffert : allez, soyez libres, et puissiez vous être heureux, jeunes-gens si intéressants par votre mutuelle amitié! Chagus ne s'écartera pas de la compassion qui convient à ses mœurs : il ne retiendra pas dans l'esclavage des captifs qui ne lui ont fait aucun mal, qui n'ont point résisté à la puissance des

Arabes ; il ne retiendra pas, contre les lois de la nature, des étrangers qui ont déja souffert de si longues traverses. Je ferai plus : pour faciliter la recherche de Drosilla, de cette sœur objet de vos larmes, je vous donnerai plusieurs mines d'or. Que les Dieux lui conservent la vie, et Chagus en rendra grâce à sa fortune. Puissiez-vous la retrouver libre, si les Dieux l'ont sauvée des abîmes de la mer ! »

A ces paroles, Chariclès et Cléandre se prosternent aux pieds de Chagus et arrosent la terre de leurs larmes. Enfin Cléandre se relevant (car Chariclès ne pouvoit encore retenir ses pleurs) répondit : « O Chagus, puissant roi des Arabes, que le maître des Dieux, que le grand Jupiter, te donne tout ce que tu desires ; qu'il t'accorde une vie longue et prospère, et te rende vainqueur de tous tes ennemis ! » Chariclès ajouta à son tour : « Sois heureux, fortuné maître des Arabes ; que jamais le chagrin ne pénètre dans ton cœur,

toi dont la clémence rend à la liberté deux frères trois et quatre fois malheureux! »

Ils se hâtèrent donc de quitter l'Arabie, et, revenant sur leurs pas, ils cherchoient partout Drosilla avec le plus grand soin, ne s'attendant à retrouver que son cadavre, car ils croyoient qu'elle avoit péri dans sa chute. Mais elle avoit échappé à ce funeste accident. Elle étoit restée neuf jours entiers dans un lieu désert, n'ayant d'autre nourriture que l'herbe des champs et des fruits sauvages ; en effet elle ne pouvoit marcher, car ses os et ses membres étoient meurtris et brisés par la violence de sa chute. Enfin elle parvint à se traîner jusqu'à un village où se trouvoient en abondance toutes les choses nécessaires à la vie. En ce lieu la terre produisoit des fruits et nourrissoit des troupeaux de toute espèce ; les hommes, les femmes, les enfants étoient beaux comme les astres, et les hôteliers n'étoient pas sans pitié pour les voyageurs. Dro-

silla aperçut de loin ce lieu si fortuné ; mais y entrer seule, elle n'osoit. Cependant elle s'avança rapidement jusqu'aux dernières limites, toute tremblante et toute honteuse, et se réfugia dans une certaine maison qui n'avoit plus de toit. Là elle se nourrissoit de plaintes et de gémissements, et se désalteroit avec des larmes. Séparée de Chariclès, ignorant ce qu'il étoit devenu, elle poussoit des cris douloureux, persuadée qu'il n'existoit plus : « Fille trois fois malheureuse, que l'infortune poursuit depuis sa naissance; fille condamnée aux larmes, je souffre des maux que rien ne peut guérir. Je gémis sans relâche, couchée sur la terre, et la douleur me consume. La Parque noire et fatale a filé pour moi des maux sans remède, et jamais ne se relâchera de sa funeste rage. Celui dont la vue dissipoit naguère ma tristesse et calmoit dans mon cœur les affreux tourments de l'amour, celui que j'aimois d'une ardeur sans égale, Chariclès est entouré des som-

bres nuages de la mort; mes yeux ne le verront plus. La Parque infatigable à me persécuter, la noire, la cruelle, l'impitoyable Parque lui a arraché la vie en le frappant d'un javelot arabe. Ces lèvres charmantes que j'ai baisées tant de fois, la flamme ardente les a dévorées et les a réduites en charbons. Une nuit funèbre s'est répandue sur ses yeux étincelants, un sang impur souille les boucles de cette chevelure si brillante. Hélas ! que je suis à plaindre, quelle longue suite de maux j'ai soufferts ! J'ai fui de la maison de mon père que je me flattois de ne jamais quitter. J'ai traversé les flots retentissants de la vaste mer; pour échapper aux poursuites des brigands, j'ai erré sur le sommet des montagnes. Hélas! toujours malheureuse pour le beau Chariclès, j'ai vécu dans l'esclavage; on m'a maltraitée, outragée : un collier, ouvrage d'un grossier forgeron, a chargé mon cou. Gravissant une côte escarpée, j'ai été renversée du char qui me portoit; les flots de la

mer, les rochers, les abîmes profonds et terribles, ces abîmes stériles, m'ont reçue dans ma chute. Je me sauvai, grâce à une écorce de chêne que par hasard la vague poussa vers moi. Malheureuse que je suis ! que de larmes amères je répands à cause de toi, ô Chariclès ! te voir faisoit naguère le bonheur de ma vie ; maintenant que je ne te vois plus, ma vie s'écoule dans de longs ennuis. Désormais la lumière brillante du soleil m'est odieuse. »

C'est ainsi qu'elle gémissoit en versant d'abondantes larmes. Une bonne vieille, à l'ame compatissante, l'ayant entendue, s'approche de ce côté; elle aperçoit Drosilla, la regarde, s'avance vers elle, et, poussant un soupir, l'embrasse, la serre tendrement dans ses bras : puis elle la conduit dans sa demeure, et s'empresse de partager avec elle un repas hospitalier. Drosilla mangea un peu, et se retira pour dormir; car la nuit enveloppoit déja la terre de son ombre. Étendue sur une modeste couche, elle eut un songe dé-

licieux. Quoique le sommeil calme les chagrins et apaise la douleur, à la fin elle se lassa de dormir. Déja le jour naissant avoit dissipé l'obscurité ; elle se lève donc, et s'adressant à la vieille : « Ma bonne mère, lui dit-elle, combien je te dois pour ta généreuse hospitalité, et pour cette modeste couche sur laquelle j'ai été visitée par un songe si doux qu'il a ranimé mon triste cœur ! mais, réponds-moi, y a-t-il ici un honnête aubergiste nommé Xénocrates ? » — « Oui, répond la vieille : mais qu'as-tu de commun avec cet homme ? » — « Je t'en conjure, reprend Drosilla, accompagne-moi chez lui ; je veux m'assurer si le songe que j'ai eu cette nuit ne m'a point trompée. »

La vieille se rend à cette prière et conduit la jeune fille à la maison de Xénocrates. Là elle s'arrête devant la porte, car Drosilla ne veut point avancer plus loin, puis elle fait, de la main, signe à Callidème, fils de Xénocrates, d'approcher. Callidème approche, et s'adressant à la jeune fille :

« Qui es-tu, d'où viens-tu? quel est ton père, quelle est ta patrie? » Car à peine l'avoit-il aperçue qu'il étoit demeuré saisi d'étonnement et d'admiration devant sa merveilleuse beauté. — « Ne parlons pas de moi, Callidème, réplique sur-le-champ Drosilla; mais dis-moi s'il loge dans cette maison un jeune étranger de noble apparence, nommé Chariclès. » Mais lui, épris d'amour pour cette vierge charmante, pour cette beauté incomparable, et plein de haine contre Chariclès son rival, déchire le cœur de Drosilla, car il lui répond que jamais il n'a entendu ce nom et qu'il ignore s'il existe au monde quelqu'un du nom de Chariclès. « Pourquoi, s'écrie la jeune fille d'une voix étouffée par les larmes et les sanglots, pourquoi, ô Callidème, ne me donnes-tu pas la mort en me perçant d'un glaive? pourquoi ne me précipites-tu pas dans les flots? pourquoi ne m'égorges-tu pas de ta propre main? Cela seroit moins cruel que de m'adresser des discours qui

remplissent mon ame d'une mortelle tristesse ! »

« Jeune fille, reprend aussitôt Callidème, pour avoir perdu Chariclès faut-il te désoler, gémir, t'abandonner au chagrin, maudire la vie et invoquer la mort ! Il est bien d'autres jeunes gens préférables à Chariclès, dont les jeunes filles, en les voyant, se disputent l'amour. »

C'est ainsi qu'il parla; mais Drosilla lui répond en souriant (car il n'est pas rare de voir un malheureux, que la douleur accable, se mettre tout-à-coup à rire, comme s'il étoit tout-à-la-fois et joyeux et triste) : « Callidème, fils de Xénocrates, les jeunes habitants de la campagne pourroient-ils mieux valoir que les beaux jeunes gens de la ville que j'habite ? Mais, Callidème, j'ai grand mal à la tête, et, pour le moment, je ne puis m'entretenir davantage avec toi. »

Cependant Chariclès, toujours inconnu, goûtoit dans la maison de Xénocrates quel-

ques instants de sommeil que la fatigue, jointe à l'inquiétude d'esprit et aux chagrins, lui avoit rendus nécessaires. Pour Drosilla, assise loin de la maison de Xénocrates, elle soupiroit amèrement, et s'écrioit d'une voix gémissante : « O fils de Jupiter, dans quelles contrées nouvelles me conduiras-tu, pour me faire trouver Chariclès, puisqu'il n'est pas chez Xénocrates? Ou bien, m'abuses-tu par un songe trompeur? Tu aurois dû me secourir dans ma détresse, me délivrer de tant de maux, de si longues et si cruelles infortunes; tu aurois dû me guider vers ce qui pouvoit me servir et me sauver, plutôt que d'ajouter à mes chagrins, déja bien amers, un chagrin nouveau en me rendant pendant mon sommeil le jouet de visions mensongères! Si tu es dieu, si tu es fils de Jupiter, apprends-moi enfin si Chariclès vit encore. Car hier au soir tu m'es apparu et tu m'as annoncé qu'il vivoit, que le roi Chagus l'avoit mis en liberté, ainsi que Cléandre

son ami, et qu'il étoit logé dans l'hôtellerie de Xénocrates. Mais ce premier avertissement que tu m'as donné s'est trouvé faux. Puisque Chariclès n'est pas ici, c'est qu'il ne vit plus, c'est qu'il n'est pas libre. Il est mort percé par un glaive, ou chargé de lourdes chaînes; il traîne une vie infortunée et misérable! »

Mais Callidème, qui étoit près d'elle, entendit ces tristes paroles, et, tout hors de lui-même, il s'écria: « Ta beauté, jeune fille, m'a rendu esclave de l'amour, moi qui me vantois de braver sa puissance! Insensé, comptant sur l'appui fragile de la raison, je me flattois d'échapper au pouvoir de la beauté! Je fuyois les assemblées; libre de tout desir, je prenois en pitié les inquiétudes des amants. Combien j'avois en horreur cet hymen après lequel ils soupirent! Mais, à cette heure, esclave infortuné, je porte, malgré moi, les chaînes de l'Amour. L'ancienne fleur de mes joues s'est fanée, le feu de mes regards s'est éteint dans

les torrents de larmes qui inondent mes yeux. Je ne puis résister à un mal si cruel; et j'accuse Calliope, cette muse d'Homère, qui dit que toute chose en ce monde amène à la fin la satiété: voire même le plaisir, dont pourtant il me semble qu'on ne se rassasie point. L'amour, je le crois bien, ne me lasseroit point, si je goûtois ses plaisirs les plus vifs, ou si seulement j'en entendois faire le tableau. En un si grand péril, je jetterai, comme dit le vieux proverbe, ma dernière ancre et tenterai un second voyage sur mer (en effet, que devenir?); et je te parlerai, femme que j'adore: car je sais que le silence alimente le mal d'amour. O toi qui as reçu en partage toutes les grâces de la beauté, toi qui blesses les cœurs de mille traits, tes lèvres sont plus tendres que roses, ta bouche plus douce qu'une gaufre à miel, et toutefois ton baiser est aussi piquant que l'aiguillon d'une abeille; il perce, il donne la mort, il empoisonne, il cause d'horribles souffrances. Ta bouche est pleine

de poison, bien qu'au dehors elle paroisse emmiellée. Pour y avoir, en imagination seulement, pris un baiser, je ressens, hélas! une horrible douleur, ma poitrine en est déchirée, mon cœur en tressaille; un trouble affreux agite mon esprit et mon cœur. C'est en vain qu'on se flatte d'avoir échappé à l'Amour; personne n'échappera au dieu cruel armé d'un arc; tant que la lumière et la beauté brilleront sur la terre, la beauté attirera les regards des mortels. Le redoutable Amour, l'Amour qui lance les traits, est, nous dit la tradition, un lieu jeune et beau; il porte un carquois out plein de flèches; voilà pourquoi il e plaît dans la compagnie des jeunes ens. Partout où est la beauté il accourt ur ses pas, et sur ses ailes rapides ravit es cœurs et les esprits. Il n'est point de emède connu des mortels qui guérisse es blessures qu'il fait, sinon les embrassements et les douceurs de l'hymen. Amour, ai compris tout d'abord que tu étois un

dieu cruel, nourri dans les forêts, sorti des flancs d'une bête féroce. Combien tu es barbare, malgré ton sourire si doux! Écoute-moi, jeune fille, nouvelle habitante de ce pays, toi dont le sein est blanc comme la perle, et la chevelure brillante comme l'or. Écoute-moi, et connois les agitations, les troubles, les tempêtes qu'excite l'amour. Rappelle-toi, je t'en conjure, ceux dont il unit jadis l'existence, et sans remonter si loin dans le passé, songe à l'amour d'Arsace pour Théagène, à celui d'Archémane pour Chariclée. Que si tu rejettes ces passions comme trop impures, songe à ces amants qui brûlèrent d'une chaste flamme, et qui, fidèles à leur serment, marchèrent dans le chemin de l'honneur, ne s'écartèrent jamais du devoir, et goûtèrent enfin, dans un légitime mariage, les charmes de la paix et de la vertu. L'amour ne diffère point de l'ivresse, mais Drosilla sera pour moi une améthyste; l'amour allume un vaste incendie, mais tu seras pour moi, jeune fille, la

pantarbe de l'Inde : quand je te porterai dans mes bras, la flamme s'éloignera de moi. Les douleurs qui déchirent si cruellement mes entrailles attirent sur moi tous les regards ; mais ils reviennent se fixer sur toi, séduits par ta beauté charmante. Sitôt que mes yeux s'arrêtent sur toi, ma raison s'égare, et je souhaite ardemment ne te plus voir, de peur d'accroître le feu de ma passion, que ta vue vient alimenter encore, tant sont inévitables les lacs merveilleux de l'Amour dans lesquels tes yeux m'ont enveloppé. Tes lèvres sont couvertes de refus mensongers pleins de douceur, et ta main ne se presse point de me dégager des filets dont tu m'as si bien entouré ! C'est ainsi que tu me tourmentes et me tiens dans une pénible incertitude ; car tu ne veux ni me faire aborder au rivage, ni, après m'avoir enlevé, me sauver aussitôt la vie. Quel art dois-je employer, quels philtres amoureux me faut-il inventer, infortuné que je suis ! pour toucher ton ame, pour te contraindre

à m'aimer, à force de recourir à ces charmes entraînants qui changent les cœurs? Car tu es une femme, mais apprends quelle femme! Beauté incomparable, chef-d'œuvre de la nature, modèle de ton sexe, tu brilles entre toutes les femmes, comme la lune parmi les étoiles. Ne me refuse rien : ne me blesse point par tes paroles. C'est sans doute seulement parce qu'il convient de cacher les passions de son ame, que tu perces mon ame de tes refus; car tu semblois m'attirer avec une douce bienveillance, quand tu me disois qu'agitée par tant d'inquiétude tu ressentois une vive douleur à la tête, à cette tête qui m'est si chère. Cela ne doit pas surprendre Drosilla, vierge adorée, car inconnue dans ce village, tu as attiré les yeux de bien des étrangers, et peut-être quelqu'un t'a-t-il lancé un de ces regards qui fascinent. Ne crains rien, je veux, dès ce jour, te guérir de cette maladie, ô toi qui me rends malade, mais qu'aussi la santé me soit rendue, pour que nous ne soyons pas tous

deux en proie à un mal cruel. Chloé et le jeune Daphnis furent unis l'un à l'autre par un heureux hymen. Ce beau Daphnis, qui n'étoit qu'un berger, et qu'avoient atteint les flèches d'Amour, tendrement aimé de la bergère, et l'aimant plus tendrement encore, ne connoissoit de tous les mystères amoureux que le sentiment qu'il éprouvoit. Dès l'âge le plus tendre, on l'avoit associé, pour faire paître les troupeaux, à l'innocente Chloé, lui, jeune enfant tout porté à l'amour. Il aimoit depuis long-temps cette Chloé, jeune fille simple et naïve, dont les regards l'avoient enflammé, dont les paroles avoient blessé son cœur, dont les embrassements l'avoient percé de mille traits. C'étoit jadis l'âge d'or de l'amour. Celui qui étoit aimé aimoit lui-même davantage. Que ce siècle d'airain est différent de l'autre! car celui qui est aimé refuse d'aimer à son tour. Ah! pourquoi faut-il que les jeunes filles nous persécutent et nous tourmentent, tandis qu'elles brûlent des mêmes feux que nous!

Est-ce que les jeunes filles ne ressentent pas pour nous le mal d'amour? Sans doute elles aiment, mais elles sont remplies de dissimulation; elles aiment, mais elles affligent ceux qu'elles aiment: elles laissent leurs cœurs dans une affreuse incertitude; elles les font périr avant le temps, et leur percent le cœur de part en part. Puis la corde et la mort sont pour les amants infortunés! Hélas! combien de temps s'est déja écoulé, et je n'ai point amolli ce cœur de fer! Combien de fois je me suis approché d'elle, et toujours je l'ai trouvée insensible comme la pierre! C'en est fait de moi, c'en est fait de moi, malheureux, si ces plaintes ne flechissent pas ton ame! L'infortuné Léandre autrefois brûlant pour Héro, hélas! trouva la mort au sein de la mer profonde. Le vent avoit éteint le fanal qui lui servoit de guide. Ces malheurs sont connus d'Abydos et de Sestos. Mais si la mer fût son son tombeau, ce tombeau fut partagé par celle qu'il adoroit: oui, dans son désespoir, elle se pré-

cipita du haut des murs dans l'onde amère. Ainsi ceux que l'Amour devoit unir par les doux nœuds de l'hymen ne furent unis que par la mort. Une fin si malheureuse ne fut cependant pas sans bonheur. Ces deux corps qui n'avoient qu'une seule ame, un seul amour, une seule pensée, obtinrent une tombe commune. Ah! malheur au vent qui vint éteindre, à la fois, et la flamme du fanal, guide de l'amour, et la flamme de l'amour lui-même. Malheur au vent qui ensevelit dans les ondes Héro et Léandre, ces deux astres brillants! Au seul souvenir de cette triste aventure, mon cœur est embrasé de tous les feux de l'amour. Telle fut la fin de Léandre; mais moi, infortuné, je crains bien de mourir aussi pour celle que j'aime, non pas en luttant contre la nuit et contre les vagues, mais victime de la tempête que l'Amour a soulevée dans mon sein. Oui, je mourrai si tu ne m'accordes ta main chérie. Vois ton ouvrage; apprends jusqu'où va ma passion: la douleur, tu le

sais bien, est fille de l'Amour. Ouvre-moi les portes de ton cœur; apaise l'orage d'amour qui m'agite, et reçois un amant trop long-temps ballotté par les flots; reçois-le dans tes bras comme dans un port propice. Tu le sais, autrefois le Cyclope finit par soumettre Galatée, cette vierge rebelle, qui le faisoit mourir d'amour. Elle avoit horreur de son corps tout couvert de poils; elle fuyoit son amant. Cependant au fond elle l'aimoit, car elle l'agaçoit en jetant de petites pommes au Cyclope à la haute taille. Celui-ci, pour répondre à cette preuve d'amour, fit une promesse vraiment merveilleuse : transporté par sa passion, il dit qu'il se brûleroit les bras, les jambes et le ventre pour incendier la forêt velue dont ils étoient ombragés; il promit même, s'il étoit possible, si tel étoit le desir de celle qu'il aimoit, de porter la flamme jusqu'au fond de son cœur; il promit enfin qu'il brûleroit même cet œil unique, avec lequel il voyoit, cet œil tout

rond, tout grand, tout immense; tant il cherchoit à captiver l'objet aimé. Le Cyclope supplioit Galatée de venir dans son antre, où il élevoit, disoit-il, de petits chevreaux, de jeunes veaux bondissants, des agneaux, d'autres troupeaux, beaucoup de chiens de chasse, ennemis des loups; dans cet antre où il possédoit, disoit-il, des vignes à la douce liqueur, du fromage pendant l'hiver et pendant l'été, des vases remplis de lait, plus de soixante ruches d'abeilles, des coupes artistement ciselées, et un grand nombre de peaux de chèvres sauvages. Voilà comment le Cyclope alléchoit Galatée avec de douces paroles, les yeux fixés sur la mer, et posant sa belle flûte sur ses lèvres. Voilà comment il l'alléchoit et lui demandoit en suppliant de préférer le séjour de son antre à celui de la mer. Mais toi, tu ne me fais pas un signe, tu ne m'adresses pas une parole quand je te propose un jeu, et tu refuses de t'y associer; tu ne me jettes point de pommes,

et je ne te vois point rire doucement comme fit d'abord la Néréide ; et lorsqu'à grand'peine tu as laissé échapper un sourire, tu crois m'avoir bien payé de toute la tendresse de mes discours. O jeune fille, avec quelle reconnoissance je reçois cette récompense que tu me donnes ; car le pauvre corbeau, ainsi que le dit le proverbe, quand il est pressé par la faim, se contente pour sa nourriture d'une chair déja corrompue. Entre dans la maison de l'amant qui te recherche et tu trouveras Callidème mieux fourni que le cyclope Polyphème de toutes ces choses qui rendent la vie heureuse. Xénocrates est le premier des habitants de ce village. Callidème n'a point un visage désagréable, il est au nombre des plus nobles et des plus riches. Tu ne te repentiras pas de l'avoir épousé. O Drosilla, la plus parfaite des femmes, veux-tu que j'ouvre mon cœur à mon père Xénocrates ? Il célébreroit par des fêtes splendides les noces de Callidème et de Drosilla. Pourquoi souris-tu ainsi

les yeux en terre, vieille tout à-la-fois bonne, gracieuse et bien conservée? Aide-moi à combattre la résistance de cette jeune fille, et Callidème saura te récompenser dignement. »

C'est par de telles paroles que le fils de Xénocrates cherchoit à se faire agréer de Drosilla. Alors la vieille, interrompant un moment le long discours de Callidème: « Si Drosilla, dit-elle, n'a point des yeux pour ne point voir, ô Callidème, fils de Xénocrates, elle ne peut voir dans tout l'univers aucun jeune homme plus beau que toi. » Mais lui, s'adressant de nouveau à la jeune fille: «Lorsque je te regarde, tu me remplis d'une joie incroyable; lorsque tu caches ton visage, ma douleur est non moins grande. Toi seule tu sembles un pré tout émaillé de fleurs, mais tu sembles aussi t'entourer d'une enceinte de murailles; et maintenant je veux te vendanger, ô jeune fille, comme le fruit de la vigne unie à l'arbre. Ouvre-moi donc les portes de ton petit jardin, et

laisse-moi enfin manger et me rassasier. Quel est celui d'entre les mortels rampant sur cette terre, qui, habile dans l'art du forgeron, ayant pris du feu et ayant allumé une nouvelle fournaise à la manière de Vulcain, a saisi ton cœur entre des tenailles, et, le tenant dans le brasier, en a fait un cœur d'airain? Qui l'a plongé dans l'eau, et lui a donné au milieu des flammes une trempe si dure? O doigts du forgeron cent fois maudits! ô talent que je déteste et que j'abhorre! ô mains qui avez travaillé pour mon malheur, et avez transformé en airain ce cœur et cette poitrine de jeune fille! Il étoit cruel, terrible, il avoit des yeux sanglants, une bouche impitoyable, celui qui, comme un nouveau cyclope, t'a ainsi forgée pour ma plus grande douleur. Qui pourroit faire paroître vivant un homme mort? qui pourroit engager à des chants joyeux celui qui a vidé la coupe du trépas? Tu vois un être vivant qui est mort. Mais que me revient-il de ces vains

discours? tu me méprises, moi qui t'aime! O cœur plus dur que les pierres! Amour, triste Amour, Amour qui souffles le feu, tes traits, hélas! me brûlent comme des charbons ardents. Hélas! se peut-il qu'un arc lance le feu! Oui, il le lance. Mais que feras-tu? Hercule lui-même, comme dit le proverbe, n'est pas assez fort contre deux, et toi, petit enfant qui, hors d'état de lutter contre trois Grâces aux mains délicates, cours de côté et d'autre, on s'empare de toi cependant, et comme un esclave, tu gémis et tu restes. Vers quelque endroit de l'univers que tu t'envoles, partout où est la beauté tu sers comme un esclave, les Grâces te tendent ton arc, elles t'arment pour que tu exécutes leurs ordres; bien que fugitif, tu es pour elles un fidèle ministre; tu as déja pris la fuite, mais elles te voient fixé désormais auprès d'elles. Amour, que tu es cruel et terrible! même lorsque tu ris doucement, je te vois préparer tes liens inévitables. Que tu es furieux, même

lorsque tu sembles vouloir jouer; ta main est toujours prête à frapper, tu frappes impitoyablement, et en effet ta mère elle-même n'a pas été à l'abri de tes flèches. Le paysan, quand il voit l'image de Niobé qui pleure, «Oh! oh! dit-il, comment le marbre verse-t-il aussi des larmes? » Ta pierre est bien vivante, ô jeune fille, et elle ne nous accorde pas la moindre pitié, à nous qui pleurons. J'ai été le but vers lequel tu as dirigé ton arc, ô vierge plus belle que les autres vierges de cette contrée. Si on venoit à juger ta beauté, Vénus ne remporteroit pas le prix une seconde fois, lors même que le juge seroit Pâris, à la belle chevelure blonde, ce Pâris esclave de l'Amour. Tu donnes de gracieux baisers, elles sont gracieuses aussi les boucles de ta chevelure, ils sont gracieux les contours de tes membres; tout est gracieux en toi, excepté ton cœur qui est insensible, véritable diamant immatériel. Je flotte incertain entre Minerve et la déesse de Paphos. Qui pourroit apaiser cette soif de

Tantale! Et maintenant j'accuse Jupiter, qui ne sait ce que c'est que l'amour, puisqu'il ne descend point sur la terre pour y aimer une jeune fille plus belle tout à-la-fois que Léda et que Danaé, que Ganymède et qu'Europe. Oui, je le sens, alors même que le temps aura ridé ton front, ta vieillesse sera plus belle que la jeunesse d'une autre, ton automne vaudra mieux que son printemps, ton hiver sera plus beau que l'été tempéré et fécond d'une autre femme. Mais dépouille tes vêtements, je te prie, qu'aucun voile ne couvre plus ta peau blanche, approchons nos corps l'un de l'autre. Car cette robe légère qui te couvre est pour moi le mur de Sémiramis. Puisses-tu accéder à mes vœux! »

Après avoir ainsi parlé, il retourna à sa demeure, suppliant par des signes la vieille qui étoit avec la jeune fille, de la lui rendre propice; mais la vieille ayant pris la main de la jeune fille, se mit à marcher, car la nuit leur conseilloit de retourner à la maison. Cependant Chariclès, qui étoit logé

chez Xénocrates, parloit ainsi, dès le point du jour, aux hirondelles : « J'ai veillé toute la nuit ; lorsque la venue de l'Aurore m'a permis de sommeiller quelques instants, voilà que les hirondelles, avec leur ramage, ne me laissent pas dormir. Cessez, cessez donc de chanter, oiseaux maudits. Ce n'est pas moi qui ai coupé, avec une épée cruelle, la langue de Philomèle, de peur qu'elle ne vînt à trahir un amour incestueux. Allez donc dans vos tristes et sauvages solitudes, ô vous qui gémissez sur la destinée d'Itys ! Je veux dormir un peu ; je veux avoir un songe qui me reporte dans les bras chéris de la jeune fille que j'aime. O Tithon, comme un vieillard que tu es, tu as renvoyé de ton lit l'Aurore ton épouse bien aimée. »

Chariclès s'endormit de nouveau. Pendant son sommeil, Bacchus lui apparut pour lui dire que Drosilla étoit dans le village chez la vieille Maryllis, et l'excita à chercher la jeune fille.

LIVRE SEPTIÈME.

C'étoit le matin, et, suivant les gracieuses images de la docte poésie, déja l'Aurore vermeille brilloit à l'horizon; déja le roi des astres avoit abandonné les flots de l'Océan, et éclairoit le monde, répandant du haut du ciel sur le sommet des montagnes et sur leurs bases ombragées cette douce chaleur qui féconde le sein de la terre et réjouit le cœur des hommes. En ce moment, Chariclès s'étant réveillé, se leva, plein de joie et de contentement, et sortit de la maison de Xénocrates; Cléandre, son ami, l'accompagnoit.

Cependant la vieille femme voulut interroger la jeune Drosilla qui pleuroit dès le matin. « Viens ici, ma fille, lui dit-elle; raconte-moi quel est ton pays, quel est ton

père, quelle est ta patrie, la ville où tu reçus le jour, et quel est ce Chariclès que tu accuses en gémissant. C'est un chagrin déraisonnable, c'est une folle tristesse que celle qui te porte à refuser ainsi l'hymen de Callidème, le plus beau, le plus riche de tous les habitants de ce pays. Il n'est point sage à toi, pauvre petite étrangère, de repousser de ta couche le jeune et noble Callidème. » Déja Drosilla lui répondoit : « O ma mère, puisque tu me demandes, à moi étrangère, mon histoire et celle de Chariclès..., » quand Cléandre entendit ces paroles. Il s'arrête; car il marchoit quelques pas en avant de Chariclès, et le nom de son ami venu jusqu'à lui avoit suspendu sa course. Se retournant vers Chariclès, il lui dit : « Promets à Cléandre, à ton compagnon d'infortunes de donner accès à la joie. »

A ces paroles, au son seul de la voix de son ami, Chariclès reste stupéfait, interdit; et tous deux s'étant pris mutuellement la main, ils s'approchent de la maison où la

bonne vieille causoit affectueusement avec Drosilla. Aussitôt on pousse des cris, on répand des pleurs de joie, on bat des mains, on se donne de tendres baisers au doux murmure, on verse des torrents de larmes, on rend des actions de grâces au fils de Sémélé. Chariclès remercie cordialement la bonne vieille qui a donné l'hospitalité à Drosilla; la sensible Drosilla témoigne sa reconnaissance à Cléandre qui a partagé les infortunes de Chariclès. Telle fut la scène qui se passa entre eux, scène confuse, mêlée de joie et de larmes.

Bientôt cet événement arrive à la connoissance de Callidème. Celui-ci cherchoit follement dans son esprit comment il pourroit, sans tuer ni blesser Chariclès, se défaire de lui et épouser Drosilla, ne voyant pas qu'il préparoit des armes contre lui-même. Mais quand il sut que Chariclès avoit appris l'arrivée de la jeune fille en ce pays, avant qu'il eût pu lui-même exécuter son projet, rendu plus audacieux par la passion, il se pré-

para à l'enlever comme un brigand ; car souvent l'amour dépouille toute honte. Il vouloit pendant le silence de la nuit, se jeter à l'improviste sur les deux jeunes gens, avec l'aide de ses amis, et enlever ensuite la jeune fille. Déja même il avait préparé un vaisseau pour fuir avec elle ; mais au feu qu'allument les passions succède tout-à-coup une fièvre tierce, et il commence à trembler; lui qui comptoit monter joyeux sur un vaisseau, il est obligé de rester tristement dans son lit ; il devait fuire rapidement dans un pays voisin, la maladie retient ses pieds immobiles.

Cependant Chariclès ne se lassait point des humides baisers de Drosilla ; car les baisers pris sur les lèvres de la jeune fille qu'on aime, répandent jusqu'au fond du cœur une volupté dont on ne peut se rassasier : elles sont desséchées, les lèvres de celui qui ne frissonne point à la douceur enivrante de ces baisers ! Néanmoins ils firent trève à ces douces caresses, et la

vieille Maryllis les prenant par la main : « Chariclès, dit-elle, ô mon fils ! tu as bien fait de venir en ces lieux où tu as retrouvé Drosilla, que les dieux ont sauvée, Drosilla qui, jusqu'à cette heure, n'a pas cessé de pleurer, de gémir en songeant à toi. Oui, tu as bien fait de venir, et je rends grâces aux dieux qui t'ont rendu à nous sain et sauf, qui t'ont ramené heureusement ici pour t'unir à ton amante. Oui, mon fils, tu as bien fait de revenir, et tu ne feras pas moins bien de me raconter comme quoi vous vous êtes laissés aller à cet amour, quelle est votre patrie, quel fut l'origine de votre tendresse, quel est ce Cléandre ton ami, quelle fortune vous a séparés et quelle fortune vous a réunis. Au moment où tu es entré dans cette demeure, Drosilla alloit commencer à me parler de ces événements, et à me faire le récit de votre histoire. » — « Dis plutôt le récit d'une histoire douloureuse et lamentable, s'écria Cléandre en interrompant Maryllis, car tu ne saurois en parler autrement. —

Puisque, continua-t-elle, grâce à la fortune favorable, tu es venu dans ce modeste asile, sous la conduite et les auspices d'un dieu, afin de calmer tant soit peu l'affliction de cette jeune fille qui pleure nuit et jour, allons, raconte-nous et ton arrivée en ce pays, et les secrets et les tentatives audacieuses de l'Amour. Ce récit nous causera à tous les plus douces jouissances, car maintenant que tu es près de Drosilla, quelle raison peut-elle avoir encore de s'affliger et d'être triste? Toi absent, elle gémissoit, elle se désoloit, elle pleuroit amèrement, elle poussoit de profonds soupirs. Mais maintenant que tu es là, grâce aux dieux sauveurs, maintenant qu'elle se livre aux transports de la joie, la marche de ton récit ne peut être qu'heureuse. Les douces paroles de ta bouche charmeront les soucis de la jeune fille, lorsque son oreille recueillera avec avidité les sons d'une voix amie. Je l'entendrai avec plaisir, moi qui ai compati si vivement aux maux qui jusqu'à

cette heure ont accablé ta malheureuse amante. »

Chariclès reprit : « Je souhaiterois bien auparavant, bonne Maryllis, apprendre de la jeune fille par quel bonheur merveilleux elle s'est sauvée, lorsque du haut de la montagne elle a été précipitée dans la mer; car j'éprouve une surprise telle que je ne sais si c'est bien Drosilla elle-même ou seulement son image que je vois ici. Mais, ô bonne vieille, en retour de tant de bienfaits, puisque tu desires apprendre toutes les vicissitudes de nos misères (et comment pourroit-on refuser quelque chose à Maryllis), je vais t'apprendre ce qui cause ma joie, celle de mon ami Cléandre et celle de Drosilla. Notre patrie, car il faut que tu le saches, est Phthie. J'ai pour mère Crystallé, pour père Phrator. Le père de Drosilla a nom Myrtion et sa mère Hédypnoé. Un jour qu'on célébroit la fête de Bacchus, fils de Jupiter et de Sémélé, je vis cette jeune fille qui s'avançoit hors des murs de la ville,

au milieu d'une troupe de ses compagnes ; je la vis et je l'aimai, et personne ne me blâmera de mon amour. Son beau visage devoit me séduire ; car, dans toute cette foule dont les flots inondoient la campagne, aucune femme n'étoit plus charmante que Drosilla. Je lui dis que je l'aimois ; je la supplai de fuir avec moi ; elle y consentit, car elle partageoit mon transport. Nous trouvâmes un vaisseau prêt à partir, et quittant alors et parents et patrie, nous nous embarquâmes ensemble. Mais bientôt, pendant que nous naviguions par un vent favorable, tout-à-coup nous sommes attaqués par des hommes qui faisoient le métier de pirates. Échappés non sans peine à leurs mains, nous nous cachons d'abord au milieu des forêts, et nous nous hâtons ensuite de nous rendre à Barzos. Nous sortons avec les habitants de cette ville, car là aussi on célébroit un repas solennel en l'honneur de Jupiter ; mais là, nous tombons au pouvoir de l'armée des Parthes ; nous sommes chargés de chaînes

et conduits dans leur ville. Après y avoir passé beaucoup de jours dans les gémissements (et dans quels gémissements !) nous trouvâmes pour compagnon d'esclavage le beau Cléandre, celui-là même que tu vois, ô Maryllis ! qui étoit prisonnier des barbares depuis quelque temps. Réduits, contre notre attente, à un dur esclavage, ce ne fut point assez pour nous de servir des maîtres étrangers, il nous fallut encore supporter leurs odieuses amours. Après la défaite des Parthes, prisonniers pour la troisième fois, nous tombâmes au pouvoir des Arabes vainqueurs. Nous étions conduits captifs par une route qu'ombrageoit une forêt épaisse ; nous nous tenions par la main les uns les autres, car nous avions peur, et avec raison, de rouler dans la mer du haut du précipice et d'y trouver un tombeau. C'est ce qui arriva à cette jeune fille, que, par la bonté de Jupiter et de tous les dieux, je vois ici présente et pleine de vie. Mais Chagus, roi des Arabes, m'ayant entendu pen-

dant la nuit pleurer la jeune fille que j'avois perdue, me renvoya libre avec Cléandre, touché qu'il étoit de nos malheurs. Après avoir supplié la providence des dieux pour sa prospérité, nous fûmes affranchis du joug pesant de la servitude, et au bout de douze jours de marche nous arrivâmes à la maison de Xénocrates. Cependant aujourd'hui nous avions décidé de laisser ce pays et de nous rendre dans une autre contrée dès que nous aurions pris trois jours de repos chez Xénocrates ; mais un songe envoyé par les dieux, ou plutôt le fils de Jupiter et de Sémélé qui m'apparut lui-même dans tout l'éclat de sa beauté, s'opposa à mon départ en me disant : « Ne va pas plus loin, avant d'avoir retrouvé dans ce village la triste Drosilla, que tu desires revoir vivante. » Tu sais de nos aventures, bonne Maryllis, tout ce que tu voulois savoir. Maintenant je voudrois apprendre le reste de la bouche même de cette jeune fille : de quelle façon elle a pu, après sa chute dans la mer,

se retirer ici chez toi, toi qui as été pour elle une autre Hédypnoé. » Alors Drosilla : « O Chariclès, quoique la fortune veuille faire de tous mes jours un tissu de douleurs, cependant la protection de ce dieu tutélaire que nous avons trouvé si propice à nos amours (puisses-tu, dieu très bon et très grand, vouloir toujours protéger une infortunée sans patrie!) n'a pas permis que mes bras, que mes flancs et ma poitrine fussent brisés contre d'affreux rochers. Car tu le sauras, une funeste branche d'arbre qui arrêta mon bras, m'enleva du siège où j'étois assise, pour me précipiter dans la mer profonde. »

Pendant ce récit, Chariclès regardoit la jeune fille qui parloit, et baisoit, non sans verser quelques larmes, ses doigts élégants, tout à-la-fois blancs et roses. — Elle ajouta : « Et qui a offert à ces mains que tu baises en ce moment et presses dans les tiennes, une large écorce d'arbre qui m'aida à gagner bientôt le rivage? C'est Bacchus. O

salut, salut, Bacchus, roi du monde, qui m'as sauvée de tant de périls, et qui m'as accordé un bienfait plus grand encore! Celui que je croyois chez les morts, je le revois plein de vie. »

Tout en parlant ainsi ils se tenoient embrassés, comme font le lierre et le chêne, et, pleins de joie, se donnoient l'un à l'autre mille baisers. En les voyant dans cette attitude, Maryllis put s'imaginer que leurs deux corps n'en faisoient plus qu'un seul, quand déja par suite de leur doux entretien, ils ne possédoient plus qu'une seule ame. Ainsi font tous les amants quand ils sont brûlés de desirs. En effet, lorsqu'après une absence, ils revoient celle qu'ils aiment, ils ne peuvent se rassasier de ses baisers, dont ils furent privés si long-temps. Enfin Chariclès reprenant ses sens : « O ma douce lumière! lumière plus douce que je ne saurois l'exprimer! O mon âme! ô mon cœur! comment as-tu pu achever une si longue route, et parvenir jusque dans ces

lieux? » — « Celui qui m'a tirée des flots de la mer, et me permet de revoir, à cette heure, mon Chariclès vivant, voilà, répondit la jeune fille, celui qui a conduit et guidé mes pas. » A cela, Maryllis d'un air joyeux : « O mes hôtes! je vois là quelque chose de merveilleux. Je suis une femme bien vieille, bien avancée en âge; j'ai connu bien des joies, bien des douleurs, et cependant je n'ai jamais été témoin d'un amour si parfait, je n'ai jamais vu un aussi beau couple d'amants, accablés dès leur âge tendre de malheurs si cruels et si constants. Voilà, ô puissant Jupiter! une jeune fille, vierge encore, qui, esclave de plusieurs maîtres, sut se dérober à leurs brutales amours; voilà un jeune homme qui, exposé aux épées nues des barbares, comme l'herbe des champs à la faux du moissonneur, vit cependant encore, et se voit réuni à la jeune fille dont il a été si long-temps séparé par le sort. Oui, Drosilla, tu as raison de le dire, tout cela est l'ouvrage d'un dieu. Qu'il ne soit plus

question de Callidème. Qui pourra désunir ceux qu'un dieu a unis ! »

Puis, dressant une table, elle reprit : « Aujourd'hui, mes hôtes, je veux partager votre joie. Moi aussi, je danserai avec vous en l'honneur de Bacchus, qui a rendu si heureusement l'un à l'autre deux amants si malheureux. »

Ils se mirent donc à faire un joyeux festin et burent à pleines coupes. Mais la vieille Maryllis (car elle étoit naturellement enjouée) déjà pleine de joie, et excitée par les fumées du vin, se lève de table, se prépare, et, tenant une serviette dans ses mains, se met à danser une danse toute bachique, faisant entendre avec ses narines une espèce de bruit burlesque qui excitoit l'hilarité et le rire. Mais tandis qu'elle s'agite en tous sens, tandis qu'elle tourne de l'un et de l'autre côté, elle perd l'équilibre, ses jambes s'embarrassent, et elle tombe les pieds en l'air, la tête sur le plancher ; et les convives de rire à gorge déployée. Elle ne se

releva point, et assurant ne pouvoir le faire, l'infortunée tendoit les mains aux deux jeunes gens pour qu'ils l'aidassent. Loin de lui porter secours, Cléandre ne put se contenir, et, tombant à la renverse, à force de rire, sembloit prêt à rendre l'ame. Cependant que faisoit Charicles? Profitant de l'occasion que lui offroit cette scène bachique, penché sur le sein de Drosilla, souriant aux folies de la bonne vieille, les lèvres collées sur celles de la jeune fille, il ne pouvoit se rassasier de ses baisers. Enfin, Cléandre se relevant à grand'peine, mit la vieille sur ses pieds, craignant, avec juste raison, qu'elle ne se cassât la tête contre le plancher : triste récompense de sa généreuse hospitalité. Lorsqu'elle se fut assise, « Mes enfants, dit-elle, j'en jure par les dieux de l'Olympe, depuis la mort de mon fils, de mon beau Chrémus, et voilà huit ans de cela, je n'avois point ri, point dansé; ne m'en veuillez donc pas de ma gaîté: les vieillards, on le dit, entraînés par la jeunesse, aiment encore à courir. » —

« Par la mémoire de ton fils, bonne Maryllis, répondirent les jeunes gens, tu nous as fait un accueil aussi agréable que possible; et sans parler de la bonne chère et du bon vin, ta danse, la grâce de tes mouvements, l'incroyable agilité de tes pieds, la vive et facile légèreté de ton corps nous ont réjouis plus encore que la bonne chère et le bon vin, plus qu'une table chargée de mets, plus que des coupes remplies jusqu'aux bords. Et en vérité, bonne mère, tu n'as rien fait dont on puisse se choquer; nous-mêmes, quand nous serions trois fois vieux, nous ne craindrions pas de nous livrer comme toi à la gaîté, dans un moment où les dieux sont pour nous si bienveillants. » Ainsi parlèrent les jeunes gens; et quand la table fut levée, Cléandre alla se livrer au repos, et Maryllis, de son côté, ne tarda pas à gagner sa couche.

LIVRE HUITIÈME.

Chariclès ayant donné la main à la jeune fille, entra aussitôt avec elle dans le petit jardin qui étoit près de là; et là, il contemploit les arbres, les fruits, les fleurs diverses, dont la beauté charmoit les yeux. Puis, s'étant assis sous un myrthe, ils se mirent à causer ensemble. « Cher souci de mon ame, dit Chariclès, quel est ce Callidème dont la vieille Maryllis parloit durant le repas? La fortune jalouse a-t-elle permis à un tyran cruel d'outrager ton incomparable beauté? Quelqu'un a-t-il pu éteindre la flamme que tu nourrissois au fond de ton cœur pour Chariclès? Œil de ma vie, ne me cache rien, car c'est à Chariclès, et non pas à un étranger, que tu parles. » A cela Drosilla : « Que viens-tu de dire! ne

m'afflige point par un si triste langage. O mon époux! car c'est toi, oui, toi seul qui es mon époux. Ce nom n'est pas mensonger. Tes longues infortunes ont troublé tes sens et altéré ta raison : car le chagrin exerce une fatale influence sur l'esprit. J'en atteste le grand Jupiter et tous les autres dieux; le simple récit de ce qui s'est passé te fera voir si Drosilla n'est pas restée pure jusqu'à cette heure. O Chariclès! ô mon cher époux! quelles paroles sont sorties de ta bouche! Je te raconterai tout; et je prends à témoin de la vérité de mes discours le fils de Jupiter, Bacchus, qui m'apparut hier en songe durant mon sommeil, et m'apprit que tu étois chez Xénocrates. C'est d'après ses ordres (ne devois-je pas lui obéir?) que, remplie de joie, j'ai demandé à cette bonne vieille s'il y avoit un hôtellier dans ce village. Lorsqu'elle m'eut nommé Xénocrates, je me suis rendue sous sa conduite à la demeure de cet homme. Maryllis, qui connoissoit déja Callidème,

fils de Xénocrates, pria ce jeune homme de venir à nous, pour s'informer de lui si tu étois arrivé dans ce pays. Nous ne sommes entrées ni l'une ni l'autre dans la maison; cela doit être pour toi une preuve de ma réserve. Plût aux dieux cependant que j'y fusse entrée! mon bonheur auroit commencé plus tôt: j'aurois goûté la plus vive jouissance en reconnoissant mon doux trésor, mon Chariclès. En effet, Callidème sortit de la maison aussitôt qu'il nous aperçut, et, comme s'il m'envioit la consolation que ton heureuse présence apporteroit à mon malheur, il me dit que ton nom même, ô Chariclès! lui étoit inconnu. Cependant, debout devant moi, il paroissoit me mesurer de la tête aux pieds. Il me contemploit d'un œil avide, et sembloit avoir perdu la respiration (car si la beauté peut souvent émouvoir les vieillards, comment ne causeroit-elle pas une émotion plus vive encore aux hommes dans la fleur de l'âge et aux jeunes gens). Te redire toutes les vaines paroles

qu'il m'adressa, toutes les promesses inutiles qu'il me fit, je ne le pourrois, lors même que je le voudrois. Et comment le pourrois-je, moi qui n'ai pas voulu l'entendre! Tout ce que je sais, c'est qu'en apprenant que tu n'étois pas dans cette demeure (la vieille Maryllis peut témoigner quel fut alors mon désespoir), il me sembloit qu'on m'arrachoit le cœur, et je me sentis sur le point de rendre le dernier soupir. Sans connoissance, sans voix, j'étois comme une véritable statue. Je m'en prenois de mon malheur à tous les dieux; je répandois de brûlants ruisseaux de larmes, je gémissois amèrement sur mon légitime époux : et quel autre étoit-ce que le beau Chariclès! » Chariclès reprit : « Grâces te soient rendues, ô fils de Jupiter, le plus grand des dieux! à toi qui déjouas les projets funestes que la jalousie inspiroit à Callidème contre Drosilla ; à toi qui dirigeas les pas de Chariclès vers la demeure de la vieille Maryllis. S'il n'eût point tenté de

mettre obstacle à nos amours, les dieux ne lui eussent point envoyé cette maladie. »

Penché sur le cou de la jeune fille, il lui donna trois baisers, et l'entourant de son bras, il la supplioit de lui accorder les dernières faveurs de l'amour. « Tu vois les arbres, lui disoit-il, en les lui montrant du doigt; que de nids tout pleins de petits oiseaux ils portent sur leurs branches! C'est là que les passereaux célèbrent leur hymen. L'arbre leur sert de demeure, le rameau de chambre nuptiale, et les feuilles de couche : voltigeant çà et là dans ce jardin, ils chantent à plein gosier les plaisirs de l'hymen. Et toi aussi, sois mon épouse; c'est dans cet espoir que j'ai supporté tant de maux, que j'ai souffert l'exil, l'esclavage, la captivité, que j'ai poussé tant de soupirs, répandu tant de larmes! Oh! qu'on forme d'aimables chaînes en entrelaçant ses bras, ses doigts, ses mains! O dieu Mars! je le sais par les peintures que j'ai vues, oui, je le sais, tu ne rougis pas d'être pris sous

les filets, ouvrage de Vulcain, quand tu étois doucement couché près de Vénus fille de la mer. O Drosilla dont le nom m'est si cher, ne me repousse pas ! Amour, seconde-moi ; remplis le cœur de cette jeune fille, Amour qui as des ailes et que le coureur le plus agile n'évitera jamais. O ma douce lumière, réchauffe un peu mon cœur ! La beauté inexorable ne retient pas ceux qu'elle a charmés, elle ressemble à l'appât détaché de l'hameçon. Junon et la chaste Minerve ont dit en te voyant : Nous ne quitterons pas nos vêtements, comme nous avons fait jadis : il nous suffit d'avoir été une fois jugées par un berger. Que ne suis-je le zéphyr, ô mon amie ! invitée par ma douce haleine, tu découvrirois ton sein, et je le caresserois en liberté. Et toi, heureuse et brillante Phœbé, répands autour de moi ta douce clarté, que ta lumière guide mes pas ; car Endymion enflamma jadis ton cœur. Loin de moi l'argent, les pierres précieuses, l'or lui-même, qui séduit les

ames. Loin de moi les richesses, l'opulence que me promit autrefois Chrysilla. Toi seule, chaste vierge, tu me tiendras lieu de tous ces biens. Comparé à ta blonde chevelure l'or ne brille plus à mes yeux. Ta blancheur efface, pour moi, l'éclat des perles. Tes bras, quand ils entourent mon cou, font son plus bel ornement. Le diamant étincelle entre tes lèvres entr'ouvertes. Vois, notre hymen n'est pas dépourvu de pompe : car les rossignols chantent en chœur autour de nous, et les hirondelles répondent à leurs chants. Hyménée, comble mes vœux, accorde-moi le bonheur que je desire. Le passereau sait que le mariage consiste dans l'union des corps : pourquoi ne connoîtrions-nous pas cette union charmante, nous qui nous chérissons ! »

C'est ainsi que Chariclès parloit à la jeune fille : car un amant en présence de sa bien-aimée s'abandonne tout entier au plaisir de la contempler, et oublie le reste du monde. Drosilla, si tendrement aimée de

Chariclès, ne l'aimoit pas moins tendrement; cependant elle ne lui accorda que de doux embrassements, et des baisers suaves comme le miel. Puis elle ajouta :

« Chariclès, ô mon cœur, tu n'obtiendras pas de Drosilla les dernières faveurs : inutiles sont tes efforts, inutile est ta peine; vainement même tu emploierois la violence : car une jeune fille vertueuse ne doit point manquer à la pudeur. Je t'aime, Chariclès, pourrois-je ne pas t'aimer? pourquoi ne t'aimerois-je pas? Oui, j'aime Chariclès, je l'aime par-dessus tout. Mais je n'irai point, comme une vile prostituée, oubliant à-la-fois la famille de mon père et celle de ma mère, violer les lois de la pudeur! Confie-toi à la providence des dieux ; car, j'en prends à témoin le ciel, la terre et les étoiles, je ne serai jamais l'épouse d'un autre. Du reste, apprends, Chariclès, ô tête chérie, que depuis la nuit où un songe vint me révéler que tu étois en ces lieux, j'ai conçu la ferme espérance de revoir enfin

ma patrie, de retrouver Myrtion et ma chère Hédypnoé, de former avec mes jeunes compagnes des chœurs autour de l'autel de Bacchus, de boire les ondes du beau Mélirrhoas, et de m'unir à toi, Chariclès, par les liens d'Hyménée. Mais je ne veux pas qu'on dise (je ne pourrois le supporter) que je n'aie point été chaste sur une terre étrangère."»

« O vertueuses pensées! ô nobles résolutions! reprit Chariclès; quelles admirables paroles sont sorties de ta bouche d'or! Quels accents pleins de charmes a fait entendre ta langue mélodieuse! Mais, ô jeune fille, tous tes projets ne seront vraiment utiles qu'autant que, durant notre retour à Phthie, la fortune cessera de nous persécuter. Tu connois déja, je n'en puis douter, les incursions des pirates, l'épée terrible des barbares, et les gouffres effrayants de la mer : car nous savons quels présents funestes la Fortune peut nous faire. Qu'en serait-il de nous (mais sois-nous propice, ô

Fortune cruelle, et calme enfin ta fureur), qu'en serait-il de nous, s'il nous falloit endurer une seconde fois tous les maux de l'esclavage, ou nous voir séparés l'un de l'autre? réponds-moi. »

« O Chariclès, répliqua la jeune fille, tu sembles ne plus penser à Drosilla, mais seulement à satisfaire un amour passionné. »

Ils devisoient ainsi tous deux, lorsque Cléandre survint. « Malheureux que je suis! s'écria-t-il avec un profond gémissement, Calligone est morte! » — « Qui t'a apporté cette triste nouvelle, cher Cléandre? » reprirent les jeunes amants. — « Un marchand, nommé Gnathon, qui arrive de Barzos, » répliqua Cléandre. — « O douleur! » s'écrièrent Drosilla et Chariclès, non sans verser des larmes; et Cléandre s'étant mis à pleurer, ils mêlèrent leurs larmes aux siennes. Voici à peu près les tristes paroles qu'il prononça d'une voix étouffée par les sanglots; et peut-être n'en dit-il pas davantage, car la soirée, qui étoit déjà fort avan-

cée, ne lui permit pas de longues plaintes sur la perte de sa bien-aimée. « O jour qui m'as rendu le plus malheureux des hommes, jour où j'ai appris ta mort, ô Calligone! Déja depuis long-temps j'avois été séparé de toi, pour gémir, chez les Parthes perfides, dans un dur esclavage; mais j'espérois, et ce foible espoir soutenoit mon existence, qu'un jour je te reverrois, ô jeune fille, échappée enfin aux mains hostiles des barbares; et aujourd'hui encore, dans mes chastes desirs, je me réjouissois de ce que, par la protection des dieux, le jour de la liberté se levoit pour moi. Car je croyois, à mon retour dans ma patrie, t'y retrouver, ô Calligone. Et voilà que tu t'éteins tout-à-coup, ô lumière de ma vie! Où porter mes pas? où me diriger sans compagne? J'en jure par la terre, le feu, l'eau, l'air, les nuages, la vaste sphère du monde, le disque brillant du soleil, je voudrois n'être jamais sorti du sein de ma mère pour entrer dans la vie. Mais puisqu'il falloit que

ma mère me donnât le jour, que n'ai-je succombé sous le poids de ma cruelle infortune ; que ne m'en suis-je allé en poussière avant que ma raison se fût développée, avant que je visse cette journée fatale! Hélas! je pleure la mort de cette jeune fille, qui, semblable à un raisin qui n'est point encore mûr, ou bien à un épi encore vert, a été moissonnée par l'impitoyable main de Charon. Comment supporter cet affreux malheur, quand des calamités nouvelles viennent sans relâche fondre sur ma tête! Tu as échappé aux mains des barbares et non à celles de l'homicide Charon. Elle n'est plus, l'espérance qui jusqu'à cette heure avoit soutenu ma vie; le même coup a frappé Cléandre et Calligone. O funeste Barzos, ô ville maudite, où nous fûmes cruellement séparés l'un de l'autre! Que ne suis-je mort avec la jeune fille que j'aimois, plutôt que de traîner, dans les gémissements et les larmes, une vie languissante, et d'errer sur la terre comme une ombre! Toutes mes espérances d'autrefois se sont évanouies, et

à tes derniers moments je ne t'ai point dit adieu, ô Calligone! ô charme de mon existence! vierge, la plus chaste des vierges! Non, je ne puis comprendre que cette longue succession de malheurs n'ait point inspiré quelque pitié, quelque compassion à la Fortune, et apaisé sa colère déchaînée contre nous. »

Tandis que Cléandre se lamentoit ainsi, les deux jeunes gens, mêlant leurs larmes aux siennes, cherchoient à calmer sa douleur par le charme de douces paroles. Mais quand le jour eut entièrement disparu sous les ombres de la nuit, ils revinrent ensemble à la maison de Maryllis; et trouvant la table toute dressée, ils s'y placèrent, pendant que la vieille servoit les mets et le vin. Un convive devoit partager leur repas : c'étoit l'étranger qui étoit venu annoncer à Cléandre de tristes nouvelles et devoit en donner de joyeuses à Chariclès. S'étant donc mis à souper, ils pressèrent la bonne vieille de s'asseoir à table avec eux. Mais celle-ci, qui travailloit à la clarté d'une lampe, s'excu-

sant à bon droit sur ses infortunes, leur répondit : « Mes enfants, Cléandre et Gnathon, et vous Chariclès et Drosilla, mangez gaîment tous quatre : car je vous aime comme j'aimois mon fils unique, mon cher Chramus, enlevé si tôt à ma tendresse, et qui a laissé dans le cœur de sa mère d'éternels regrets. Mangez donc gaîment tous quatre; buvez tous quatre gaîment : le plaisir de vous voir est pour moi une douce nourriture. »

Aux noms de Drosilla et de Chariclès prononcés par la vieille, Gnathon fut frappé d'étonnement; il voulut parler, mais il se retint. Il considéra avec attention le jeune homme et la jeune fille, reconnut à leur mutuelle tendresse que c'étoient les deux fugitifs, et s'écria, dans l'enthousiasme de sa joie : « O Jupiter! ô dieux immortels, quel jour heureux! Je recevrai des deux pères la riche récompense de la joie que je vais leur causer. Réjouis-toi, Phrator, et toi aussi Myrtion : je pourrai vous dire que vos enfants vivent encore. » — « O Gnathon, ta

bouche est remplie de miel, » s'écrièrent-ils; puis ils interrogèrent l'étranger en ces termes : « Où est Phrator? où est Myrtion? comment as-tu reconnu leurs enfants dans des étrangers? Réponds-nous avec bonté. » — « Je vais vous apprendre ce que vous souhaitez savoir, répartit Gnathon. Ces hommes que je viens de nommer, je les ai vus, je me suis entretenu avec eux; ils sont venus, il y a déja long-temps, à Barzos, envoyés, disoient-ils, par un songe, et portant une grosse somme d'argent. Ils ont longuement parlé au milieu de l'assemblée du peuple, et de Drosilla et de Chariclès. Ces deux vieillards étoient vivement affligés, et disoient que le fils de Jupiter les avoit envoyés de Phthie à Barzos pour y retrouver leurs enfants. Vous ayant inutilement cherchés partout, nous resterons ici, disoient-ils : car où aller? où porter nos pas errants? où retrouver ces fugitifs? Oui, nous resterons ici, nous fiant aux promesses du dieu. Peut-être viendront-ils un jour dans cette ville. Celui qui nous a conduits en ce lieu les y

amènera peut-être aussi, et mettra enfin un terme à leur course aventureuse. Mais toi, ô le meilleur de nos amis! Gnathon, habitant de Barzos, me dirent-ils, car ils étoient survenus comme je chargeois mes ânes et me disposois à partir pour ce village, prends soin de nos chers fugitifs, si, par une faveur du ciel, tu viens à les retrouver. Dix mines d'or seront ta récompense quand tu nous apprendras cette heureuse nouvelle; et à cette heure, comme vous le voyez, la fortune propice m'a fait vous rencontrer et vous reconnoître. » En ce moment Cléandre s'écria : « Et Calligone, la plus belle des vierges, est morte! O Fortune ennemie! » Ces paroles furent les dernières qui sortirent de sa bouche. Il expira en les achevant; car souvent une vive douleur donne plus sûrement la mort qu'une épée acérée. C'est ainsi que la Fortune ennemie poursuivant Chariclès et Drosilla de ses jeux cruels, empoisonnoit toujours leur bonheur par d'amères chagrins.

LIVRE NEUVIÈME.

C'étoit le matin, et la lumière du jour sortant de l'orient éclairoit au loin la terre de ses brillants rayons. Après avoir pleuré Cléandre comme de véritables amis, ils brûlent son corps à la manière des Grecs, lui jetant pour libations du miel mêlé au suc de viandes cuites. Tous les bergers, tous les laboureurs, se réunirent en foule au tombeau de l'étranger. On y voyoit aussi tous les hommes dont le cœur compatit aux maux non mérités, toutes les femmes à l'ame sensible. Parmi celles-ci, on auroit pu remarquer le deuil de Maryllis. Les chênes eux-mêmes et les rochers, les ruisseaux des vallons, et les forêts à l'ombre épaisse, pleurèrent Cléandre; car la destinée de Cléandre auroit pu inspirer de la pitié aux

rochers les plus durs. Drosilla, toute jeune qu'elle étoit, faisoit entendre ses gémissements par-dessus ceux de toutes les autres femmes. Ainsi lorsque le Notus agite la mer, les flots, soulevés par la tempête, enlèvent violemment et renversent le vaisseau, quelque solide que soit sa carène, quelque habile que soit le pilote; car les vagues succèdent aux vagues avec tant de promptitude que personne ne pourroit en suivre les ondulations ni en compter le nombre, à moins d'être le fils de cet insensé Chorébus, fils non moins insensé que son père, qui, dans un caprice frivole, fit de vains efforts pour mesurer les vagues immenses de la mer, lorsqu'au commencement de l'automne Neptune excite le Notus, que le Notus soulève les flots du fond de la mer, que la mer agite les vaisseaux, et les vaisseaux le cœur des matelots. C'est ainsi que les orages violents de la douleur inondaient le cœur de Drosilla, sans repos et sans fin, comme une horrible tempête

inonde un vaisseau mal lesté. Pleurant donc sur le jeune homme, elle dit : « Hélas ! malheureux Cléandre, quel génie puissant, quel génie funeste ne ramène les saisons que pour la douleur, et nous accable de sa terrible colère ? Il fait aux infortunes succéder les infortunes, et la dernière l'emporte toujours sur celle qui a précédé. O fortune ! pourquoi agis-tu ainsi ? quel sera le terme de tes persécutions ? quelle sera la fin de nos larmes ? O bon Cléandre, cher compagnon de notre captivité, toi qui as partagé nos maux, toi qui étois du même âge que nous, toi qui avois perdu et recouvré la liberté en même temps que tes deux amis, tu tombes avant l'heure, bel épi dans l'éclat de ta verdure, sans avoir, à ton dernier soupir, adressé tes adieux à ton père. O rameau de l'arbre verdoyant de Lesbos, tu florissois toi-même verdoyant et superbe, mais peu à peu tu t'es penché pour mourir, comme si une flamme dévorante t'avoit consumé. Hier, tu étois au

milieu de nous, aujourd'hui tu es chez les morts; hier tu me parlois, aujourd'hui tu ne m'entends plus; hier tu me charmois par ton entretien, aujourd'hui ton silence me désespère. Nos maux ne finiront-ils donc jamais? et maintenant, quels maux encore peuvent nous accabler? Ah! malheureux, malheureux Callistias, Cléandre, ton fils et notre ami, n'est plus: ainsi qu'un jeune oiseau, il s'est envolé de tes bras paternels. Il repose, hélas! l'infortuné, sur une terre étrangère, tandis que toi, infortuné, tu te repais sans doute d'un agréable espoir, tu te flattes que tu retrouveras ton fils, qu'il te sera rendu après un long exil; tu prépares le feu et les flambeaux de l'hymen, tu prépares l'appareil brillant de la danse et les ornements de la chambre nuptiale, et tu crois voir les amies de Cydippe venant la féliciter de ce qu'elle a retrouvé enfin le beau Cléandre. Mais tu apprendras tôt ou tard (car il n'est rien que le temps ne révèle) et l'égarement de ton fils, et l'affreux

désordre de son esprit, et sa mort funeste sur le sol étranger ; alors tu gémiras, tu pousseras de profonds soupirs, et tes yeux verseront plus de larmes qu'ils n'en ont versé jamais. Car jusqu'ici, un reste d'espérance a modéré tes pleurs. Mais de même que la neige se fond aux ardeurs du soleil, ainsi tu te consumeras lentement, dévoré par le chagrin. Hélas! hélas! ô toi le compagnon de ma captivité et de mes voyages, si la fortune jalouse me séparoit encore de Chariclès, moi qui suis déja si malheureuse et si à plaindre, quel ami pourroit alléger le poids de mes chagrins? qui viendra à moi pour apaiser mes maux par de douces paroles et par de salutaires procédés? Et en effet, j'ai perdu ma joie, mon sauveur, ma consolation. Quelle brise légère, quelle fraîche rosée pourra modérer le feu inextinguible et la flamme ardente de mon éternelle douleur? Quelle sera la fin, quel sera le terme de mes souffrances? Quand donc mon ame, échappée à un océan de maux,

sera-t-elle enfin à l'abri du souffle de l'infortune! Mais toi! qui te consolera, mon Chariclès, s'il arrive quelque malheur à Drosilla, maintenant qu'une nuit profonde, une profonde obscurité, les entrailles ténébreuses de la terre (affreux mélange d'infortunes) pressent, hélas! le noble sein de Cléandre? Enseveli dans une terre étrangère, tu ne seras plus la gloire de ta mère Cydippe, tu ne réjouiras plus ses vieux ans de tes couronnes glorieuses! tu ne feras plus palpiter d'orgueil ce sein qui t'a mis au monde! Lorsque les années accableront ton vieux père, tu ne pourras plus servir de bâton, de soutien à sa vieillesse. Flambeau et lumière de joie, qui jetois tant d'éclat sur ta famille, tu es éteint, tu es brisé, tu es renversé, tu as disparu dans les ténèbres. »

Tandis que Drosilla pleuroit ainsi Cléandre, Gnathon le marchand étranger, qui se tenoit au milieu d'eux, lui dit: « Cesse ces plaintes sans utilité pour le mort, cesse

ces pleurs immodérés et ces vaines lamentations. Si au milieu du bonheur il arrive quelque accident fâcheux qui trouble et déchire l'ame, l'homme sage n'en doit pas moins se livrer à la joie, que si des chagrins continuels nous accabloient sans aucun mélange de bien, il seroit permis alors de se désoler sans mesure. Mais lorsque le bien et le mal sont mêlés, il faut donner la préférence au bien : car dans la vie la somme des malheurs l'emporte sur celle des évènements heureux, et il y a ici-bas plus de chagrins que de plaisirs. Il faut donc mépriser le chagrin, si la fortune nous envoie quelque prospérité inattendue. En effet le bonheur qu'on a espéré ne donne pas autant de joie aux hommes qui sont sur le point d'en jouir que le bonheur qui vient sans qu'on l'espère ; car ils se sont familiarisés par une longue attente avec le premier, tandis que l'autre pénètre le cœur et inonde l'ame ; il chasse les antiques chagrins des régions les plus intimes de la pensée, des plus mysté-

rieuses retraites de l'esprit; il guérit les blessures et fait tellement disparoître les vestiges, que la partie souffrante prend une apparence nouvelle; il fait briller sur les joues du malade de vermeilles couleurs, et lui rend tout l'éclat de la beauté. Cesse donc enfin ces longues plaintes, ranime ton courage, ô jeune fille! Et toi, Chariclès, renonce aux lamentations; reviens à toi-même, de peur qu'il n'en advienne quelque chose de funeste. Il faut supporter avec courage les coups de la Fortune. »

Encouragés par ces discours, ils s'efforçoient de résister au malheur. Deux jours ne s'étoient pas écoulés que déja Gnathon avoit vendu aux habitants de ce lieu toutes les marchandises qu'il avoit apportées, et emmenant avec lui l'aimable couple, il se dirigea vers Barzos avec la rapidité de l'oiseau. Déja ils approchoient des portes, lorsque Chariclès et Drosilla aperçoivent les vénérables auteurs de leurs jours, assis sur une pierre polie; ils demeurent étonnés, et aussi-

tôt une honnête pudeur colore leurs joues; mais Gnathon les prevenant salua les vieillards, et leur ayant annoncé l'arrivée de leurs enfants, il reçut un présent de dix mines d'or pour sa bonne nouvelle. Je ne puis dire quelle fut leur joie lorsqu'ils virent leurs enfants, quand ils les virent, ce couple si beau, foulant d'un pied léger le sol de Barzos. Après avoir versé des larmes, selon l'habitude des vieillards, on les eût vus embrasser avec tendresse le visage de leurs enfants, se réjouir, se désoler; tantôt contents et tantôt tristes, ils pleurent, ils bondissent de joie, ils battent des mains; d'abondantes larmes qu'excite la joie coulent le long de leurs joues; les gémissements semblent triompher de l'allégresse.

Cependant la foule de Barzitains, dès que cette nouvelle est apportée dans la ville par les coureurs, enfants, vieilles femmes, hommes faits, jeunes filles, pleins de joie s'élancent à l'envi hors de leurs demeures. Jeune fille, femme, enfant délicate, vieille

accablée par l'âge, toutes saluent avec empressement les deux jeunes amants. De bruyants sanglots frappoient les airs, et la joie bientôt bannissoit les gémissements, tant la ville entière partageoit tour-à-tour la tristesse et la joie des deux pères. Phrator répondant aux caresses de Drosilla et la serrant dans ses bras, lui parla comme si elle étoit sa fille : « Réjouissez-vous, enfants, d'être rendus à vos pères : car vous avez trouvé deux pères comme nous avons trouvé deux enfants. Quel bonheur que le ciel ait mis un terme à votre course errante! quel bonheur qu'il ait fait cesser nos larmes! C'est pour l'hymen que vous avez été sauvés, que vous avez été conservés, vous que les dieux ont unis eux-mêmes. » Après qu'ils se furent abandonnés jusqu'à la nuit aux longs épanchements d'un mutuel entretien, ils songèrent au repas, et Gnathon ayant pris place, pria Phrator de s'asseoir près de lui. Phrator se rend à cette invitation, qu'il adresse à son tour à

Myrtion. Myrtion la transmet au jeune fiancé, à Chariclès, et Chariclès à la chaste Drosilla. Les trois vieillards étoient couchés à gauche; à droite étoit l'aimable couple, Chariclès et sa jeune amante. Le jeune homme adressoit des représentations peu modérées, ou plutôt de violents reproches et des railleries piquantes à Gnathon, qui les recevoit chez lui, de ce qu'il n'avoit pas fait asseoir Drosilla vis-à-vis de ses regards humides d'amour, et de ce qu'il ne lui avoit pas donné pour voisin Myrtion, père de la jeune fille, afin qu'il pût, au milieu de la joie commune, contempler à son aise sa bien-aimée; et (comment s'expliquer cette contradiction) il n'étoit pas jaloux de la coupe qui touchoit les jolies lèvres de la jeune fille, et l'étoit du vin qui caressoit sa bouche virginale. Ainsi, se passa le festin. La nuit vint avec ses ombres épaisses; elle abaissa les paupières fatiguées des convives, et, se répandant sur leurs yeux, leur apporta un doux sommeil;

mais quand le matin fut venu, la belle, la charmante fille du vieux Myrtion, s'étant rendue au tombeau de Calligone y fit une nouvelle libation de larmes; car les femmes portées facilement vers les tendres affections s'affligent aussi des maux des autres, et s'abandonnent aisément aux larmes; elles n'ont pas l'habitude de pleurer seulement sur leurs propres infortunes, et de s'en désoler longuement, mais encore de pleurer sur les autres, surtout si quelqu'un a quitté la vie: se rappelant pendant longues années leurs tristes souvenirs, elles ne cessent de leur payer le pieux tribut de leurs larmes. Ainsi donc Drosilla, pleine d'une douce pitié, sortit à l'insu de Gnathon, de Myrtion, de Chariclès et du père de Chariclès, pendant qu'ils étoient ensevelis dans le sommeil. La tête penchée sur le tombeau de Calligone, elle se frappoit la poitrine, et, au milieu de ses gémissements et de ses larmes, elle s'écrioit: « O jalouse, ô cruelle Fortune! ce n'est point assez de tant d'a-

mertumes dont tu as abreuvé le cœur de Drosilla ! tu as mis le comble à mes chagrins passés, tu as frappé la vierge Calligone, et cette mort a tué Cléandre. Lui, Cléandre, il n'a point entraîné au tombeau ses amis, mais il a rempli leurs cœurs des plus cuisants regrets. Je te pleure donc, ô Calligone, toi qui as cessé de vivre si jeune encore ! je te pleure, ô vierge de mon âge! ensevelie dans la terre, puisque Cléandre qui nous a devancés aux enfers ne peut pas te pleurer, Cléandre, doux compagnon de nos courses errantes dans les pays étrangers; je te pleure, toi qui as quitté la vie loin de ton père et de ta mère, hélas ! et loin de ta patrie; toi que je n'ai pas eu le bonheur de voir et d'entretenir un seul moment; toi que je n'ai pu chérir et embrasser dans mes jours de joie; toi que je n'ai pas eu pour consolatrice dans mes jours d'affliction. Et plût aux dieux aussi que je n'eusse jamais vu Cléandre et que je ne l'eusse pas eu pour commensal et pour

confident de mes peines ! Cependant, écoute favorablement mes plaintes, ces plaintes que je t'envoie aux enfers comme des libations funèbres. »

Ayant ainsi parlé, elle retourna avec une démarche pleine de retenue et de pudeur vers la demeure de Gnathon. Gnathon qui la veille avoit donné l'hospitalité aux deux vieillards et à leurs enfants les aborde le jour suivant, et, voyant qu'ils ne vouloient pas demeurer chez lui davantage, les salue, les embrasse amicalement, et les laisse le lendemain retourner dans leur patrie. La mer étoit calme; les vents ennemis des vaisseaux se taisoient; on ne voyoit sur les flots aucune menace de tempête, et tout favorisant leur navigation, ils se dirigèrent vers le rivage chéri. Après un voyage de dix jours, ils mirent le pied sur le sol de la patrie; alors Phrator, père de Chariclès, invita Myrtion à descendre chez lui, et à son tour Myrtion, père de Drosilla, invita chez lui Phrator. Les mères

des deux jeunes gens, instruites de leur arrivée, accourent et les embrassent en les baignant de larmes de joie. Les parents de chaque famille, les habitants de la même tribu, et même tous ceux de la ville, applaudissoient et s'ébattoient dans leur joie autour des jeunes gens, sautant de toutes leurs forces. Cependant arrive à la hâte le prêtre de Bacchus, le premier citoyen de la ville, et il engage toute la troupe du peuple à aller sur-le-champ au temple, pour le mariage de Chariclès et de Drosilla. Il dit, et après avoir donné à chacun des époux de petites branches de vigne, il les conduit au temple, suivi par le peuple. Que vous dirai-je? Drosilla, unie à Chariclès, fut reconduite à la maison paternelle, au milieu d'une pluie de couronnes, au milieu des applaudissements et du bruit perçant des cymbales. Le soir, quand elle se coucha, elle étoit vierge, le lendemain matin elle étoit femme.

FIN.

NOTES.

« AVENTURES DE DROSILLA ET CHARICLÈS. »

Le manuscrit de Paris est le seul qui attribue ce livre à Nicétas Eugénianus. Le titre du manuscrit de Venise le donne faussement à Théodore Prodrome; celui du Vatican n'indique pas le nom de l'auteur.

Je n'ai pas cru devoir traduire l'argument qui précède le titre, attendu qu'il manque dans le manuscrit de Venise et dans celui du Vatican, et que d'ailleurs ces sortes de résumés sont rarement de la main des auteurs. Je dirai seulement avec M. Struve [1] que la correction μεσταὶ pour μυτὰ, proposée par M. Boissonade au vers 5, auroit pu être admise dans le texte, puisqu'elle est réclamée tout à-la-fois par le sens et par la prosodie; avec

[1] Dans son article sur l'édition de Nicétas Eugénianus, par M. Boissonade, inséré dans la *Bibliothèque critique et classique d'Hildesheim*. 1823. P. VII, p. 633 et suiv.

μετα on auroit un pyrrhique et non un iambe au quatrième pied.

LIVRE PREMIER.

Page 2, ligne 10. « Hors de leurs murailles. »

J'ai suivi la leçon du manuscrit du Vatican, ὁριεμένων au lieu de δημεμάτων. Les habitants pouvoient être hors de leurs maisons sans avoir rien à craindre des Parthes; ils n'étoient vraiment exposés qu'en sortant des murs de la ville.

P. 2, l. 12. « Dans les campagnes éloignées de la ville. »

Ἀποσπάδην, que donne le texte de M. Boissonade, est sans doute une faute d'impression. Lisez, avec le manuscrit du Vatican, ἀποστάδην.

P. 3, l. 7. « Les blés coupés avant le temps de la moisson. »

Lisez avec M. Struve ἠμᾶτο, au lieu de ἐτμᾶτο que donnent les trois manuscrits. La forme τμάω est étrangère même à la basse grécité.

P. 3, l. 17. « Leur tête, libre naguère. »

J'ai suivi la leçon fournie par le manuscrit du Vatican. Voyez les *Variantes*, I, 44.

P. 5, l. 1. « A prendre leur repas. »

M. Boissonade propose dans ses notes de substituer à τρυφὴν la leçon τροφήν. Le manuscrit du Vatican confirme cette correction.

P. 5, l. 6. « C'étoit le beau Chariclès, et Drosilla plus belle encore. »

M. Boissonade rapproche de ce passage le vers d'Horace (I, od. 16) : *O matre* PULCHRA *filia* PULCHRIOR. Virgile (Ecl. V, v. 44) offre aussi un exemple classique de cette antithèse : FORMOSI *pecoris custos*, FORMOSIOR *ipse*. On la retrouve dans le Tasse (G. L. V, 9) *di* GRAN *genitor* MAGGIOR *figliuolo*. — Je crois devoir en outre faire remarquer que, dans tout le cours de l'ouvrage, les manuscrits suivis par M. Boissonade et le manuscrit du Vatican écrivent Δροσίλλα et Χρυσίλλα (liv. I, 223 *et passim*) au lieu de Δρόσιλλα et de Χρύσιλλα, qui est la véritable accentuation. Voici la règle des grammairiens à cet égard ; elle nous est fournie par l'*Etymologicum magnum* (19, 51) : Τὰ εἰς λα ὑπὲρ β συλλαβὰς, ἔχοντα τὴν πρὸ τέλους συλλαβὴν εἰς λ

καταλήγουσαι, ἅπαντα προπαροξύνεται, οἷον δίκελλα, μάκελλα, Σίζυλλα, Πρίσκυλλα (leg. Πρίσκιλλα), Φαλκόνελλα. Cette règle, qui est reproduite par les *Epimérismes d'Homère*, que M. Cramer a publiés dans ses *Anecdota e codd. manuscript. Bibliothecarum oxoniensium*, t. 1, p. 14 et suiv., n'est pas contredite par cette autre règle d'Arcadius (*de Accentibus*, p. 96, l. 19): Τὰ εἰς λα θηλυκὰ σπάνια ὄντα[1] βαρύνεται, ψύλλα, σκύλλα, σιζύλλα (lisez σίζυλλα) ἄμιλλα, ἀέλλα (lisez ἄελλα[2]) ἀνάπαυλα. J'ajouterai que cette accentuation est celle que suivent toutes les bonnes éditions de Pausanias, de Galien, d'Athénée, etc., pour les noms propres de Τελέσιλλα[3], de Φάζιλλα[4], de Πεύκελλα[5] et de Πράξιλλα[6]. Voyez encore les *Canons de Theogno-*

[1] Le manuscrit de Copenhague n'a pas les mots σπάνια ὄντα, et offre incontestablement la véritable leçon.

[2] Arcadius, si l'on conservoit ici l'accent sur la pénultième, seroit en contradiction avec lui-même, puisque plus bas (p. 132, 25) il écrit ἄελλα, ἄελλαι.

[3] Pausan. II, 20, 7. Cf. Lucian. Epigr. 24, t. 3, p. 682.

[4] Galen. lib. IX, t. 2. p. 294, 30 Bas. et lib. X, t. 2, p. 308, 55.

[5] Pausan. X, 32.

[6] Athen. XV, p. 694 A. — Cf. Cramer Anecd. gr. t. 1, p. 60, l. 30.

stus dans les *Anecdota* de Cramer, t. 2, p. 100, 22-30, et *Siebelis ad Pausan.* t. 1, p. 214. — J'aurois dû moi-même, d'après cette loi, écrire Μύριλλα dans mon édition de Théodore Prodrome (livre VII, 197 et suiv.); et j'ai eu grand tort, je le reconnois, de m'en rapporter à l'accentuation des manuscrits de cet auteur et à celle qu'avoit adoptée le savant éditeur de Nicétas pour les noms analogues de Δρόσιλλα et de Χρύσιλλα.

P. 6, l. 12. « Ces statues étoient l'ouvrage de Phidias, de Zeuxis et de Praxitèle. »

Nicétas, par une étrange confusion, fait de Zeuxis un statuaire. Voyez la note de M. Boissonade, I, 103.

P. 7, l. 11. « La blancheur et la transparence de ses mains. »

Je lis, avec le manuscrit du Vatican, λευκοχεὶρ, κρυσταλοχεὶρ, au lieu du monstrueux λευκοχειροσαρκόνυξ que M. Boissonade, bien contre son gré, s'est vu forcé de recevoir dans son texte. — Je n'ai pas cru devoir traduire le vers suivant :

Χείλη, παρειὰς ἐξέρυθρος ὡς ῥόδον,

ses lèvres et ses joues ont l'incarnat de la rose, parceque cette même idée se trouve reproduite dans

deux autres passages du même portrait. Voyez la note de M. Boissonade (I, 124).

Pl. 8, l. 11. « De la rosée du matin. »

M. Boissonade auroit dû, comme l'a remarqué M. Struve, préférer la leçon :

Τὸ στέρνον ἄλλην εἶχεν ὀρθρίαν δρόσον,

à laquelle conduisoit le manuscrit de Paris, et rejeter celle du manuscrit de Venise : τὸ στ. εἶχεν ἄλλην ὀρθρίαν δρ., qui est contraire au mètre, puisqu'elle donne un spondée au quatrième pied. La première leçon est d'ailleurs confirmée par le manuscrit du Vatican. Voyez les *Variantes* (I, 141).

P. 8, l. 18. « Quand il est joyeux. »

J'ignore pourquoi M. Struve regarde ἠγκεχαρμένου comme une fausse leçon. Ce n'est sans doute pas à cause de la forme extérieure du mot; puisque si le parfait passif de χαίρω est le plus ordinairement κεχάρημαι, on trouve aussi et sur-tout chez les poètes κέχαρμαι : d'où vient le substantif χάρμα. (Voyez Eur. Or. 1120, κεχαρμένος, et Nicétas, I, 332, κλῆσις ἡ κεχαρμένη, leçon due au manuscrit du Vatican.) Ce ne peut être non plus la bizarrerie du composé, car le savant philologue a dû se convaincre que les auteurs de la basse grécité

forgent des mots bien plus choquants encore; et d'ailleurs, un peu plus bas, on trouve ἰγχαίρει μίθαις. Ce ne peut donc être que le sens du mot qui l'arrête, et ce qui semble le prouver c'est la correction qu'il propose : ἰγχαλωμένου. S'il en est ainsi, je pense qu'on ne doit rien changer au texte. L'Amour joyeux est naturellement *remissus;* son arc, alors, n'est point tendu, et offre cette courbe allongée à laquelle on peut comparer les plus beaux sourcils.

P. 10, l. 7. « Une petite troupe d'élite. »

J'ai préféré la leçon du manuscrit de Paris, parcequ'elle est aussi celle du manuscrit du Vatican. (Voyez les *Variantes*, I, 178.)

P. 10, l. 11. « Tu les environneras d'une surveillance constante. »

J'ai lu περιτρέχων avec le manuscrit du Vatican. Je crois aussi, avec M. Struve, qu'au vers suivant (I, 181) ἀποδράσαιεν, donné par P. et confirmé par la leçon fautive ἀποδράσιεν du Vatican, doit être préféré à ἀποδράσωσιν.

P. 10, l. 14. « A des railleries déplaisantes. »

M. Boissonade propose de changer *μακρὸν γέλων* en *μικρὸν γ.*, attendu que les deux mots *μακρὸς* et *μικρὸς* sont souvent confondus. (Voyez M. Boissonade sur Nicétas, III, 179; VI, 297; et sur les *Anecd. gr.* t. 2, p. 311 et 450.) Pour moi j'aurois mieux aimé lire *πικρὸν*, correction qui s'est aussi présentée à M. Struve, et que rend probable la confusion, assez rare, il est vrai, de *μ* et de *π*. (Voyez M. Boissonade sur Nic. I, 14.) Mais le manuscrit du Vatican donnant aussi *μακρὸν*, et Nicétas ayant écrit plus bas, V, 333, *ὅλεθρος ἡμῶν ἐστὶ καὶ πλατὺς γέλως*, je pense que la leçon du manuscrit doit être conservée.

P. 12, l. 15. « Jupiter, souverain maître de l'Olympe. »

Ζεῦ Ὀλύμπιον κράτος. Hiatus dont on retrouve un exemple plus bas (II, 330, *Ζεῦ ἄναξ*) et qu'excuse le vocatif, suivant M. Struve. Je penserois plutôt que si les iambographes des bas temps se sont permis cette rencontre de voyelles, c'est parceque la prononciation (*Zev anax*) qui fait de l'*υ* une consonne ne laisse pas sentir l'hiatus. Ce qui donne quelque force à cette opinion, c'est que dans le poëme de Théodore Prodrome comme dans celui de Nicétas on ne rencontre d'hiatus qu'après les

vocatifs des noms en εὺς [1], l'adverbe εὖ [2], et l'interjection φεῦ [3]. Le seul exemple qui contredise cette règle, c'est πρὸ ἡμῶν, qu'on rencontre dans Théodore Prodrome, VIII, 272; mais encore cette exception n'est-elle pas réelle, puisque rien n'empêche de considérer cette locution comme ne formant, pour ainsi dire, qu'un seul mot. Il suit de ce qui précède que la correction proposée par M. Struve au vers 126 du livre VI de Nicétas (εὖ γ', ὁ χάγος, au lieu de εὖ, ὁ χ.) devient tout-à-fait inutile.

P. 12, l. 21. « Quel est celui de nos ennemis farouches qui t'a immolée? »

M. Struve remarque avec raison qu'avec la leçon adoptée par M. Boissonade, ἀνηρέθης πρὸς τίνος θηρῶν ἀγρίων, on a un spondée au quatrième pied, et qu'en outre il ne peut pas s'agir ici de bêtes féroces, puisque Chariclès sait parfaitement que Drosilla est entre les mains des brigands; ce qu'il

[1] Theod. Prodr. III, 478, Ζεῦ, αστραπηφόρον κράτος; IV, 253 et seq., θηρεῦ ἅρματος; V, 422, βασιλεῦ ἀλιπράτωρ.

[2] Theod. Prodr. VIII, 455, 470; IX, 129. Nicét. Eug. VI, 126.

[3] Theod. Prodr. I, 195; III, 450; VII, 86, 87.

ignore, c'est si elle est morte ou esclave. Le savant philologue pense donc que Nicétas a dû écrire ἰχθῦν ἀγρίων. Cette ingénieuse conjecture est confirmée par le manuscrit du Vatican. (Voyez les *Variantes*, I, 232.)

P. 13, l. 15. « Jettera sur ta beauté des regards avides. »

Littéralement *un œil gourmand.* Aux exemples de locutions semblables, citées par M. Boissonade dans ses notes sur Nicétas (I, 243), ajoutez ces vers de l'Épître adressée par Scarron au poète Beys :

Quant à moi, Beys, je te jure
Que mes *yeux*, de lire *goulus*,
De tes vers déja deux fois lus
Ne pouvoient quitter la lecture.

P. 14, l. 18. « Chariclès, cesse enfin de te plaindre. » Et p. 15, l. 14 et suiv. « Ces avis sont sages, Cléandre, reprit Chariclès. »

Comment chacun des deux captifs connoît-il le nom de son compagnon d'infortune, Nicétas ne prend pas soin de nous en instruire; mais il n'y regarde pas de si près.

P. 15, l. 9. « Et il est temps, mon ami, de lui obéir. »

Imitation d'Homère (Il. VII, 282, 293). Elle se retrouve dans Eumathe, livre II, p. 61, et III, p. 133, éd. de Gaulmin.

P. 15, l. 13. « Et m'apporter pour un moment l'oubli de mes maux. »

Au lieu de λήθην μικρὰν, le manuscrit du Vatican donne λ. μακρὰν. Autre exemple de la confusion de ces deux adjectifs. Voyez plus haut, p. 200.

P. 15, l. 17. « Pendant qu'ils échangent ainsi de douces paroles. »

J'ai préféré la leçon du manuscrit de Paris, qui est aussi celle du Vatican. (Voyez les *Variantes*, I, 284.)

P. 16, l. 5 et suiv. « Ayant même oublié, triste effet de nos maux présents, » etc.

J'ai suivi le manuscrit du Vatican, qui me paroît donner ici la véritable leçon. (Voyez les *Variantes*, I, 293.) La période ainsi se soutient mieux, et l'apodose ἀλλ' ἢ Δρόσιλλα a bien plus de force.

P. 16, l. 14. « Il falloit, Chariclès, savoir lutter, » etc.

Il ne me semble pas que le savant éditeur de

Nicétas ait bien saisi la liaison des idées du vers 301 au vers 319. Ces dix-neuf vers ne forment qu'une seule période, interrompue, suivant l'usage des écrivains du douzième siècle, par de nombreuses parenthèses, que du reste on peut excuser en les attribuant au désordre de la passion. Voici comment je lis tout le passage :

Κἂν [V. et U.] γὰρ τοσοῦτον ἡ παλαμναία Τύχη
ἀντιστρατεύῃ [V.] τοῖς σχοθοῦσιν ἐν πόθῳ [P. et V.]
(ἃ καὶ πρὸ σοῦ μοι τῇ Δροσίλλῃ παρθένῳ)
ὡς τὴν ἀδιάῤῥηκτον ἀλληλοῦχίαν
ἡμῶν διασπᾷν καὶ μερίζειν εἰς δύο·
(τί γὰρ, Τύχῃ βάσπαστε, μὴ πόρον δίχῃ
τῇ προφθασάσῃ πυκείλῃ πιμστάσει
καὶ τῇ κατασχούσῃ με τὴν τιμαρίᾳ,
ἀλλ' ἐκτὸς ἐγκλείοις με τοῦ Χαρικλέος;
— ὑπὲρ τὸ φῶς μοι τῆς φυλακῆς τὸ σκότος
εἰ συγκαθοῦσθαι Χαρικλεῖ κατικρίθη,
καὶ χθὲς σὺν αὐτῷ τὴν φυλακὴν εἰσέδυν·)
ἰχρῶν, Χαρικλεῖς, κἂν τοσοῦτον ἡ Τύχη
ἀντιστρατεύῃ πρὸς διάστασιν φίλων [U.]
καὶ μαχαιῶται συμμεμιγμὸν τῶν δύο, [U.]
ἀγωνιᾷ δὴ, φεῦ! διασπᾷν εἰς τέλος [U.]
τοὺς εἰς ἓν ἐμπτύοντας ἀλληλεγγύους,
μὴ καταπίπτειν κ. τ. λ.

Plus bas, vers 318, je lis avec le manuscrit du

Vatican τὴν παλαμναίαν Τύχην, qui rappelle le vers 301 et prouve encore que toute cette tirade forme un ensemble.

Drosilla doute de l'intérêt que son amant prend à son sort; elle s'imagine qu'il s'est laissé accabler par l'adversité : elle croit donc devoir lui rappeler, sous la forme d'un reproche, la conduite qu'il avoit à tenir.

P. 18, l. 19. « Empare-toi de moi tout entière. »

Συγκάτεχέ με donnant un pyrrhique au cinquième pied, M. Struve corrige συγκάτασχέ με qui est aussi donné par le manuscrit de Paris et par celui du Vatican. (Voyez les *Variantes*, I, 346.)

P. 19, l. 5. « Tandis qu'elle confioit à la Nuit l'excès de sa douleur. »

Cette addition est due au manuscrit du Vatican. (Voyez les *Variantes*, I, 353.)

P. 19, l. 7. « Que la lumière n'y pouvoit pénétrer sans y être obscurcie. »

Lisez avec le manuscrit du Vatican κἂν καὶ τὸ ταύτης. (Voyez les *Variantes*, I, 356.)

LIVRE DEUXIÈME.

Page 20, ligne 7. « Exhalant un profond soupir. »

Je lis avec le manuscrit du Vatican *μέγα στενάξας ἐκ μυχοῦ τῆς καρδίας*, au lieu de *βραχὺ στ. ἐκ βάθους τῆς κ.* — (Voyez les *Variantes*, II, 7.) *Μέγα* convient mieux que *βραχὺ* en parlant d'un soupir tiré du fond de la poitrine, et *μυχοῦ* fait disparoître la négligence qui se trouve dans le rapprochement de *βάθους* et de *βαθέως* qu'on lit au vers précédent.

P. 21, l. 19. « Ainsi que tu me l'as promis. »

Chariclès s'y étoit engagé. (Voyez livre I, p. 15.)

P. 22, l. 2. « En me confiant ce qui t'afflige. »

Imitation de Théodore Prodrome I, 166, 167 : *φλέγα Δάλην καθιστῶ τῇ κόρῃ δ' ἀγγέλου*. Nicétas, dans tout ce passage comme ailleurs, se montrant l'imitateur servile de son maître, je préférerois à la leçon *παριστῶν*, qu'offrent le manuscrit de Venise et celui de Paris, *καθιστῶν* que donne le manuscrit du Vatican (voyez les *Variantes*, II, 37) et que nous

retrouvons dans Nicétas, III, 377, et VI, 511, accompagné comme ici de l'adjectif δῆλος.

P. 22, l. 13. « Dont la Fortune t'accable. »

Au lieu de με, lisez σε. M. Boissonade ne parle pas dans ses notes de cette correction dont il avoit sans doute eu l'idée, à en juger par la version latine : *Quibus ferit Fortuna Amoris irretitum* TE *laqueis*.

P. 22, l. 21. « Raconte-moi les peines que tu as endurées, raconte-les-moi. »

Je lis avec le manuscrit du Vatican λέγοις τὰ σαυτοῦ πλεκτὰ, λέγοις. (Voyez les *Variantes*, II, 54.)

P. 23, l. 9. « Évitant le regard des hommes, et d'ailleurs enfermée, » etc.

J'ai suivi le manuscrit du Vatican (voyez les *Variantes*, II, 61) et celui de Paris, qui font mieux sentir l'opposition de μὲν et de δέ. — Sur l'état de réclusion dans lequel vivoient les femmes grecques, voyez les commentateurs de Cornelius Nepos (*in præfat.*); Barnès et Hœpfner sur le vers 678 de l'*Iph. en Aul.*; Sam. Petit, *Miscell.* II, 1, p. 65, et les *Antiquités gr.* de Robinson, t. II, p. 278 et suiv., 2e édit. de la trad. franç. Elles devoient à cet usage l'épithète de κατάκλειστοι.

P. 23, l. 17. « L'innocente Calligone. »

Ἄπλαστος me paroît plutôt avoir ici le sens de *simple, sans artifice*, que celui de *simplex munditiis*, auquel s'est arrêté M. Boissonade.

P. 23, l. 18. « Elle s'étoit avancée hors de sa fenêtre. »

C'étoit un indice du desir qu'elle avoit de voir Cléandre. Dans le *Marchand de Venise* (acte II, sc. 5) Shylock adresse à sa fille ces paroles, qui offrent quelque analogie avec l'expression grecque ἐκκρεμωμένη :

Clamber not you up to the casements then,
Nor thrust your head into the public street,
To gaze on christian fools with varnish'd faces.

« Ne va pas grimper aux fenêtres et allonger ton cou sur la voie publique, pour contempler ces sots de chrétiens avec leurs visages vernissés. »

P. 24, l. 2. « Sans voir en même temps Drosilla. »

Le manuscrit du Vatican ne contient pas cette restriction (voyez les *Variantes*, II, 75); mais c'est sans doute par suite d'une erreur du copiste.

P. 24, l. 11. « Et toutefois sa vue rendoit la vigueur, » etc.

M. Boissonade ne comprend pas quel sens peut avoir ici le mot πλὴν et propose de le changer en πρίν. Ce changement me paroît inutile. Sans doute les vieillards peuvent avoir encore quelques velléités amoureuses, mais ce n'est pas d'ordinaire une jeune fille qui touche encore à l'enfance, παῖς ἁπαλὴ, παρθένος, qui peut par sa vue seule réveiller leurs sens engourdis ; et *cependant* la beauté de Calligone avoit cette puissance. C'est là, si je ne me trompe, ce qu'a voulu dire Nicétas par le mot πλήν.

P. 24, l. 20. « Tu as sucé le lait d'une lionne. »

Imitation de Théocrite, *Id.* III, 15; Catulle, 64, 154 : *Quænam te genuit sola sub rupe leæna*. Boiss.

P. 24, l. 22. « Aussitôt que je la vis, » etc.

Ut vidi, ut perii, ut me malus abstulit error !
VIRG. Ecl. VIII, 41.

P. 25, l. 13. « Lors même que je n'aurois dû ce don qu'à sa pitié. »

Le vers 103 tel que le donne M. Boissonade offre un spondée au quatrième pied ; M. Struve propose de corriger πάντος ἐξ οἴκτου μόνον. Du reste ce vers manque dans le manuscrit de Paris et dans

celui du Vatican, qui offre au vers précédent une variante assez curieuse en ce qu'on y voit le mot *αγκάλισμα* employé dans le sens d'*embrassement*; mais cette leçon ne peut évidemment être admise, puisqu'on auroit un pyrrhique au deuxième pied. (Voyez les *Variantes*, II, 102.)

P. 25, l. 18. « Il est une faveur qui, légère pour d'autres, l'emporte à mes yeux sur la dernière faveur. »

Je crois que tel est le sens de ce vers : Ἔργου πάρεργον μεῖζον (Vat. κρεῖττον), ὦ κόρη, βλέπω. M. à m. *je vois un hors-d'œuvre qui vaut mieux que l'œuvre elle-même.* Ἔργον est pris ici dans le sens d'ἔργον ἀφροδίσιον, *opus venereum*, comme dnas ce passage de Lucien, D. M. XVII, 1 : Ἐπεὶ δὴ ἐνέβησαν τοῦ λέχους καὶ ἐν ἔργῳ ἦσαν, où l'interprète latin n'a pas saisi le sens d'ἔργον; et dans cet autre du même dialogue, § 2 : Καὶ τὸ θέαμα ἥδιστον ἐμοὶ ἔδοξε, μονονοὺχὶ αὐτὸ γιγνόμενον τὸ ἔργον. (Voyez la note d'Hemsterhuis sur ce dernier passage, M. Fr. Jacobs sur Achilles Tatius, p. 446; Barthe sur Claudien, *Epith. Pallad. et Celer.* vers 130, p. 461 a.

P. 25, l. 20. « Que de savourer les douceurs du miel. »

Autre imitation de Théocrite, *Id.* VIII, 83; Plaute, *Casin.* II, 8, 21 : *Ut, quia te tango*, MEL MIHI VIDEOR LINGERE. Boiss.

P. 26, l. 11. « Sans qu'elles s'y attendent. »

La lecon ἀξυμφοράως du manuscrit de Venise paroît à M. Struve non moins monstrueuse que celle du manuscrit de Paris ἀξυμφαλάτως. Il rejette la correction proposée par M. Boissonade (ἀσυμφερόντως) comme contenant deux fautes contre la métrique, et la conjecture de Coray, ἀξύμφορά πως, comme donnant un trochée au cinquième pied. L'autre conjecture de ce dernier philologue, ἀξύμφατά πως, ne lui paroît pas donner un bon sens, et il pense avec raison que les deux mots barbares fournis par V. et P. doivent cacher un adverbe dont le sens se rapproche d'ἀπροόπτως qui se rencontre au vers précédent; mais aucune conjecture vraisemblable ne se présente à son esprit. La leçon de U. ἀξυμφοράτως (voyez les *Variantes*, II, 117) doit mettre sur la voie d'une restitution; car, si je ne me trompe, il faut lire ἀξυμφωράτως. Hesychius explique φωραθῆναι par γνωσθῆναι, λεχθῆναι. D'un autre côté, Henri Étienne, *Thes.* t. IV, p. 313 E., fait cette observation curieuse : « *In vulgari lin-* « *gua*, φωρᾷ (leg. φωρᾷν) *dicitur significare* suspicari « *et* suspectum habere, *cujus significati exemplum*

« *desidero*. » Ducange, dans son *Lex. inf. gr.* p. 1718, ne peut laisser aucun doute à cet égard. Cela posé, ἀξυμφωράτως signifiera *sans qu'on le soupçonne, sans qu'on s'y attende, à l'improviste*.

P. 26, l. 13. « Car lorsque l'amour a pénétré par les yeux. »

Voyez les notes de M. Boissonade sur ce passage (II, 121) et sur Aristæn. p. 666 et 710. Aristot. *Ethic. ad Nicom.* IX, 5, 7 : Ἔοικε δὴ ἀρχὴ φιλίας εἶναι, ὥσπερ τοῦ ἐρᾶν, ἡ διὰ τῆς ὄψεως ἡδονή. Plut. *Symposiac.* lib. V, quæst. VII, § 2 : Καὶ τῶν ἐρωτικῶν, ἃ δὴ μέγιστα καὶ σφοδρότατα παθήματα τῆς ψυχῆς ἐστι, ἀρχὴν ἡ ὄψις ἐνδίδωσιν. Achilles Tatius, I, 4 : Ὀφθαλμὸς γὰρ ὁδὸς ἐρωτικῷ τραύματι. Eumath. III, p. 86, 10 : Ὀφθαλμὸς γὰρ ἔρωτος πηγή. P. 97, 8. Οὕτως ὀφθαλμὸς ἐν ἐρῶσιν ἀτάκτοις τὸν ἔρωτα. Voyez la note de Gaulmin sur ce dernier passage, p. 20; Apostol. Cent. VIII, 98; et Ménage sur le vers 27 du prologue de l'*Aminte* du Tasse.

P. 26, l. 20 et suiv. « A déchargé sur moi toutes les flèches de son carquois. »

Je regrette que M. Boissonade n'ait pas adopté la leçon de P., ὅλην καθ' ἡμῶν, leçon qui est aussi celle de U. (Voyez les *Variantes*, II, 128.)

P. 27, l. 15. « Tu égorges, tu assassines, » etc.

Cette accumulation ridicule n'est pas sans exemple ; en voici deux cités par M. Boissonade :

Stat, stupet, hæret, amat, rogat, innuit, aspicit, ardet,
Blanditur, queritur, stat, stupet, hæret, amat.

PENTADIUS *in Anthol. lat.* I, 139.

Langueo, deficio, marcesco, punior, uror,
Æstuo, suspiro, pereo, depellor, anhelo.

PETRON. *Fr. ibid.* III, 253.

P. 28, l. 9. « De son séjour dans un infect cachot. »

Addition due à U. Voyez les *Variantes*, II, 152.

P. 29, l. 9. « Il te connoissoit bien avant moi. »

Καὶ σε πρὸ ἡμῶν, ὥσπερ εἶπεν, εἰδότι (II, 171). L'hiatus que présente ce vers a choqué M. Struve, qui paroîtroit disposé à adopter la leçon παρ' ἡμῶν que donne P.; mais je crois avoir prouvé plus haut (p. 200 et suiv.) qu'il ne faut rien changer. — Le sens de ce passage a embarrassé le savant éditeur de Nicétas et l'habile critique de Kœnigsberg. Ce dernier trouve le sens du vers en question fort obscur, et

tout le morceau l'un des plus absurdes du livre. *Der sinn des ganzen Verses ist dunkel, aber auch der ganze Abschnitt einer von den unsinnigsten des Buches.* Quant à M. Boissonade, voici sa note : « *Tanta erat Calligones pulchritudo, ut fama vel ad inferos pervenerit. Non mihi tamen satisfacio.* » Ce qui a pu embarrasser les deux érudits dont je viens de rapporter l'opinion c'est sans doute la rencontre que Cléandre fait de Charon, dans lequel ils voient le nocher des enfers. Mais à l'époque où Nicétas écrivoit Charon avoit changé de rôle; il avoit quitté sa barque pour devenir cavalier, comme le Charon des Étrusques, et parcouroit la terre recrutant pour le sombre empire. Les chants populaires de la Grèce moderne nous le représentent franchissant les montagnes, faisant marcher les jeunes gens devant lui, les vieillards derrière, et emportant les tendres petits enfants rangés de file sur sa selle. (Voyez les *Chants populaires de la Grèce moderne*, publiés et traduits par M. Fauriel, t. II, p. 228.) C'est sans doute dans l'une de ces excursions et suivi de son funèbre cortége qu'il a rencontré Cléandre, et que ce dernier lui a demandé grâce pour sa maîtresse. Cette modification qu'a subie Charon dans les traditions grecques du moyen-âge est sans doute due à une influence germanique. Voyez, pour plus de détails, l'*Expédition scienti-*

fique de Morée, t. II, p. 3, et mes *Monuments d'Antiquité figurée*, p. 94 et 246.

P. 29, l. 10. « Impitoyable Charon. »

Le grec (II, 172) présente, sur le nom de Charon, un jeu de mots qu'il est impossible de reproduire :

Ἀλλ' ὦ χαρᾶς ἄμοιρε, δυσμενὲς Χάρων.

P. 29, l. 17. « Te verra-t-on les respecter ? »

V. συσταλεὶς, P. συσταλῆς. M. Boissonade corrige συσταλῇ, d'où il résulte un hiatus. M. Struve est d'avis qu'il faut lire ou συσταλεῖς, en permettant à Nicétas d'employer l'actif pour le moyen, ou συσταλεὶς, en supposant une courte lacune après ἀποβλέπων, ce qui est d'autant plus vraisemblable, selon lui, que les manuscrits de Nicétas en offrent plusieurs assez longues. Pour moi, je préfère la leçon συσταλεῖς; parceque U. la donne sans aucune addition (voyez les *Variantes*, II, 178) et que d'ailleurs l'emploi de l'actif pour le moyen, avec ellipse du pronom réfléchi, n'a rien qui doive arrêter. (Voyez M. Boissonade sur Nic. Eug. I, 202.)

P. 29, l. 21. « Dans mon indignation. »

Je lis avec V. et U. *δυσφορήσας*, au lieu de *διαπείνας*. (Voyez les *Variantes*, II, 181.)

P. 30, l. 6. « Tu rappelois à la jeune fille, » etc.

Ὅκως θανάτου καὶ Χάρωνος ἡ κόρη,
μνησθεῖσα νῦν κλίναντος τὰς ἐπηρμένας,
ἐπικλινὴς γένοιτο τῷ γράψαντί σοι.

Telle est la leçon de V. adoptée par M. Boissonade, qui, à en juger par sa note (II, 188), auroit préféré lire avec P. *λαζοῦσα νοῦν κλίνοντος*. Mais avec l'une et l'autre leçon le second vers a un spondée au quatrième pied. M. Struve propose la correction suivante, qui rétablit le mètre : *μνησθεῖσα, νοῦν κλίνοντος εἰς ἐπ.*; mais *λαζοῦσα*, qui est donné par P. et par U., me paroît devoir être conservé : et je lis ainsi, en substituant avec M. Struve *εἰς* à *τάς*, *λαζοῦσα νοῦν* (*id est μνησθεῖσα*) *κλίνοντος εἰς ἐπηρμένας*. Il est inutile d'ajouter que *κλίνω* est pris ici dans le sens intransitif.

P. 32, l. 5. « La troupe des Grâces, » etc.

Imitation de l'ode 30 d'Anacréon qui n'est amenée par rien et qui paroîtroit être une intercalation due à quelque copiste, si elle ne se trouvoit dans les trois manuscrits.

P. 32, l. 14. « En le redemandant d'une voix suppliante. »

Le mot ποτειρομένη, substitué par M. Boissonade à ποτυρομένη que donne V., ne peut être admis, pour deux motifs. Le premier, que le savant académicien présente lui-même dans ses notes, c'est qu'on ne peut guère admettre que Nicétas ait introduit une forme dorique dans ses vers; la seconde, c'est que, comme le fait observer M. Struve, on auroit au quatrième et au cinquième pied une mesure inadmissible. Pour obvier à cet inconvénient, le docte professeur de Kœnigsberg propose de lire πολλὰ πινυραμένη ou πολλ' ἀποκτισαμένη; mais ni l'une ni l'autre de ces deux conjectures n'approche de la véritable leçon πολλὰ ποτνιαμένη que nous fournit U. (Voyez les *Variantes*, II, 233.)

P. 33, l. 2. « Tu es ma joie et mon chagrin. Cause de mes souffrances, tu en es aussi le remède. »

J'ai suivi la leçon de U. qui au lieu du vers 241 en donne deux contenant chacun une antithèse parfaitement dans le goût de notre auteur et qu'appelle l'antithèse du vers 242 où j'ai également suivi U. (Voyez les *Variantes*, II, 241.)

P. 33, l. 11. « O quel astre radieux, » etc.

J'ai suivi U. dont la leçon, qui se rapproche de V., s'accorde avec le vers 76 où Cléandre dit de Calligone qu'elle est fille du soleil et de la lune.

P. 33, l. 20. « J'ai été percé d'une flèche. »

La leçon ἐξεθορεύθην donnée par U. (II, 253) est curieuse en ce qu'elle nous fait connoître le verbe ἐκθορεύω qui manque dans tous les lexiques et qui doit se rapprocher du sens d'ἐκθορίζω (voyez Hesych. s. v. θρώσκων); mais j'ai préféré ἐξεποξεύθην comme présentant une image moins obscène et se rapportant mieux à ce qui suit. D'ailleurs avec ἐξεθορεύθην on auroit un pyrrhique au quatrième pied.

P. 34, l. 8. « Que ton sein distille sur mon sein, » etc.

Leçon de V. et de U. Voyez les *Variantes*, v. 264. Cette leçon a d'ailleurs l'avantage de faire disparoître le spondée que donne γλυκεῖαν au quatrième pied, comme l'a très bien reconnu M. Struve. Au vers 266, κρυσταλώδεις, donné par V. et par U., est, suivant le même critique, la seule orthographe admissible dans ce passage, puisqu'elle seule donne un iambe au second lieu de la première dipodie. M. Boissonade l'a d'ailleurs suivie dans d'autres

endroits, par exemple IV, 239, et IX, 249, dans le nom propre Κρυσταλλα. (Voyez p. 246.)

P. 34, l. 14 et suiv. « Des vers qui se nourrissent de mes ulcères. »

Nicétas se complaît dans cette image dégoûtante, qu'il a déja employée plus haut et qui est empruntée à la Bible. Voyez Machab., II, IX, 9; Judith, XVI, 21; Ecclésiastique, VII, 19, XIX, 3; Isaïe, XIV, 11; Act. Ap., XII, 23. M. Boissonade, dans son savant commentaire, a reconnu aux vers 265 (*qui produise sur ma blessure l'effet salutaire du vin et de l'huile*) et 266 (*porte-s-y tes doigts*) deux autres imitations bibliques: Luc, X, 34, et Jean, XX, 27. Du reste il est à remarquer que ce passage manque dans U.

P. 35, l. 7. « Reçois une pomme d'or... toi qui seule es belle. »

Le premier des quatrains iambiques de Théodore Prodrome que j'ai retrouvés dans le manuscrit U. avec d'autres poésies du même auteur, publiées pour la première fois à la suite de mon édition de *Rhodanthe et Dosiclès*, p. 199 et suiv., contient une idée à peu près semblable et conçue presque dans les mêmes termes Le livre VIII nous offrira encore une allusion au jugement de Pâris.

P. 35, l. 14. « Momus lui-même. »

Momus étoit le dieu de la raillerie. (Voyez la note de M. Boissonade, II, 287.)

P. 35, l. 19. « Il se mord les lèvres en signe d'admiration. »

Se mordre la lèvre ou la langue étoit aux yeux des anciens le signe de la colère, de l'indécision, et même de l'admiration (ὅπερ ἐστὶ σχῆμα θαμβοῦς καὶ ἀπορίας Eustath. sur Homère Od. ά 381). M. Boissonade, dans ses notes sur Nicétas (II, 290) et dans son Commentaire sur Eunape (p. 246, 343 et 579), a rassemblé de nombreux passages des auteurs anciens où la locution δάκνειν ou δάκνεσθαι χείλος ou τὴν γλῶσσαν se rencontre. Le Tasse a dit aussi : *Ambo le labra per furor si morse* (*Ger. lib.* IV, 1, et VII, 37), sans doute à l'imitation des anciens. (Voyez la note de Gentili sur ce passage.)

Un autre poète italien, Mollo de' duchi di Lusciano, représente le dey d'Alger *se mordant le doigt* à la nouvelle de la victoire remportée sur sa flotte par des Napolitains et les Génois :

E morde il dito — sul destin de' vinti
Il dey feroce.

C'est aussi le doigt que se mord le Malheur au jeu,

le Guignon personnifié par Bettinelli dans son portrait du joueur (*Giuoco delle carte*, canto III) :

Qui la Disperazione piu mazzi straccia
E quivi la Disdetta il dito morde.

Il y a plus de grandeur dans ce vers où le Dante peint Ugolin se mordant les deux mains de douleur (*Infern.* XXXIII, 58) :

Ambo le mani per dolor mi morsi.

Se mordre la lévre est une expression qui a la même signification dans la langue angloise ; témoin ce vers de Shakspeare dans *Othello* (acte V, sc. 11) :

Alas! why gnaw you so your nether lip ?

Schiller aussi, dans ses *Brigands* (acte II, sc. 11), a dit, peut-être à l'imitation de Shakspeare :

Wie er die Unterlippe zwischen die Zæhne klemmt !

M. Boissonade (*Journal de l'Empire*, 7 févr. 1811) pense que nous ne pouvons guère en françois faire usage de ces naïvetés, si ce n'est dans les peintures familières ; plus tard sans doute il aura changé d'opinion, quand il aura lu ces beaux vers de M. Casimir Delavigne dans sa messénienne de *Tyrtée aux Grecs :*

Le soleil a paru, sa clarté menaçante
Du fer des boucliers jaillit en longs reflets ;

Les guerriers sont debout, immobiles, muets,
Ils pressent de leurs dents leurs lèvres frémissantes.

Je ne puis résister au plaisir de citer ici une variante inédite d'un passage de cette même messénienne; variante dont je dois la communication à l'amitié de l'auteur, qui a su y placer une image beaucoup plus hardie encore :

Opprobre à tout guerrier dans la vigueur de l'âge
Qui s'enfuit comme un lâche en spectacle au vainqueur,
Tandis que ce vieillard prodigue avec courage
Un reste de vieux sang qui réchauffait son cœur,
Sous les pieds des coursiers se dresse et leur présente
Sa barbe blanchissante,
L'intrépide pâleur de son front irrité,
Et, mutilé par eux, sur la poudre emporté,
Lutte encore en couvrant de sa main impuissante
Le signe tout sanglant de sa virilité.

Ce dernier vers est une traduction littérale de *Tyrtée* (fr. I, 25) :

Αἱματοέντ' αἰδοῖα φίλαις ἐν χερσὶν ἔχοντα.

P. 36, l. 10 « Autant ta beauté, Calligone, » etc.

J'ai préféré la leçon de U., qui est aussi celle de V. (Voyez les *Variantes*, II, 301, 302, et la note de M. Boissonade.) Le rapprochement de καλλονὴ

et de Καλλιγόνη me paroît tout-à-fait dans le goût de Nicétas.

P. 36, l. 17. « Tu es cette Pandore. » etc.

Le spondée qui termine le vers est, comme le remarque M. Struve, excusable à cause du nom propre.

P. 36, l. 23. « Ne pouvant me contenir. »

Je lis στέγειν avec U. (Voyez les *Variantes*, II, 313.)

P. 37, l. 6. « En faisant doucement résonner les cordes. »

M. Struve, au lieu de ἐπάκρουον qui donne un spondée au second pied, propose avec raison de lire ἐπικρότουν que justifie συγκροτῶν du vers suivant.

P. 38, l. 14. « Une sandale d'or. »

Au lieu de Βλαττίον, U. donne βλατίον; mais le copiste a écrit en marge βλακεῖον et en encre rouge ἢ βλαυτίον. C'est ce dernier mot que M. Boissonade soupçonnoit devoir être la véritable leçon, puisque Nicétas, dans tout ce passage, imite l'ode XX d'Anacréon, où, aux vers 15 et 16, le poète de Téos souhaite de devenir la sandale de sa maîtresse, et

que βλαυτίον est synonyme du mot σάνδαλον qu'emploie Anacréon. Sans ce motif, la leçon βλαττίον pourroit se défendre, puisque ce mot, dans la basse grécité, servoit à désigner toute étoffe de soie teinte en pourpre, et pouvoit par conséquent avoir le sens de *tapis*. (Voyez Ducange, *Glossarium ad script. med. et inf. græcitatis*, s. v. Βλάττιον.)

Pl. 39, l. 5. « Dans notre âme. »

Je suis la leçon de U. (Voyez les *Variantes*, II, 352.)

P. 39, l. 14. « Par votre audace. »

Voyez les *Variantes*, II, 358.

P. 39, l. 18. « Heureux comme on l'étoit au temps de Saturne. »

Dans tout ce chant de Cléandre, chaque couplet se compose de quatre vers suivis d'un refrain. Le septième, le huitième, le dixième et le onzième seuls, dans l'édition de M. Boissonade, dépassent ce nombre : le septième a sept vers; le huitième et le onzième, cinq. Nous pouvons en conclure que nous n'avons pas sous les yeux le texte exact de Nicétas. Cette violation de la régle ne se rencontre pas dans U., où les couplets VII, VIII, X, XI sont conçus en ces termes :

VII.

Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον.
Τυχὸν γὰρ οὓς ἔσωσεν ἀνδρία μάχης,
ους μὴ κλυτόρεις ἀπέδειξαν οἱ νόσοι,
ους θραστικὴ φρὴν ἐρρύσατο κινδύνων,
ὡς ἐν Κρονικαῖς εὐπραγούντες ἡμέραις·

VIII.

Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον·
τούτους γυνὴ καλοῦσα, καλλονῆς χάριν,
ταῖς ἐξ ἐκείνης ἀστραπαῖς σελασφόροις,
ἄνθος καταπρύχουσα σαρκίου νέου,
ὡς ἐν κεραύνῳ πρηστικῷ καταφλέγει.

X.

Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον.
Λύτη τον ἐμβλέψαντα μακρόθεν φλέγει·
τὸν δὲ προσεγγίσαντα τῷ στόματί σου,
ἢ καὶ τυχόντα τοῦ φιλήματος μόνου
ψυχρᾷ ψεχάδι δεξιοῦται καὶ δρόσῳ.

XI.

Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον.
Ὦ πῦρ δροσίζον! ὦ φλογίζουσα δρόσος!
ἀλλὰ φλεγέντα καὶ πεπυρπολημένον
ἐξ ἄνθρακος, σῶν χειλέων παρηγόρει
διδοῦσα τὴν σὴν εἰς ἀναψυξιν δρόσον.

Toutefois je pense que nous n'avons pas encore là tout le chant de Cléandre. Les vers 363 et 364 de l'édition princeps se rapportent évidemment au vers 4 du couplet VII de U., qui dans les habitudes d'esprit de notre auteur ne pouvoit rester sans développement; et je serois porté à croire que nous avons perdu un couplet qui portoit le nombre des strophes à douze. D'après cette conjecture, je lirois ainsi les couplets VII-IX en changeant l'ordre des vers 359 et 360, ordre qui n'est pas bien certain puisque ces vers manquent dans U., et en supprimant le vers 361 qui manque également dans ce manuscrit et sent fortement le remplissage.

VII.

Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον.
Τυχὸν γὰρ οὗς ἔσωσεν ἀνδρία μάχης,
οὗς μὴ κλινήρεις ἀπέδειξαν οἱ νόσοι,
οὗς δραστικὴ φρὴν ἐῤῥύσατο κινδύνων,
οὗς δεσμὸς οὐ κατέσχεν, οὐ κλοιῶν βάρος·

VIII.

(Λαμπὰς σελήνης, φωταγώγει τὸν ξένον·)
οὗς οὐ κατειργάσαντο κύκλοι πραγμάτων,
ὡς ἐν Κρονικαῖς εὐπραγοῦντες ἡμέραις·
(ἀεὶ δὲ χαρὶς τῆς τυχούσης φροντίδος
ζῶσι Κρόνικον καὶ τὸν εὔθυμον βίον·)

Puis viendroient les couplets VIII-XI tels qu'on les lit dans U., et qui prendroient les numéros IX-XII.

C'est cette disposition que j'ai cru devoir suivre dans la traduction françoise.

P. 40, l. 8. « Prodige de nos jours. »

J'ai suivi U. (Voyez les *Variantes*, II, 370.)

P. 40, l. 21. « O flamme aussi rafraîchissante que la rosée, » etc.

M. Boissonade (II, 378) voudroit supprimer ce vers qui manque dans V., parcequ'on le trouve textuellement dans Théodore Prodrome, VIII, p. 353; mais deux manuscrits (P. et U.) le donnant, on doit, je crois, le conserver. Ce n'est pas le seul larcin que Nicétas ait fait à son maître.

P. 41, l. 3. « Lune, brillant flambeau, » etc.

J'ai cru devoir conserver avec P. et V. ce dernier refrain que ne donne pas U., tous les chants de ce genre dans notre auteur, qui suit en cela l'exemple des poètes bucoliques, commençant et finissant par un même vers. (Voyez III, 263-288; 297-322: et IV, 154-218.)

LIVRE TROISIÈME.

P. 42, l. 16. « Ceux qu'un dieu a unis. »

Avec U. et V. je lis θεός au lieu de Ἔρως. (Voyez les *Variantes*, III, 12.)

P. 42, l. 18. « Viens, rendons-nous ensemble au port voisin. »

Les amants, chez Nicétas, ne font pas tant de façons : ils vont, comme on le voit, fort vite en besogne. Du reste, les autres romanciers grecs, même ceux d'une époque antérieure, se montrent très faciles sur la question des enlèvements.

P. 44, l. 21. « Phthie est ma patrie. »

M. Boissonade a prouvé que Phthie, patrie de Chariclès, ne pouvoit être la ville de Thessalie portant le même nom; mais il ne se prononce pas sur la contrée à laquelle elle devoit appartenir. C'est sans doute une ville imaginaire comme Barzos, Aulicomis et tant d'autres créées à plaisir par les romanciers grecs.

P. 46, l. 1. « Le nom de Threpsagrostis. »

De τρέφω, *nourrir*, et ἄγρωστις, *chiendent*, gra-

men. Ce nom équivaudroit, comme le remarque M. Boissonade, au composé latin *Graminipater*.

P. 48, l. 2. « Plus vieux que Saturne lui-même. »

Voyez la note de M. Boissonade, III, 115. Hésiode, *Theog.*, v. 120, fait de l'Amour le plus ancien des dieux. Lucien, *Dial. des D.*, II, 1 : Σὺ παιδίον, ὦ Ἔρως, ὃς ἀρχαιότερος εἶ πόλυ τοῦ Ἰαπετοῦ.

P. 49, l. 1. « Hier une soif brûlante, » etc.

Imitation d'une ode anacréontique de Julien l'Égyptien. Les trois chants qui suivent sont empruntés à l'Anthologie. Le premier est une imitation de Macédonius, le second d'Irénée le référendaire, le troisième d'Agathias. (Voyez *Anthol. Palat.*, V, 271, 253, 273.)

P. 50, l. 17. « Tu desserres la ceinture de ta robe. »

Sans doute pour dissimuler ses formes, et ne pas inspirer de desirs. Ἀκρολυτοῖς ne me paroît pas susceptible d'un autre sens. M. Boissonade l'a entendu différemment : *Et zonæ limbum contrectas unguiculis.*

P. 51, l. 17. « Le temps lui a ravi ses belles formes. »

Au lieu de καθεῖλεν M. Struve lit καθεῖλκεν, ce qu'on doit regarder comme une excellente correction.

P. 52, l. 10. « Comme le dit le proverbe. »

Le manuscrit du Vatican offre la même leçon que celui de Paris : Παθοῦσα καὶ μαθοῦσα, δημώδης λόγος; et je ne sais si M. Boissonade n'auroit pas dû préférer cette leçon, que nous retrouvons au livre VI, 499 et 557. Elle se rencontre aussi dans le troisième quatrain inédit de Théodore Prodrome.

Ἔρως προσῆλθε, τόξον ὑπέδυιξέ μοι·
ἀλλὰ προπαθεὶς θᾶττον ἐκπέφευγέ με,
καὶ συμμαχόν σε προσλαβὼν, μὲ κτεινύει.
Οὐδ' Ἡρακλῆς πρὸς δύο, δημώδης λόγος.

(Voyez, sur ce dernier proverbe, Zénobius, V, 49; Diogénianus, VII, 2; Suidas, XI, 16; Strom., 1136.)

P. 52, l. 23. « Je t'en conjure au nom de Drosilla. »

C'est la traduction du vers suivant :

Μὴ πρὸς Δροσίλλης, Κλέανδρος ἔφη.

Ce vers n'ayant que cinq pieds, et le troisième de ces pieds n'ayant qu'un trochée, M. Struve propose de lire :

Μὴ πρὸς Δροσίλλης, ὁ Κλέανδρος ἀντέφη.

Cette conjecture est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, III, 205.)

P. 53, l. 14. « Cesse de faire la jeune fille. »

Au lieu de κορύζουσα qui donneroit un pyrrhique au deuxième pied, M. Struve lit κουρίζουσα. Cette conjecture est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*.) J'ai suivi cette leçon, qui est aussi préférable pour le sens.

P. 54, l. 23. « Dans le labyrinthe inextricable de l'Amour. »

Je lis avec U. πλάνας au lieu de πάγας. (Voyez les *Variantes*, III, 240.)

P. 55, l. 5. « Ton œil est à demi fermé. »

Imitation de Paul le silentaire. (Voyez Anth. Pal., V, 259.)

P. 55, l. 14. « Nouvel Achille, tu vois Télèphe. »

Imitation de Macédonius (Anth. Pal., V, 225; Cf. Paul le silent, *ibid.* 291).

P. 55, l. 18. « Frappe du moins une autre partie de mon corps. »

L'édition princeps porte ἄλλο βάλλε μοι βέλος, mais M. Boissonade pense que Nicétas a écrit μέλος. La leçon de U., μέρος, se rapproche beaucoup de cette conjecture, et pourroit même, si cela étoit nécessaire, être ramenée à μέλος, la permutation du λ et du ρ étant fréquente dans les manuscrits. (Voyez M. Boissonade sur Nicétas, II, 82; III, 88: et sur Const. Manass., II, 48. Voyez aussi les commentateurs de Grégoire de Corinthe, p. 269.)

P. 55, l. 19. « Mais non pas le sein ni le cœur. »

Imitation de Macédonius (Anth. Pal., V, 224).

P. 56, l. 9. « Rhodope autrefois, » etc.

Imitation d'Achilles Tatius, VIII, 12.

P. 57, l. 11. « Où l'amour l'avoit atteinte. »

Au lieu du vers

Ἔνθ' ὀλοὸν καὶ ἄτλητον Ἔρως ἔπηξε βέλεμνον,

où, comme l'a remarqué M. Struve, le quatrième pied est un trochée, lisez avec U.:

Ἔνθηρον καὶ ἄτλητον Ἔρως ἐπέπηξε βέλεμνον.

M. Struve avoit trouvé le remède qui convenoit au quatrième pied. Si je préfère ἔνθηρον à ἔνθ' ὀλοὸν, c'est que cette épithète me paroît plus poétique. Il est bien vrai que U. donne seulement ἔνθαλον, mais la confusion des lettres λ et ρ est fréquente (voyez plus haut, p. 232). En adoptant ce changement, il faut mettre un point en haut à la fin du vers précédent.

P. 58, l. 1. « C'en étoit fait. »

Ἔργον δ' ἐκτετέλεστο. *Opus ergo consummatum.* Sur le sens qu'a le mot ἔργον chez les écrivains érotiques, voyez M. Jacobs sur Achilles Tatius, p. 15, l. 9; et plus haut, p. 210.

P. 58, l. 6. « Laisse-toi fléchir par ton amant. »

Je lis avec U. λυγιζομένη au lieu de λυταζομένη. (Voyez les *Variantes*, III, 287.)

P. 58, l. 21. « Syrinx fut autrefois, » etc.

Autre imitation d'Achilles Tatius, VIII, 6; Cf. Longus, II, p. 59.

P. 59, l. 17. « Il les réunit avec de la cire. »

Voyez Longus, II, p. 65; éd. Schæf.: Τοὺς καλάμους κηρῷ συνδήσας ἀνίσους. Théocr., VIII, 18:

Σύριγγ' ἂν ἐποίησα καλὰν ἐγὼ ἐννεάφωνον Λευκὸν κηρὸν ἔχοισαν.

Ovide, I, 711 :

Atque ita disparibus calamis compagine *ceræ*
Inter se junctis nomen tenuisse puellæ.

Tibulle, *El.* II, 5, 31 :

Fistula cui semper decrescit arundinis ordo,
Nam calamus *cera* jungitur usque minor.

Calpurnius, *Ecl.*, 3, 26 :

En sibi cum Mopso calamos intexere *cera*
Incipit.

Id. *ibid.*, 10, 13 :

. . . . . Nulli fas est inflare sicutas
Quas ego Mænaliis *cera* conjungo sub antris.

P. 59, l. 23 « Amour pour amour. »

Dans ce passage et dans ceux qui suivent Nicétas imite et copie souvent Théocrite. (Voyez les notes de M. Boissonade.)

P. 60, l. 6. « Beau cyprès à l'épais feuillage .. »

Ce passage a paru obscur à M. Boissonade, si l'on en juge par la note suivante : *Non hæc quid sibi velint plane intelligo. Forte ad cupressum, quæ fuit ante oculos, orationem dirigit.* Je n'ai pas cru

devoir adopter l'interprétation proposée par mon savant maître, et pense qu'avec un simple changement dans la ponctuation le passage devient suffisamment intelligible. Je lis donc ainsi :

ὡς ὀρελίς μοι κάλαμος, ἢ δάφνη τεθαλυῖα
καὶ σὺ ἔης, κυπάριττε τανύσκιε, ὑψικάρηνε,
τήν ποθ' ὁ Φοῖβος ἔνυττε μιγήμεναι οὐκ ἐθέλουσαν.

Barbition compare sa maîtresse à un cyprès et souhaite que ce cyprès devienne un roseau ou un laurier, rien de plus commun que cette comparaison dans les auteurs érotiques (voyez Théodore Prodrome : *Rhod. et Dos.*, II, 209, p. 66; Nicétas : I, 142; la note de M. Boissonade sur ce passage, et mes notes sur la traduction d'Eumathe: p. 284). Reste à résoudre la difficulté que présente le verbe ἔνυττε. *Quum nesciam,* dit M. Boissonade, *qui Phœbus* ἔνυττε *Daphnen, legendum suspicor :*

Ἤ ποτε Φοῖβον ἔνυττε μιγήμεναι οὐκ ἐθέλουσα.

Cette correction est très ingénieuse, mais malheureusement aucun manuscrit ne l'autorise. En prenant le verbe νύττω au figuré, le passage peut, je crois, s'expliquer sans aucun changement. Apollon avoit blessé, outragé Daphné en lui déclarant un amour qu'elle ne vouloit point partager. La variante que fournit U., ἔωττε, est évidemment fau-

tive. Si ce n'est pas une altération de ἔνυττε, peut-être faut-il lire ἴωσε : *Quam olim urgebat Phœbus negantem concubitus*, ce qui donneroit un sens plus satisfaisant encore.

P. 60, l. 16. « Couronné de ton feuillage, j'éteindrois les feux de l'amour. »

Au lieu de στεφανοφορίων, qui donneroit un tribraque au deuxième pied, ainsi que l'a remarqué M. Struve, M. Boissonade propose στεφανηφορίων qu'il regarde comme la véritable leçon. Les lois de la prosodie seront également rétablies en adoptant la leçon de U., στέφανον φορέων, que l'on peut retrouver dans la leçon fautive de V., στέφανον φιλέων. M. Boissonade pense avec raison que Nicétas fait allusion ici à cette opinion que le laurier n'est jamais frappé de la foudre. Aux exemples qu'il cite ajoutez ce vers de Corneille (*le Cid*, II, 1) :

Tout couvert de *lauriers*, craignez encor la *foudre*.

P. 60, l. 17. « Tant est forte la passion qui s'est emparée de mon cœur. »

Τοίη ἐμὲ κύκλωσε περὶ φρένας ἔσχεν ἐρωή.

Ce vers est encore faux. La leçon ἐμὰς fournie par V. et par U. permet de le rétablir. M. Struve voudroit de plus changer κύκλωσε en κυκλοῦσα, et ne

paroît pas croire que κύκλωσι puisse remplacer ici κύκλοσι. Mais si, comme on en voit la preuve dans les notes de M. Lobeck sur Phrynicus, p. 9, les écrivains des temps postérieurs ont écrit κύκλωθεν pour κύκλοθεν, on conçoit que par analogie ils aient aussi écrit κύκλωσι. Le vers de Nicétas ne laisse aucun doute à cet égard, car les trois manuscrits sont d'accord.

P. 61, l. 2. « Tous se mettent en marche, et moi je cours devant. »

Ὥδευον οὖν, ἔτρεχον ἔμπροσθεν τότε.

Ce vers donne un pyrrhique au troisième pied. Il deviendra régulier, comme le remarque M. Struve, si l'on change l'ordre des mots ἔτρεχον ἔμπροσθεν, pour lire avec V. et U. ἔμπροσθεν ἔτρεχον.

P. 61, l. 12. « C'est alors que j'aperçus la lune, qui, avec les autres astres, » etc.

Comparaison fréquente. Eumathe, V, p. 158 : Καὶ τὴν Τρμίνην εἶδον ἐν μέσῳ κατὰ σελήνην ἐν ἀστράσι (voyez la note de Gaulmin, p. 26; et surtout M. Boissonade sur Nicétas Eug. : VI, 419). Cette image est de tous les temps et de tous les lieux. On la retrouve dans le Bhâgavata Purâna, dont mon savant confrère M. Eug. Burnouf vient

de publier le texte accompagné d'une traduction françoise et d'une introduction qu'on peut regarder comme un des plus beaux morceaux de critique qui aient paru depuis le commencement de ce siècle. « Là ce sage, plus grand que le plus grand des « hommes, au milieu de la foule des Richis de tous « les ordres, Bráhmanes, rois et Dévas, brillait « comme l'astre divin de la lune environné du cor- « tége des planètes, des constellations et des étoi- « les. » Cette stance, comme le dit M. Ad. Régnier dans un article remarquable sur ce remarquable ouvrage [1], cette stance est un majestueux développement du *Sicut inter ignes luna minores* de la deuxième ode d'Horace.

P. 61, l. 15. « Au milieu de ses compagnes. »

Je lis avec V. et U. σὺν χορευούσαις κόραις, au lieu de ταῖς προλοίποις παρθένοις. Ce n'est sans doute pas sans intention que l'auteur répète ici les mots qu'il vient d'employer au vers 335.

P. 61, l. 17. « Sont exposés à de cruelles souffrances. »

Les mots λαβεῖν ἄν, qui terminent le vers, ne peu-

[1] *Journ. gén. de l'Instr. publ.*, 6 mars 1841.

vent être conservés, puisqu'ils donnent un spondée au sixième pied. Aussi M. Struve propose-t-il de lire λαμζάνειν, leçon à laquelle conduit la variante de V., λαμζάνω, ou bien encore ἂν λαζεῖν. La première de ces deux corrections est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, III, 339.)

P. 63, l. 10. « Si la jeune fille n'étoit pas instruite de mes desseins. »

Εἰ μὴ συνίστωρ ἡ κόρη γένοιτό μοι.

Un composé de même nature que συνίστωρ m'a fait tomber dans une erreur que je dois réparer ici. Eumathe, liv. VII, p. 258, emploie le mot μεγαλίστωρ que, dans les notes de ma traduction, p. 300, j'ai proposé de changer en μεγαλήτωρ, correction tout-à-fait inutile. Il est vrai que μεγαλίστωρ ne se trouve pas dans les lexiques, mais il n'en est pas moins grec pour cela; et il faut le conserver non avec le sens de *grand conteur*, que je lui donnais et qu'il ne peut avoir, mais bien avec celui de πολυίστωρ, *qui sait beaucoup*.

P. 63, l. 16. « Drosilla ayant reçu la femme que j'avois chargée de mon message, » etc.

Du vers 380 au vers 396 le texte publié par M. Boissonade paroît fort altéré et offre peu de

suite. J'ai suivi celui du manuscrit du Vatican, où tout s'enchaîne bien et se suit parfaitement. Je crois devoir le reproduire ici.

Αὕτη προλαμβάνουσα τὴν ἐσταλμένην
(γυνὴ γὰρ ἦν πρὸς ταῦτα δεξιωτάτη),
ψυχῆς παθούσης ὑπέδειξεν ἐμφάσεις.
Ἐκ τῆς παρ' αὐτῆς δῆθεν ἀπεσταλμένης
τὰ κρυπτὰ δηλώσασα καρδίας πάθη,
ὡς εἶδεν, ὡς ἔπαθεν, ὡς κατεσχέθη,
ὡς ἀντετρώθη τῇ Καρικλέος θέᾳ,
καὶ προσλαβεῖν θέλει με τοῖς γάμου νόμοις.
Ὡρισμένον γοῦν ἀντεμήνυσε χρόνον
καθ' ὃν συνέλθω πρὸς λόγους τῇ παρθένῳ.
Προσῆλθον, εὗρον, εἶδον, εἶπον ἀσμένως.

En comparant les deux textes on peut se convaincre qu'ils présentent de très grandes différences. Dans celui de U. les vers 382-387 ont été supprimés et ne sauroient être rétablis sans embarrasser le récit. De plus, les vers 389, 391, 393, 394, 396 offrent des modifications essentielles et qu'on doit regarder comme autant d'améliorations. Je crois donc fermement que nous avons sous les yeux la dernière rédaction de Nicétas, et je vais essayer d'en donner la preuve.

D'après le texte du manuscrit de Venise, que M. Boissonade a particulièrement suivi, Chariclès

envoie une femme à Drosilla pour lui découvrir son amour, et ses projets d'enlévement. La jeune fille lui répond qu'elle a été fiancée à un autre, avec les cérémonies accoutumées. Alors Chariclès recourt à un autre moyen : il songe à se faire aider de ses amis pour enlever sans danger celle qu'il aime. Mais Drosilla, prévenant ce dessein, lui découvre, par l'entremise de la femme qu'il lui avait déja envoyée, les tendres sentiments qu'elle éprouve, les secrétes souffrances de son cœur; comment elle l'avoit vu, comment elle s'étoit éprise d'amour, comment elle avoit reçu une profonde blessure, comment elle desire s'unir à lui par les liens du mariage. Là-dessus Chariclès fixe l'heure d'un rendez-vous, et la lui fait connoître.

Il y a dans tout cela bien des choses qui choquent. Sans parler du défaut de liaison que présentent les vers 380-384, disons qu'il est peu convenable que Drosilla choisisse pour confidente et pour messagère la femme que lui a envoyée Chariclès; mais ce qui est sur-tout étrange, c'est que Chariclès désigne lui-même l'heure du rendez-vous. Il y a plus, tout ce passage est une imitation maladroite du livre II de Théodore Prodrome. Là, comme dans la première rédaction de Nicétas, on répond à la demande de Dosiclès que Rhodanthe est fiancée à un autre :

Υἱῷ Κλεάρχου τῷ νέῳ Πανολβίῳ
Κατηγγύησε τῆς Ῥοδάνθης τὸν γάμον.

Là aussi Dosiclès a recours à une autre voie :

Ὡς τοίνυν ἡμάρτησα τῆς πρώτης τρίβου
εἰς δευτέραν γοῦν μηχανὴν ἐτραπόμην.

Il veut avec le secours de ses amis enlever celle qu'il aime :

Πρὸς τοὺς ἐμοὺς ἄπειμι συγκυνηγέτας
νέους ἀγαθούς κ. τ. λ.

Il est très vraisemblable que Nicétas aura reconnu les inconvénients du larcin qu'il faisoit à son maître, et que, corrigeant son premier travail, il y aura apporté les changements qu'on remarque dans U. Ces considérations m'ont déterminé à suivre ce texte dans ma traduction.

P. 64, l. 13. « Ayant trouvé un vaisseau, » etc.

Je lis avec U. ἐξευρηκότες au lieu de εἰσδεδορκότες, et je traduis le vers qu'il donne ensuite. (Voyez les *Variantes*, III, 404, 405.)

LIVRE QUATRIÈME.

P. 65, l. 15. « Le dos de la plaine liquide. »

M. à m. : *L'épine dorsale de la mer :* τὴν τῆς θαλάσσης—ῥάχιν. Nicétas trouvoit sans doute trop foible l'emploi métaphorique du mot νῶτος, dont l'éditeur des héroïques de Philostrate donne de nombreux exemples : p. 655 (voyez aussi les notes de M. Boissonade sur Nicétas, IV, 15; et celles de la traduction d'Eumathe, p. 294). Du reste, Nicétas est peut-être excusable; il suit ici l'exemple de son maître : Ἀλλ' ὑπερέπλει τῆς θαλάσσης τὴν ῥάχιν (Rhod. et D., V, 450).

P. 66, l. 14. « Et comme ils avoient aussi perdu leur chef. »

Au lieu de ἠρεμωμένου M. Struve lit ἠρεμωμένοι, correction que confirme la variante ἠρεμωμένη de U.

P. 67, l. 7. « Joyeux de leur capture. »

Je lis avec U. ἁρπαγαῖς ἐφησμένους au lieu de τοὺς ἁπηγριωμένους. (Voyez les *Variantes*, IV, 45.)

P. 67, l. 15. « Nous nous dirigeâmes tous deux, » etc.

U. offre encore ici un texte très différent de celui des deux manuscrits.

Ἄμφω δὲ συνδραμόντες, ἐκπεφευγότες
τὴν ἐν θαλάσσῃ λῃστρικὴν ἀστοργίαν,
(Κἂν καὶ Καρικλῆν, ὡς Κλέανδρον, ἡ πόλις
ἔμελλε χεροὶ Παρθικαῖς δεδωκέναι,
καὶ τοὺς ἐκεῖθεν ἐκφυγόντα κινδύνους
πόνων ἀνάγκαις ἐμβαλεῖν με δευτέραις
μετὰ Δροσίλλης, ὦ θεοὶ, τῆς φιλτάτης,)
τὸ τεῖχος εἰσέδυμεν σὺν πόθῳ πόσῳ.
Τῶν δὲ κ. τ. λ.

Je n'oserois affirmer que ces vers sont dus à la seconde rédaction de Nicétas; je serois même porté à croire qu'il faut y reconnoître la première : car dans le texte donné par M. Boissonade l'arrivée des deux amants à Barzos est moins brusque, et l'on ne rencontre pas cette longue parenthèse de cinq vers qui interrompt désagréablement le récit. J'ai donc cru devoir m'en tenir à ce texte dans ma traduction, me contentant d'adopter la variante qu'offre le vers 58 : ἐκεῖθεν pour θαλασσῶν.

P. 68, l. 4. « La naissance de Jupiter. »

Nicétas, comme le remarque avec raison M. Boissonade, oublie que dans le livre I cette fête est celle de Bacchus, et non celle de la naissance de Jupiter.

P. 68, l. 15. Que suivant l'usage. »

Voyez les *Variantes*, IV, 74, et les notes de M. Boissonade.

P. 68, l. 18. « Le beau Chariclès. »

Voyez les *Variantes*, IV, 78.

P. 69, l. 1. « La main blanche, les doigts effilés. »

Voyez les *Variantes*, IV, 83.

P. 69, l. 15. « Et qui furent ses sauveurs. »

J'adopte l'excellente leçon de U. *εἰς τὸ πᾶν σωτηρίοις*, au lieu de *εἰς τόπον σωτηρίας* qui ne pourroit convenir que dans le cas où les Parthes auroient été contraints de fuir et de se mettre *en lieu de sûreté*. La formule *ἐς τὸ πᾶν*, *omnino*, est bien connue, on sait qu'elle se rencontre très fréquemment dans Eschyle. (Voyez Wellauer, *Lex. Æschyl.* t. II, p. 147, 1.)

P. 69, l. 23. « Nul au monde ne l'égaloit en beauté. »

Τῶν καλῶν δὲ καλλίων. (Voyez les notes du livre I, p. 195.)

P. 70, l. 21. « Charmante étrangère. »

Κρυσταλλόστερνε ξένος. M. Struve remarque qu'il faut écrire le premier mot par un seul λ comme aux vers 266 du livre I et 239 du livre IV, puisqu'autrement on auroit un spondée au quatrième pied. Mais ce vers de Théodore Prodrome (Rhod., II, 216),

Κάλλος ποθῶ, μέγιστον ἀνθρώποις κάλλος,
θεῖον τὸ κάλλος κ. τ. λ.,

prouve que chez les iambographes de cette époque le double λ étoit considéré comme équivalant à une muette suivie d'une liquide et laissoit douteuse la voyelle précédente. (Voyez les *Variantes* de Théodore Prodrome sur le passage en question, p. 108 de la nouvelle édition.) La variante κρυσταλόστερνε de V. représente donc la prononciation, plutôt qu'elle ne reproduit une variété de l'orthographe.

P. 71, l. 6. « O jeune fille. »

U. supprime le vers 126 qui paroît assez inutile.

P. 72, l. 2. « Le palmier languit et meurt, » etc.

Voyez les notes sur Eumathe, p. 312 et suiv.

P. 72, l. 5. « Tendre et impétueux. »

La variante ἀγκυλοῤῥόας fournit un mot nouveau

aux lexiques. La formation de ce composé offre de l'analogie avec celle de λευκολόφας. (Voyez M. Ad. Régnier : *Traité de la formation des mots grecs*, § 57.)

P. 72, l. 13. « Qu'il accompagne sur sa lyre. »

Les trois vers que U. substitue au vers 153, bien que d'un goût détestable pourroient bien être une addition de Nicétas, qui sans doute trouvoit fort beau le composé λεπτόλευκος, ainsi que le rapprochement de φθέγμα et de κρούσμα et celui d'εὐφωνία et d'ἡδυφωνία. Ces pauvretés étoient alors regardées comme choses merveilleuses. Il m'a été impossible de les reproduire toutes dans ma traduction ; on excusera facilement mon insuffisance.

Le chant de Clinias se compose de neuf couplets dont chacun est composé de six vers précédés d'un refrain qui est répété à la fin du dernier. Dans le texte publié par M. Boissonade, les couplets 1 et 3 ont sept vers et le 4e n'en a que cinq. Mais U. rétablit les justes proportions dans le premier couplet au moyen de la suppression du vers 159, dont on évite ainsi la répétition au vers 164 ; et dans les couplets 3 et 4 par l'insertion du vers 175 après le vers 177.

P. 73, l. 18. « S'il veut accourir, » etc.

Je lis avec U.

Εἰ δὲ προσορμᾷν καὶ φιλεῖν σε γνησίως;

en faisant dépendre ces deux infinitifs de ἀν-θέλοντα-ΐδης, v. 170.

P. 74, l. 22. « Car il t'a accordé un arc. »

Voyez les *Variantes*, IV, 192.

P. 76, l. 7. « L'obscurité qui m'entoure. »

Καὶ λάμπρυνόν μοι τὸ κατατρύχον σκότος.

M. Struve, pour faire disparoître le trochée qui se trouve au troisième pied de ce vers, propose de lire τὸν κατὰ νυκτὸς σκότον, et pense que cette correction peut se déduire de l'accentuation vicieuse, κατα τρυχόν, qu'on remarque dans P. Peut-être se rapprocheroit-on un peu plus de la leçon ordinaire en lisant

Καὶ λάμπρυνόν με κατὰ τὸ τρύχον σκότος.

L'accusatif με est donné par U.

P. 76, l. 22. « Cette jeune fille, qui est ma sœur. »

Voyez les notes sur la traduction françoise d'Eumathe, p. 311.

P. 77, l. 5. « A laquelle, comme toi, je ne pouvois parler. »

Voyez les *Variantes*, IV, 228.

P. 77, l. 9. « De ma fenêtre. »

Au lieu de ἐκκρεμωμένην que donnent les trois manuscrits, je lis ἐκκρεμωμένος. Lévesque (*Not. des man.*, t. VI, p. 235) a bien compris que, dans le conte fait par Chariclès, la jeune fille n'étoit pas à sa fenêtre, quand son amant la vit, mais bien dans son jardin occupée à arroser ses fleurs. Seulement il a eu tort de le faire regarder *par-dessus la muraille*.

P. 77, l. 12. « Une pluie légère d'eau de roses. »

On ne conçoit guère que des fleurs soient arrosées avec de l'eau de roses.—On sait du reste qu'on fait en Orient un grand usage de l'eau de roses dans les cérémonies publiques et même dans l'intérieur des maisons. (Eumathe, I, p. 6, καταβρέχουσι τὸ παρεστὸς ῥόδων σταλαγμοῖς. Cf. Ducange, *Lex. med. et inf. græc.* s. v. ῥοδόσταμα.)

P. 77, l. 22. « De son ineffable beauté. »

Ἰδὼν ἐάλων καλλόνης ἀμετρήτου.

ce qui donne un spondée au sixième pied. M. Struve pense avec raison qu'il faut pour le sens et pour la métrique substituer au dernier mot la leçon de V. ἀμετρίᾳ. U. n'est ici d'aucun secours. (Voyez les *Variantes*, IV, 241.)

P. 79, l. 4. « Malheureux, tu es un magicien plein de ruses. »

Je lis avec U. :

Ἐπῳδὸς εἶ πανοῦργος, ὡς ὁρῶ, τάλαν.

Le vers de l'édition princeps

Ἐπῳδὸς εἶ, πανοῦργε, ὡς ὁρῶ τάλας

est évidemment fautif ; τάλας, comme le remarque M. Struve, ne peut se dire d'une jeune fille, et au quatrième pied se trouve un hiatus sans exemple dans ce genre de vers. Le savant philologue de Kœnigsberg a donc substitué πανοῦργος à πανοῦργε, et proposé de faire rapporter τάλας à πανοῦργε ou de le remplacer par μέγας. U. rend cette dernière conjecture inutile.

P. 79, l. 16. « Je n'ai d'autre fruit, » etc.

Voyez la note de M. Boissonade et ajoutez aux exemples qu'il cite Arioste, *Orl. fur.*, VII, 14 :

Due *pome acerbe* e pur d'avorio fatte

Vengono e van come onda al primo margo,
Quando piacevole aura il mar combatte.

P. 80, l. 7. « Tu vois, Clinias, que j'ai été amoureux. »

Cette transition n'est pas dans le texte, je l'ai ajoutée parce qu'elle m'a paru réclamée par le sens.

P. 80, l. 15. « Tu auras d'immenses richesses. »

J'ai suivi l'ordre dans lequel U. donne les vers 292 et 293, et la leçon *συμμετόσχης* due au même manuscrit. (Voyez les *Variantes*, IV, 292.)

P. 80, l. 17. « Si seulement, » etc.

Que pouvoit-il desirer de plus? demande le savant éditeur de Nicétas, que le mot *μόνον* embarrasse; bien que selon moi il soit facile à expliquer : Chariclès a pris l'engagement de donner à son maître toutes les preuves de zèle qu'il exigera de lui; Clinias lui en demande une *seule*, de lui assurer la possession de Drosilla.

P. 80, l. 22. « L'enfer m'attire, » etc.

Imitation de Théocrite. *Id.* I, 102, 130-135.

P. 81, l. 13. « Fils de Vénus marine. »

Imitation de l'ode XL d'Anacréon. M. Struve fait remarquer ici qu'il faut lire, pour éviter un pyrrhique au deuxième pied, ποντογεννοῦς au lieu de ποντογενοῦς, et que la leçon de P., ποντογωνοῦς, n'est sans doute que l'altération de cette leçon. — Du reste ce morceau n'est amené par rien et doit être regardé comme un inutile remplissage.

P. 83, l. 11. « Mais la déesse de Cythère. »

M. Struve lit Κυθήρα au lieu de Κύθειρα. Telle est en effet l'orthographe de ce mot.

P. 84, l. 12. « Le passereau ne gazouille pas. »

Au lieu d'ᾄδων, U. donne οὔλλων qu'on ne rencontre dans aucun dictionnaire. C'est peut-être une onomatopée forgée par Nicétas.

P. 84, l. 12. « Au sein blanc comme le marbre. »

Voyez les *Variantes*, IV, 373.

P. 86, l. 3. « Croit sans cesse porter, » etc.

Voyez les *Variantes*, IV, 405.

LIVRE CINQUIÈME.

P. 87, l. 6. « Elle essuya avec le doigt, » etc.

U. et P. donnent δακτύλῳ qui me paroît bien préférable à δακτύλοις, en ce qu'il offre une image beaucoup plus gracieuse.

P. 87, l. 16. « Sont (qui pourroit le contester!) choses agréables et plaisantes. »

Je lis au vers 11 τέρπειν μὲν οἶδα, leçon qu'on peut tirer de P. et de V., voire même de U., et que réclame le vers ajouté par U. après le vers 14.

P. 88, l. 11. « Oui, avec le feu des lèvres, » etc.

Voyez les *Variantes*, V, 24.

P. 88, l. 18. « Touche, sans hésiter, mes doigts, » etc..

Voyez les *Variantes*, V, 29.

P. 90, l. 21. « Déja ridée par l'âge. »

M. Struve, choqué du spondée qu'offre le quatrième pied du vers 70 qui se termine par ἐῤῥυτιδωμένην, veut lire avec P. et V. ἐρυτιδωμένην; U. lève la difficulté en donnant ῥερυτιδωμένην,

forme imitée du redoublement antique dont Homère, Pindare et Anacréon offrent des exemples (voyez *Matthiæ gr. gr.*, § 163, 2°). La leçon adoptée par M. Boissonade pourroit d'ailleurs se défendre en disant que chez les poëtes de cette époque le double ρ, par cela même qu'il ne se prononçoit que comme un ρ simple, ne faisoit pas plus position que le double λ (voyez plus haut, p. 246). Quant à la forme ἐρυτιδωμένην, que M. Struve croit possible et où il voit l'omission de l'augment, *Die Vernachlessigung des Augments*, on doit la considérer comme inadmissible.

P. 91, l. 3. « Cet océan d'amertume, » etc.

Nicétas imite ici son maître. (Voyez Théodore Prodrome *in anum libidinosam*, v. 9-14.)

P. 91, l. 6. « Le temps a flétri tes joues. »

M. à m.: *les a desséchées comme un cuir*. Ἐξεδύρωσε, correction de Coray confirmée par U. (voyez les *Variantes*, V, 78) et par ce vers de Théodore Prodrome (ouvr. cité, v. 29):

Ὦ βυρσόδερμιον κἂν τὸ δέρμα λεπτύνῃς.

P. 91, l. 7. « Tes yeux malades, » etc.

M. à m.: *bien que tu emploies en abondance des*

collyres préparés avec des limaçons. Autre imitation de Théodore Prodrome, v. 30 :

Αημῶσα, κἂν ὁ κόχλος ἀμφὶ τὰς κόρας.

P. 91, l. 9. « Ta pâleur est si grande, » etc.

Théodore Prodrome, v. 31 :

Ῥυσσῶσα, κἂν τὸ φῦκος ἀμφὶ τὰς γνάθους.

P. 91, l. 12. « Dût-elle devenir plus belle que Diane. »

La leçon de P. et celle de U. (voyez les *Variantes*, V, 82) donnant un pyrrhique au quatrième pied, il faut, avec M Struve, préférer la leçon de V. γενήσεται.

P. 91, l. 15. « Trahiroit-il, Drosilla, la foi qu'il t'a jurée ! »

J'ai dû préférer la leçon de U. (voyez les *Variantes*, V, 83), le génitif Δροσίλλης ne me paroissant pas pouvoir se construire avec τοὺς ἐνωμότους λόγους.

P. 91, l. 17. « Que les richesses s'enfuient loin de Chariclès. »

J'ai suivi la leçon de V. et de U., ἐκράγηθι (voyez les *Variantes*, V, 86), avec laquelle on évite un

spondée au quatrième pied. D'ailleurs, comme l'a bien vu M. Struve, l'impératif est réclamé par les impératifs qui se trouvent dans le vers précédent.

P. 92, l. 10. « Et puisque tu veux que je vive, » etc.

Voyez, pour tout ce passage, les *Variantes*, V, 109 et suiv. — Au vers 112 le mètre exige qu'on lise Πανδίωνος, puisqu'alors on aura non un spondée mais un iambe au second pied, ι étant douteux chez les iambographes de cette époque, qui d'ailleurs s'écartent des régles pour les noms propres, comme Διόνυσος (voyez Théodore Prodrome, IV, 365, 377; Nic. Eug., I, 113 *et passim*), et pour certains mots composés, comme φιλοσοφία (Théod. Prodr., II, 434), ou certaines formes de verbes un peu longues, comme ξυνεδέθησαν (Théod. Prodr., I, 38), dont ils ne peuvent éviter l'emploi. Dans ces divers cas on rencontre quelquefois le pyrrhique tant aux pieds pairs qu'aux pieds impairs. La forme plus régulière Πανδίωνος a donc pu, quoi qu'en dise M. Struve, être maintenue ici comme au vers 237 du livre II.

P. 93, l. 21. « Et apercevant des nids d'hirondelles. »

M. Struve remarque avec raison qu'il faut au

vers 126 supprimer τούς devant φωλεούς, puisqu'autrement il y auroit une syllabe de trop. Dans les vers qui suivent Nicétas imite les odes XXXIII, XLV et LXXI d'Anacréon.

P. 94, l. 9. « Est effrayé par les voix perçantes, » etc.

Sur le sens du verbe ἐκθροεῖν chez les auteurs de la basse grécité, voyez l'article de M. L. Dindorf dans le *Nouveau Trésor de la langue grecque*.

P. 95, l. 5. « Ainsi armée elle peut braver, » etc.

J'ai suivi l'ordre dans lequel U. donne les vers 154 et 155, ordre que Lévesque avoit conjecturé. (Voyez les *Variantes*, V, 154, 155.)

P. 96, l. 4. « Tous les Parthes, » etc.

Voyez les *Variantes*, V, 173.

P. 96, l. 18. « Qui commandera en maître à Chrysilla? » etc.

Les vers 187 et 188 sont fautifs; le premier a un spondée au quatrième pied, et le second offre un hiatus: ce qui est sans exemple dans notre auteur, comme nous l'avons prouvé plus haut. M. Struve corrige le premier vers en lisant:

Τίς πατρικὴν δείξεις φιλοστοργίαν;

et le second en changeant τῷ en τόν, ce qui est aussi la leçon de U.

P. 96, l. 22. « Et quand le puissant Cratyle, » etc.

Voyez les *Variantes*, V, 191.

P. 97, l. 9. « Vois comme tout espoir, » etc.

Du vers 194 au vers 215 Nicétas imite Théocrite : IV, 42; VIII, 57-59; IX, 31; X, 30.

P. 98, l. 1. « Aux femmes l'amour des jeunes hommes. »

Voyez les *Variantes*, V, 206.

P. 99, l. 17. « A ces tristes paroles, » etc.

Εἰσδεδεγμένη, de l'édition princeps, est sans doute une faute d'impression. Le verbe φεψαλοῖ qui suit réclame εἰσδεδεγμένην que donne U.

P. 99, l. 20. « Et l'agitent violemment. »

Voyez les *Variantes*, V, 241.

P. 100, l. 1. « Écouter mon récit. »

M. Struve préfère la leçon de P., ἃ λέγω, à celle de V., ἂν λέγω.

P. 100, l. 4. « Comme je l'ai dit plus haut. »

Voyez p. 96, l. 21, et les *Variantes*, V, 250.

P. 101, l. 4. « Soulever contre nous de cruelles tempêtes. »

Voyez les *Variantes*, V, 267.

P. 101, l. 13. « A peine Chrysilla a-t-elle entendu Moggus. »

Voyez les *Variantes*, V, 275. La leçon *μαθοῦσα* me paroît préférable à *ἰδοῦσα*, sur-tout à cause de *τῇ θέᾳ* qui vient ensuite. — U. et P. appellent le satrape, *Magnus*, *Μάγνον*; mais la leçon de V. ayant une physionomie plus orientale, j'ai cru devoir la conserver ainsi que l'a fait M. Boissonade. Cependant Nicétas, qui donne des noms grecs aux Parthes, auroit bien pu désigner un Arabe par un nom romain.

P. 102, l. 14. « Des courriers rapides leur transmettent ses ordres. »

Voyez les *Variantes*, V, 301.

P. 102, l. 15. « Quand l'armée est réunie pleine d'ardeur, » etc.

Voyez les *Variantes*, V, 303.

P. 104, l. 15. « A peine armés. »

Je lis ἀνόπλους avec V. et U., au lieu de ἐνόπλους donné par P. et reçu par M. Boissonade.

P. 105, l. 13. « Polissoient leurs casques, » etc.

Ce passage rappelle ces beaux vers de la septième messénienne de M. Casimir Delavigne :

Elle dit, à sa voix s'agite un peuple entier.
Dans la fournaise ardente
Je vois blanchir l'acier,
J'entends le fer crier
Sous la lime mordante;
L'enclume au loin gémit, l'airain sonne : un guerrier
Prépare à ce signal sa lance menaçante,
Un autre son coursier.

P. 106, l. 13. « Ils suspendirent au haut des murs des planches de cèdre pour les protéger et amortir les coups. »

Avec la leçon κωδώνους, comme le remarque M. Struve, on a un spondée au sixième pied, tandis que avec κεδρίνους, donné par V. et par U., la faute disparoît; et même, quoi qu'en dise le critique allemand, le vers en devient un peu plus facile à expliquer. Malgré la scholie de P., κωδώνιον, δέρμα, jamais κωδώνιον n'a pu avoir le sens de δέρμα. En

effet, d'après les lois de l'analogie, κωδώνιον vient de κώδων, comme de κλύδων vient κλυδώνιον (voyez Regnier : *Traité de la formation des mots dans la langue grecque*, § 182); or κώδων signifie une *cloche* et non une *peau*. Je pense donc que Nicétas, dans sa première édition, avoit écrit κωδίων, que le scholiaste, avec toute raison, expliquoit probablement ainsi : κώδιον· δέρμα. Mais plus tard l'auteur, ayant appris quelque part que pour repousser les coups des machines on employoit non seulement des peaux de bêtes mais aussi des planches de palmier, comme très dures et très difficiles à incendier (voyez *Casaub. ad Æneam Tacticum*, p. 256 sq., ed. Orelli), aura, pour faire preuve d'érudition, substitué κεδρίνους à κωδίων, sans réfléchir que le cèdre, étant de la famille des pins, n'offroit pas le même avantage que le palmier. Quant à la conjecture de Coray, κώδωνας, s'appuyant sur ce passage d'Aristophane (*Av.* 1160) :

Κωδωνοφορεῖται, πανταχῇ φυλακαὶ καθεστήκασι,

elle n'est pas seulement contraire à l'usage qui veut généralement que dans les vers iambiques trimètres de cette époque l'avant-dernière syllabe soit marquée de l'accent aigu [1], elle viole aussi le

[1] Les iambographes byzantins n'observent pas constam-

mètre, en donnant un spondée au sixième pied. M. Boissonade, il est vrai, remédie à cet inconvénient en changeant ainsi l'ordre des mots :

Κοιδωνας αὐτῶν φύλακας ἀντιτύπους;

mais il resteroit à expliquer comment des cloches pourroient défendre des murailles contre un assaut : ce qui seroit peut-être assez difficile.

P. 106, l. 18. « Défendues par leurs boucliers. »

Le mètre réclame ἀσπιδηφόροι, puisque autrement on auroit un trochée au cinquième pied. Cette correction, comme l'a bien vu M. Boissonade, est indiquée par la leçon ἀσπιδιφόροι de P.

P. 107, l. 14. « Tenant à la main leurs arcs, » etc.

S'il faut avec le savant éditeur de Nicétas (t. II, p. 278) donner à la leçon de V., qui est aussi celle

ment cet usage. Je prouverai plus bas qu'ils s'affranchissent de cette sorte de loi toutes les fois que le mètre l'exige ou qu'ils sont forcés d'admettre à la fin du vers des mots proparoxytons indispensables pour le sens. Témoin ce vers de Nicétas lui-même (VIII, 127) :

Ἡμεῖς δὲ καὶ ποθοῦντες οὐ μίγνυμεθα;

de U., τόξοις σὺν αὐτοῖς, la préférence sur celle de P., τόξοισιν, ce n'est pas seulement parce qu'on y trouve une imitation de plusieurs passages de Théodore Prodrome, mais c'est sur-tout, comme l'a fort bien vu M. Struve, parce que les iambographes de cette époque évitent l'emploi des formes ioniques.

P. 108, l. 15. « Le terrible Mars. »

P. et V. ne donnent ici que des leçons vicieuses : ὁ ἀλκίδους, P.; χαλκόδρους, V., dont M. Boissonade a fait χαλκόθρους. Il faut lire avec U. χαλκόδους.

LIVRE SIXIÈME.

P. 110, l. 8. « Déja le convoi étoit parvenu, » etc.

Il faut lire avec P. et U. ἐλθόντων au lieu de δὴ ἰόντων; car on évite ainsi l'hiatus, qui, comme M. Struve l'a fait observer, n'est point admis dans ce genre de vers.

P. 113, l. 6. « Consolatrice de mes chagrins. »

U. confirme la conjecture de M. Boissonade : il donne ἀθυμίαν au lieu de εὐθυμίαν.

P. 114, l. 14. « Quel banc de poissons avides, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 86.

P. 114, l. 17. « Tes yeux se sont-ils fermés à la lumière, » etc.

Ἢ κραυγὰς ἐζόφωσε σοῖς κόραις, κόρη.

Il y a là un jeu de mot qu'il faut désespérer de rendre en françois. M. Boissonade a été plus heureux en latin : *Vel* PUPULÆ, PUELLA, *tuæ saxa super lumine fuerunt orbata.*

P. 115, l. 13. « Hier, hélas ! elle est tombée dans la mer. »

Voyez les *Variantes*, VI, 102.

P. 116, l. 7. « Nous fûmes contraints d'entrer dans le port de Barzos. »

M. Struve fait remarquer qu'avec la leçon de V., reçue par M. Boissonade,

Ἀκοντες ἦμεν εἰς τὴν Βάρζον τὴν πόλιν,

on a un spondée au quatrième pied. Cette faute disparoît en lisant τὸ Βάρζον avec V., leçon qui ne peut être défendue qu'à l'aide d'un autre passage où Βάρζον est employé au neutre (voyez VIII, 222,

les notes de M. Boissonade et les *Variantes* de U.), et d'où il résulteroit que l'auteur a dit indifféremment τὸ Βάρζον et ἡ Βάρζος. Mais en lisant avec U.

Ἄκοντες ἐξήχθημεν εἰς Βάρζον πόλιν,

le nombre des passages qui témoignent en faveur du neutre se trouve réduit à un seul, c'est-à-dire au vers 222 du livre VIII, où il faudroit peut-être, avec M. Boissonade, corriger Βάρζον en Βάρζος, si deux manuscrits, V. et U., ne donnoient l'un Βαρζῶν, et l'autre Βάρζον.

P. 116, l. 20. « Tes paroles me plaisent, reprend Chagus. »

Εἴρηκας εὖ, ὁ Χάγος ἀνταπεκρίθη.

M. Struve, pour éviter l'hiatus qu'il croit voir après εὖ, propose de lire εὖγ' ou, en supprimant l'article avec V., εἴρηκας εὖ, X. μὲν ἀντ. Mais toutes ces corrections sont inutiles ; j'ai prouvé plus haut, page 200, que les iambographes byzantins se permettent ce genre d'hiatus que la prononciation efface en faisant une consonne de l'υ. (Voyez Théodore Prodrome, Rhod. et Dos., VII, 87; VIII, 455, et IX, 129.)

P. 118, l. 4. « Pour faciliter la recherche, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 153 et suiv.

P. 119, l. 7. « Ne s'attendant à retrouver que son cadavre. »

Voyez les *Variantes*, VII, 176.

P. 119, l. 12. « Et des fruits sauvages. »

Voyez les *Variantes*, VI, 184.

P. 119, l. 19. « Et nourrissoit des troupeaux de toute espèce. »

Voyez les *Variantes*, VI, 187.

P. 120, l. 17. « A filé pour moi des maux sans remède. »

Je lis avec U. ἀμφεπέκλωσεν, leçon qu'on peut retrouver dans la leçon fautive de V. ἀμφεπέκλων.

P. 120, l. 19. « Celui dont la vue, » etc.

M. Struve a bien vu qu'avec la correction de M. Boissonade, σχὸν pour ἔσχον donné par V. et P., le vers 205 seroit sans césure : ce qui est sans exemple dans les hexamètres dactyliques de Nicétas. Il propose donc de lire avec Lévesque ἔχον, conjecture confirmée par U. (voyez les *Variantes*, VI, 205). Ἔχον n'est point un barbarisme, comme semble l'avoir pensé le savant éditeur de Nicétas : c'est la forme poétique de l'imparfait. Hom., *Od.*, I, 104 : Παλάμῃ δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος.

P. 121, l. 5. « D'un javelot arabe. »

M. Struve pense avec raison que ὑπ' ἔγχεος vaudroit beaucoup mieux que ἀπ' ἔγχεος, leçon des trois manuscrits.

P. 121, l. 10. « De cette chevelure si brillante. »

« La leçon ἀμπετάοντα, dit M. Struve, ne peut être exacte. Le manuscrit V. a ἠδιάοντα. Je lis ἠϊάοντα (voyez Hom., *Il.*, X, 446), car dans ces vers hexamètres les formes épiques et les autres formes dialectiques sont assez fréquentes ; mais on ne les rencontre pas dans les iambes. » La conjecture de M. Struve doit à son tour faire place à la leçon de U., ἠλιόωντα. (Voyez les *Variantes*, VI, 215.)

P. 121, l. 21. « J'ai été renversée du char. »

Ἔπεσον, qu'on lit dans l'édition princeps, est sans doute une faute d'impression, puisqu'il donne un tribraque au cinquième pied. Lisez ἔκπεσον avec M. Struve ; c'est d'ailleurs la leçon de U.

P. 122, l. 3. « Je me sauvai, » etc.

M. Struve approuve la correction de Lévesque, ἐξεσάωσεν, que justifie la leçon vicieuse de P., ἐξάωσεν.

P. 122, l. 12. « En versant d'abondantes larmes. »

Voyez les *Variantes*, VI, 231.

P. 122, l. 19. « De partager avec elle un repas hospitalier. »

Je lis avec U. *καὶ συμμεταδοχεῖν ἀλάτων κατηξίου* au lieu de x. σ. τῆς τροφῆς κ. Nicétas, si je ne me trompe, fait allusion à cet usage grec d'après lequel manger du sel avec un étranger c'étoit lui donner les droits de l'hospitalité (voyez les exemples d'Eschine, de Démosthène et de beaucoup d'autres auteurs cités par M. Fix dans le *Nouveau Trésor de la langue grecque* publié par MM. Didot, t. I, p. 1580). Le joli conte d'Ali Baba, dans les *Mille et une Nuits*, offre un exemple intéressant de l'existence de cet usage en Orient.

P. 124, l. 1. « Quel est ton père, quelle est ta patrie? »

Voyez les *Variantes*, VI, 262.

P. 124, l. 9. « Pour cette vierge charmante, pour cette beauté, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 269.

P. 125, l. 6. « Il est bien d'autres jeunes gens, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 284.

P. 125, l. 8. « Dont les jeunes filles, en les voyant, » etc.

Je lis avec V. et U. ὁρώσαις au lieu de ἐρώσαις.

P. 126, l. 5. « Elle soupiroit amèrement. »

Voyez les *Variantes*, VI, 299.

P. 127, l. 23. « Le feu de mes regards, » etc.

Choqué de la double faute que présente la fin du vers 336, σβέννυταί μοι τὸ φέγγος, puisque le cinquième pied est un trochée et le sixième un spondée, M. Struve, en l'absence de toute variante, proposoit de corriger σβ. πᾶν φάος. La véritable leçon, τὸ φλέγον, est donnée par U.

P. 128, l. 4. « Qui dit que toute chose en ce monde, » etc.

Allusion à Homère, *Il.*, XIII, 636, ou plutôt, comme le pense M. Boissonade, à Héliodore, IV, 4.

P. 129, l. 11. « Attirera les regards des mortels. »

Pour éviter l'hiatus τὸ ὄμμα que présente le vers 364, M. Struve propose de lire τό γ' ὄμμα. Mais

cet emploi de γε est sans exemple dans les iambographes byzantins. Mieux vaudroit lire το βλέμμα.

P. 129, l. 22. « Et les douceurs de l'hymen. »

Voyez les *Variantes*, VI, 372.

P. 130, l. 11. « L'amour d'Arsace pour Théagène et celui d'Archémane pour Chariclée. »

Voyez les Éthiopiques d'Héliodore.

P. 130, l. 21. « Drosilla sera pour moi une améthyste. »

L'améthyste est une pierre précieuse de couleur rougeâtre, qui passoit pour préserver de l'ivresse ceux qui la portoient, et tiroit son nom de cette propriété. (Voyez les notes de M. Boissonade sur Nicétas, VI, 391.)

P. 130, l. 23. « La pantarbe de l'Inde. »

La pantarbe est une pierre précieuse qu'on regardoit comme un préservatif contre le feu. (Voyez M. Boissonade, *ibid.*, VI, 393.)

P. 132, l. 1. « Ces charmes entraînants. »

Voyez les *Variantes*, VI, 413. L'adjectif ἑλκτη-

ρίοις que donne U. (V. ἐκτηρίοις) est inconnu aux lexiques, mais n'a rien en soi qui doive le faire rejeter; il paroît formé par analogie avec ἐκτήριος, et l'on ne peut nier qu'il ne soit convenablement joint au mot ἴυγξι. On sait que dans l'antiquité les magiciennes faisoient usage de l'oiseau appelé jungx dans les conjurations amoureuses, sans doute parce qu'on lui supposoit une force d'attraction capable de rappeler les infidèles ou d'entraîner les récalcitrants; on sait aussi que par suite le mot ἴυγξ désigna toute espèce de charme ou d'enchantement. (Voyez les notes sur Eumathe, p. 260.)

P. 132, l. 4. « Chef-d'œuvre de la nature, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 415.

P. 132, l. 8. « C'est sans doute seulement, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 417 et suiv.

P. 134, l. 1. « Est-ce que les jeunes filles, » etc.

Voyez les *Variantes*, VI, 447. Παρθένοι, donné par U., vaut infiniment mieux que la leçon παρθένε due à V.; mais ce vers présente encore une difficulté dans les mots πρὸ ἡμῶν, qui, indépendam-

ment de l'hiatus, offrent un sens peu satisfaisant et qui ne s'accorde pas avec l'ensemble. M. Struve, qui en fait la remarque, ne propose aucune conjecture. Peut-être faut-il lire πρὸς ἡμῶν, m. à m. : *Est-ce que les jeunes filles n'aiment pas par nous*, c'est-à-dire *est-ce que nous ne leur faisons pas ressentir le mal d'amour*.

P. 134, l. 16. « L'infortuné Léandre, » etc.

Tout ce récit, qui manque dans P. et dans V., a été heureusement retrouvé par l'éditeur dans le manuscrit du Vatican. (Voyez les *Variantes*.)

P. 134, l. 21. » Mais si la mer fut son tombeau. »

Cf. Théod. Prodr. VII, 63 ; Eumath., VII, 665 ; Gaulm.

P. 136, l. 7. « Cette vierge rebelle, » etc.

Je lis avec U. ἀπειθούσαν au lieu de εὐπειθοῦσαν donné par P. (Voyez les *Variantes*, VI, 464.)

P. 136, l. 9. « Elle avoit horreur de son corps tout couvert de poils. »

P. donne ἐυδελλύτνετο (sic) et l'édition princeps ἐδδελλύττετο, leçon vicieuse qui offre d'ailleurs un spondée au quatrième pied. Lisez ἐδδελύττετο.

Cette correction n'a pas échappé à M. Struve. — Tout ce passage sur Polyphème est imité de l'idylle XI de Théocrite.

P. 136, l. 10. « Elle fuyoit son amant. »

U. donne φυγοῦσα au lieu de στυγοῦσα. J'ai suivi cette leçon, qui épargne à Nicétas une contradiction.

P. 136, l. 12. « En jetant de petites pommes, » etc.

C'étoit une grande preuve d'amour. (Voyez les intéressantes notes de M. Boissonade sur ce passage (VI, 467) et sur Aristénète, p. 563.)

P. 136, l. 13. « Fit une promesse. »

La leçon ἀντεπιαχνεῖτο de P. ne peut subsister. La correction ἀνθυπιαχνεῖτο proposée par M. Boissonade est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, VI, 468.)

P. 136, l. 16. « Il dit qu'il se brûleroit, » etc.

Au lieu de βάλλειν, leçon de P., lisez avec U. βαλεῖν. Au vers suivant U. donne, au lieu du pluriel κοιλίας, le singulier κοιλίαν que M. Boissonade auroit voulu trouver dans P.

P. 136, l. 19. « Il promit même, s'il étoit possible, si tel étoit le desir de celle qu'il aimoit, » etc.

Au lieu de ἀδύνατον qui offre un mauvais sens, U. donne εἰ δύνατον, qui confirme la conjecture de M. Struve, et il ajoute ce vers :

Εἴ που δοκεῖ καὶ τοῦτο τῇ ποθουμένῃ.

(Voyez les *Variantes*, VI, 472.)

P. 137, l. 1. « Tant il cherchoit à captiver l'objet aimé. »

M. Struve ne comprend pas ce que fait ici le verbe προεῖχεν que M. Boissonade a cependant expliqué aussi bien qu'il étoit possible. Peut-être préféreroit-il προεῖλκεν donné par U., mais en substituant cette leçon à celle de P. il faut remplacer le point en haut par une virgule.

P. 137, l. 22. « Tu refuses de t'y associer. »

Je lis avec U. συμπαίζειν. (Voyez les *Variantes*, VI, 493.)

P. 138, l. 2. « Comme fit d'abord la Néréide. »

L'hiatus ὁποῖα ἦν du vers 495 disparoît avec la

leçon ὁποῖος ἦν de U. M. Struve avoit proposé cette correction.

P. 138, l. 12. « Mieux fourni que le cyclope Polyphème. »

P. et U. ont περιφήμου avec une barre transversale au-dessus du mot pour indiquer un nom propre. On peut voir dans les *Variantes*, par le dernier vers du fragment inédit qui se place après le vers 463, qu'on doit lire Πολυφήμου. Peut-être aussi Nicétas avoit-il trouvé piquant de modifier ainsi le nom de Polyphème. M. Struve a bien vu que περιφήμου ne pouvoit être ici une épithète.

P. 138, l. 13. « De toutes les choses qui rendent la vie heureuse. »

M. Struve blâme M. Boissonadę d'avoir reçu la leçon de P., ἐκ βίου, qui contient un dorisme dont Nicétas n'offre aucun exemple. Il critique également la correction proposée par le savant éditeur, ἐν ὄλβῳ qui donne un spondée au sixième pied. Du reste il ne se prononce pas sur la valeur des deux autres conjectures ὄλβιον et ἐν βίῳ. Suivant lui il faut lire ἡδίω sans s'inquiéter de πλέον qu'on lit dans le vers précédent. Mais on peut lui objecter que dans les comparatifs renforcés que présentent les meilleurs écrivains grecs, c'est μᾶλλον et non πλέον qui pré-

cède l'adjectif au comparatif. Quant à la conjecture ὄλβιον de M. Boissonade, elle donne un fort bon sens; mais elle viole une règle ou plutôt une habitude d'accentuation dont s'écartent très peu les iambographes byzantins, et à laquelle Nicétas se conforme plus que tout autre (voyez p. 262). Et à cette occasion je dois prendre acte d'une concession que fait mon savant maître à l'opinion qui n'admet pas comme fondamentale la loi de l'accent dans les vers iambiques trimètres des bas temps. En effet il reconnoît ici que cette loi n'est pas absolue, bien que dans plusieurs passages de son commentaire sur Nicétas et dans des travaux postérieurs il ait changé un grand nombre de vers de cette nature pour y ramener l'accent sur la pénultième, quelquefois même aux dépens de la prosodie, parcequ'il est dans la conviction que les poëtes de cette époque n'en tenoient aucun compte. Or j'aurai occasion ailleurs de prouver que les iambographes byzantins sont restés constamment fidèles aux lois de la prosodie telles qu'elles avoient été modifiées par le temps, et que ces lois l'ont toujours emporté sur la loi d'accentuation. Ainsi pour nous en tenir à un seul auteur, au roman de Théodore Prodrome, on y trouve l'accent sur la dernière syllabe du vers dans un assez grand nombre de passages d'où il est impossible

de le faire disparoître (voyez III, 193, 286; VI, 144, 337; VII, 128, 218, 227, 382, 443; VIII, 128, 366; IX, 214). Les exemples de l'accent sur l'antépénultième y sont encore plus nombreux (voyez I, 143, 326; III, 338; IV, 34, 67, 87, 288; V, 496; VI, 68, 161; VII, 42, 69, 136, 365; VIII, 203; 394). Je passe sous silence un grand nombre de vers où l'édition de Gaulmin donne une accentuation contraire à l'usage, mais que l'on peut corriger au moyen d'une transposition de mots ou à l'aide des manuscrits.

Il nous reste à parler de la correction ἐν βίῳ. Évidemment c'est la seule admissible, surtout si l'on adopte, comme on doit le faire, la leçon de U. (VI, 504):

Ὄψει δὲ πάντως καὶ Περιφήμου πλέον
Κύκλωπος ἀδρὸν Καλλίδημον ἐν βίῳ.

P. 139, l. 2. « Gracieuse et bien conservée. »

Je lis καλή avec U. au lieu de σοφή.

P. 139, l. 15. « Tu me remplis d'une joie incroyable. »

M. Struve veut que l'on conserve la leçon de P. υπερβαλόντως pour éviter un spondée au deuxième pied; mais je crois avoir suffisamment prouvé

(p. 246) que le double λλ chez les poètes de cette époque ne fait pas position. Quant à l'hiatus ἡδὺνῃ ὀρωμένη, il disparoît au moyen de la correction proposée par M. Boissonade et que confirme U. (Voyez les *Variantes*, VI, 524.)

P. 139, l. 22. « Ouvre-moi donc les portes, » etc.

Au lieu de γοῦν, qui donne un spondée au deuxième pied (ἄνοιξον γοῦν), lisez οὖν avec U. M. Struve avoit trouvé le remède.

P. 140, l. 7. « En a fait un cœur d'airain. »

P. écrit χαλκήν, et cette accentuation se retrouve dans le texte imprimé. Lisez avec U. χαλκῆν.

P. 140, l. 22. « Tu vois un être vivant qui est mort. »

Si l'on adopte la leçon de U., νεκροῖς (voyez les *Variantes*, VI, 550), il faudra traduire : « Je suis vivant, et tu me donnes la mort. » Mais la leçon de P. s'accorde mieux avec ce qui précède.

P. 141, l. 7. « Hercule lui-même, » etc.

Ce vers se retrouve dans le quatrain inédit que j'ai cité plus haut, p. 230.

P. 141, l. 10. « Aux mains délicates. »

J'ai adopté l'ingénieuse conjecture de M. Boissonade ἀδροδακτύλους, au lieu de ἀθροδακτύλους qui cependant peut se défendre. Les Grâces, toutes délicates qu'elles sont, ont plus de force qu'un enfant.

P. 141, l. 15. « Tu sers comme esclave. »

Je lis ἐκτελεῖς au lieu de ἐκτελῶν, et il n'est plus nécessaire de supposer avec M. Boissonade qu'un vers a disparu.

P. 142, l. 4. « Le paysan, quand il vit l'image de Niobé. »

Imitation de Macédonius, Anth. Pal., V, 239.

P. 142, l. 7. « Ta pierre est bien vivante. »

Avec la leçon ἔμπνους ὁ λίθος on a un trochée au cinquième pied. Macédonius et U. ont ἔμπνοος λίθος, ce qui fait disparoître la faute. Cette correction n'a pas échappé à M. Struve.

P. 142, l. 11. « Que les autres vierges de cette contrée. »

Je lis avec U. ἐγχωρίων au lieu de ἐν χωρίοις.

P. 142, l. 12. « Si on venoit à juger ta beauté, » etc.

P. donne ἂν διέστηκε κρίσις, et U. ἂν συνέστηκε κρίσις. M. Struve pense que les lois de la grammaire, même de celle que suit Nicétas, ordonnent de lire διεστήκῃ; mais il se trompe : les écrivains de cette époque construisent ἄν, tenant lieu de ἐὰν, avec le présent, l'aoriste et même le parfait de l'indicatif. Contentons-nous de cet exemple fourni par Théodore Prodrome (Rhod. et Dos., IX, 435 et suiv.) :

Λύσιππος εἶπε· « κἂν μυρίας γαστέρας
« πάσας ἂν ἐμπέπληκα τῇ θυμηδίᾳ, etc.

P. 142, l. 16. « Tu donnes de gracieux baisers. »

Imitation de Paul le Silentaire, ép. 3.

P. 142, l. 22. « Entre Minerve et la déesse de Paphos. »

Imitation du même poète, ép. 11.

P. 143, l. 5. « Et qu'Europe. »

Εὐρώπης donne un spondée au sixième pied; mais nous avons déja vu qu'il y avoit exception pour les noms propres. (Voyez p. 254 et suiv.)

P. 143, l. 7. « Sera plus belle que la jeunesse. »

Imitation de Paul le Silentaire, ép. 8.

P. 143, l. 11. « Dépouille tes vêtements, » etc.

Imitation du même poète, ép. 6.

P. 143, l. 19. « De la lui rendre propice. »

M. Struve propose de changer ἐκδεδωκέναι en ἐνδεδωκέναι. La leçon de U., ἐνδεδυκέναι, se rapproche de cette conjecture. (Voyez les *Variantes*, VI, 604.)

P. 144, l. 2. « J'ai veillé toute la nuit, » etc.

Imitation d'Agathias, ép. 12.

P. 144, l. 9. « De peur qu'elle ne vînt à trahir, » etc.

La leçon ὡς μήτε λέγειν ne peut subsister, elle n'a aucun sens et donne un trochée au cinquième pied. Lisez avec U. ὡς μή τι φράσοι (voyez les *Variantes*, VI, 614). M. Struve a vu qu'il faut changer μήτε en μή τι; mais il n'a pas été plus loin.

P. 144, l. 15. « O Tithon, comme un vieillard, » etc.

Imitation d'Antipater de Thessalonique, ép. 5.

La leçon suivie par M. Boissonade donne un spondée au quatrième pied, et de plus γήρᾳ s'explique difficilement. Le texte d'Antipater a mis M. Struve sur la voie de la véritable leçon, que l'on retrouve dans U. :

Τιθωνὲ, γηρᾷς· τὴν γὰρ Ἠὼ, τὴν φίλην
σὴν εὐνέτιν, ἤλασας ἐκ τοῦ σοῦ λέχους.

LIVRE SEPTIÈME.

P. 145, l. 11. « Plein de joie et de contentement. »

Addition fournie par U. (Voyez les *Variantes*, VII, 9.)

P. 145, l. 13. « Cléandre, son ami, l'accompagnoit. »

Voyez les *Variantes*, VII, 11.

P. 146, l. 2. « Quel est ce Chariclès, » etc.

M. Struve, pour faire disparoître l'hiatus que présente la leçon de P. suivie par M. Boissonade, τί ἂν Χαριτλῆν ἐγκαλουμένη στένεις, propose de lire τί δ' αὖ. U. donne la véritable leçon (voyez les

Variantes, VII, 16). La vieille ne demande pas pour quel motif Drosilla pleure Chariclès, mais quel peut être ce Chariclès préféré par elle au riche et beau Callidème. C'est ce que prouvent encore les vers 25 et 26.

P. 146, l. 10. « O ma mère, puisque tu me demandes. »

Voyez les *Variantes*, VII, 25. La leçon νημερτὴν est une altération de la véritable leçon μῆτερ τήν, et non pas, comme le pensoit M. Boissonade avec une certaine vraisemblance, une forme corrompue pour νημερτῆ. Deux manuscrits donnant l'accusatif μέ, je ne crois pas qu'il soit possible de le changer en génitif. Ζητεῖς est sans doute pris ici par Nicétas dans le sens d'*interroger*. *Puisque tu m'interroges pour apprendre*, etc.

P. 147, l. 5. « On rend des actions de grâces au fils de Sémélé. »

Σεμέλης donne un pyrrhique au deuxième pied; mais cette licence est permise dans les noms propres (voyez p. 254 et 280). Pour éviter l'hiatus résultant de la leçon φθόγγοι εὐχαριστίας, à la leçon vicieuse de P., φθόγγον, M. Struve substitue φθόγγος qu'il faut admettre sans hésiter.

P. 146, l. 16. « Comment... il pourroit se défaire de lui. »

Rien ne s'oppose à ce qu'on substitue φόνιον à la leçon φόνειον ; on aura toujours un iambe au deuxième pied, puisque ι est long ou bref, *ad libitum*, chez les poëtes byzantins des derniers siècles.

P. 147, l. 18. « Ne voyant pas qu'il préparoit des armes contre lui-même. »

M. à m. : *qu'il préparoit la corde pour lui-même* (voyez les *Variantes*, VII, 55). La leçon de P. est inintelligible ; et, même avec les corrections que M. Boissonade lui a fait subir, elle est ridicule, de l'avis même du savant éditeur, qui, par cela même qu'elle est ridicule, croit qu'on peut l'attribuer sans inconvénient à Nicétas. Il reste prouvé, je crois, par ce passage et par plusieurs autres, que les copistes et surtout celui du manuscrit de Paris ont en grande partie donné lieu à la mauvaise opinion qu'on a de ce pauvre auteur, dont ils ont altéré le texte de la manière la plus extravagante.

P. 148, l. 8. « Succède tout-à-coup une fièvre tierce. »

Lisez avec U. πρηστήριον πῦρ ἔσχε τριταίου τρόμου (voyez les *Variantes*, VII, 68). Τριταῖον τρό-

μον, que donne M. Boissonade, est beaucoup plus difficile à expliquer. Ce n'est d'ailleurs qu'en partie la leçon de P. qui a τρεταῖον τρόμου.

P. 148, l. 20. « Les lèvres de celui qui ne frissonne point, » etc.

Ce passage est évidemment altéré dans les manuscrits. Οὐ γλυκύτητα μετρίαν κεκτημένον, U.; οὐ γλυκύτητος ἀμετρίαν κεκτ., P. M. Boissonade qui n'avoit que le manuscrit de Paris à sa disposition a bien vu que dans ce livre le vers avoit une syllabe de trop et que la négation faisoit contre-sens. Il a donc corrigé avec beaucoup de vraisemblance

τὸ γλυκύτητα μετρίαν κεκτημένον.

Je crois me rapprocher encore plus du texte en lisant ainsi tout le passage :

τὸ χεῖλος οὐκοῦν ἐστὶν ἐξηραμμένον
τοῦ γλυκύτητα μετρίαν κεκτημένου,
τῆς ἡδονῆς ἐκεῖσε συγκενουμένης.

L'omission de la lettre capitale commençant le vers a donné lieu à un grand nombre de fausses leçons.

P. 149, l. 1. « Les prenant par la main. »

P. donne ἀντάμηψε, qui a été changé dans l'édition princeps en ἀντάμειψε qui est sans doute une faute d'impression puisqu'il faudroit ἀντήμειψε.

Mais M. Struve fait observer que dans ce cas on auroit un spondée au quatrième pied, et en conséquence il propose de lire *ἀντέφησα*. J'ai cru devoir adopter la leçon de U. (voyez les *Variantes*, VII, 82). Les verbes actifs prennent souvent le sens du moyen par ellipse du pronom réfléchi. (Voyez *Matth. gr. gr.*, § 496, 1°.

P. 149, l. 10. « Pour t'unir à ton amante. »

M. Struve, au lieu de *συμμίξουσι*, prétend qu'on doit lire *συμμίξασι*; mais il a tort. Le verbe *συμμίγνυμι* est surtout employé pour désigner l'union conjugale. Or Chariclès et Drosilla ne sont point encore mariés, mais Maryllis a l'espoir qu'ils le seront.— Au lieu de *ζῶντα*, U. donne *δεῦρο* qui me paroît préférable.

P. 149, l. 15. « Quelle fortune vous a séparés et quelle fortune vous a réunis. »

P. *ποίῳ δὲ ἐζεύχθητον*, qui donne un hiatus et un mauvais sens, et que M. Boissonade a corrigé en lisant *ποίῳ δ' ἀπεζεύχθητον*. La leçon de U., *ποίῳ διεζεύχθητε*, conduit à une correction plus près du texte : *ποίῳ διεζεύχθητον*. Au vers suivant, au lieu d'*ἐπιγνώσθητον*, qui est donné par V. et que M. Boissonade a conservé sans doute par inadvertence, car Nicétas, comme son modèle Théodore Pro-

drome, n'omet l'argument qu'au plusqueparfait, lisez avec M. Struve ἐπεγνώσθητον. U. donne ἐπεγνώσθητε, qui ne peut pas plus convenir que διεζεύχθητε puisqu'il en résulte un hiatus. (Voyez les *Variantes*, VII, 95.)

P. 149, l. 20. « Dis plutôt le récit d'une histoire douloureuse et lamentable. »

Ce passage est fort altéré dans P. M. Boissonade et M. Struve s'en sont aperçu, mais n'ont pas trouvé de remède. La leçon de U. me paroît le fournir en changeant λέγεις en λέγοις. (Voyez les *Variantes*, VII, 100, 101, et le vers ajouté par U. après 107.)

P. 150, l. 16. « Maintenant qu'elle se livre aux transports de la joie, » etc.

Au lieu de κρατούσης U. donne κροτούσης qui lève toute la difficulté que présentoit ce passage. Si l'on étoit choqué du rapprochement des deux phrases absolues que présentent les vers 112 et 113, peut-être pourroit-on lire

Πάντως κροτοῦσιν ὡς χαρᾷ συνημμένοις.

M. Boissonade s'écarte peut-être un peu trop du texte en proposant de lire, par une conjecture d'ailleurs fort ingénieuse :

Πάντων κρατούσης τῆς χαρᾶς συνημμένων.

Et in communi hac omnium lætitia.

P. 150, l. 23. « Aux maux qui jusqu'à cette heure ont accablé ton amante. »

Au lieu de ἐπλημμέλει M. Struve propose de lire ἐπλημμύρει qui seroit plus facile à expliquer.

P. 151, l. 3. « Je souhaiterois bien auparavant. »

M. Struve a bien vu que πρώτην, substitué par M. Boissonade à πρώτη donné par P., devoit être remplacé par πρώτον. C'est la leçon de U. (Voyez les *Variantes*, VII, 120.)

P. 152, l. 7. « Je la suppliai de fuir avec moi. »

M. Boissonade croit que dans ce passage il y a une lacune. Sans doute il est difficile d'expliquer le texte avec la leçon de P. :

Ἁλοὺς προσεῖπον, καὶ προσειπὼν ἠξίουν
ἐμαυτὸν αὐτῇ τῇ φυγῇ μεθαρμόσας.

Mais tout devient facile en lisant μεθαρμόσαι.

P. 153, l. 1. « Et conduits dans leur ville. »

A la leçon de P., ἀντεπήχθημεν, M. Struve propose de lire ἀνταπήχθημεν.

P. 153, l. 18. « De rouler dans la mer, » etc.

Au lieu de *μὴ ἐπολισθήσαντες*, qui donne un hiatus, M. Struve lit *μὴ παρολισθήσαντες*.

P. 155, l. 20. « Et qui a offert à ces mains, » etc.

Les trois manuscrits ont *τίς*, que M. Boissonade a changé en *ταῖς*. Mais *τί;* s'explique bien si on le fait précéder d'un point. Drosilla après avoir dit qu'elle a été renversée de son char dans la mer se sert, pour apprendre à Chariclès comment elle a été sauvée, de deux figures de rhétorique, l'interrogation et l'apostrophe.

P. 156, l. 4. « Celui que je croyois chez les morts, » etc.

M. Boissonade s'est vu obligé, par la leçon *ἣν* que donne V., de mettre, contre son gré, dans la bouche de Chariclès les vers 224-227. Sa correction *ὃν*, qui permet de conserver ces vers à Drosilla, est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, VII, 227.)

P. 156, l. 8. « Pleins de joie, se donnoient l'un à l'autre mille baisers. »

Au lieu d'*ἀλλήλους*, qui placé à la fin du vers donne un spondée au sixième pied, M. Struve lit

ἀλύτως. J'ai suivi la leçon de U. qui donne ἀσμένως. (Voyez les *Variantes*, VII, 229.)

P. 156, l. 11. « Quand déja par suite de leur doux entretien, » etc.

Il est impossible d'expliquer la leçon de V. :

Ἢ τὸ προλαβεῖν ἦλθον εἰς ψυχὴν μίαν.

U. conduit à la véritable leçon :

Οἱ τῷ προλαλεῖν ἦλθον εἰς ψ. μ.

(Voyez les *Variantes*, VII, 233.)

P. 156, l. 17. « Dont ils furent privés si long-temps. »

Je lis avec U. πρὸς τὸ λεῖψαι τοῦ χρόνου, ce qui me paroît préférable pour le sens à la leçon de V. : πρὸς τὸ λῆξαι τοῦ πόθου. Car le but des amants qui s'embrassent après une longue absence n'est pas de calmer leur ardeur, mais bien plutôt de réparer le temps perdu.

P. 157, l. 3. « Voilà, répondit la jeune fille, celui qui, » etc.

Le texte de V. est incomplet, ce qui ne pouvoit échapper à M. Boissonade. J'ai rempli la lacune à l'aide de U. (Voyez les *Variantes*, VII, 241.)

P. 157, l. 18. « Comme l'herbe des champs à la faux du moissonneur. »

V. ὡς εἰς θέρους ἄγρωστιν. M. Boissonade a changé cette mauvaise leçon et lit ὡς εἰς θέρος ἄγρωστιν. Mais avec θέρος on a un pyrrhique au deuxième pied. M. Struve corrige ὡσεὶ θέρους ἄγρ., et Nicétas doit avoir écrit ainsi. La prononciation sifflante du θ aura donné lieu à la leçon vicieuse ὡς εἰς. U. a aussi θέρους.

P. 157, l. 20. « Dont il a été si long-temps séparé par le sort. »

Je lis avec U. λαχόντα au lieu de λέγοντα. (Voyez les *Variantes*, VII, 258.)

P. 158, l. 1. « Qui pourra désunir ceux qu'un dieu a unis ? »

Allusion à ces mots de l'Évangile : *Quod Deus conjunxit homo non separet* (Matth., XIX, 6 ; Marc, X, 9).

P. 158, l. 11. « Car elle étoit naturellement enjouée. »

J'ai suivi la leçon de U., καὶ γὰρ προχαρῆς lis. προσχαρὴς) ἦν τὴν φύσιν, qui me paroît bien préférable à celle de V., καὶ γὰρ εἶχε καλὴν καρδίαν. En effet, ce n'est pas par bonté d'ame que Maryl-

lis se met à danser, mais parcequ'elle est naturellement portée à la gaîté et que le vin l'a rendue plus gaie encore. Προσχαρής manque dans les lexiques, mais la formation en est aussi régulière que celle de ἐπιχαρής et de περιχαρής.

P. 158, l. 14. « Tenant une serviette. »

V. χειρέμακτρα forme de la basse grécité. Cf. χειρεμαγεῖον. U. χειρόμακτρα qu'il faut préférer.

P. 158, l. 16. « Une espèce de bruit burlesque. »

Voyez la savante note de M. Boissonade, t. II, p. 356.

P. 158, l. 22. « Et les convives de rire à gorge déployée. »

Je lis avec U. ἐπῆρτο μακρός τις γέλως au lieu de καὶ πάλιν γέλως.

P. 158, l. 23. « Elle ne se releva pas, » etc.

Je n'ai pas cru devoir traduire les trois vers qui précèdent dans le texte imprimé :

Οὕτως ἐκείνη συμπεσοῦσα, κειμένη,
ἡ γραῦς Μαρυλλὶς ἐξεπόρδησε τρίτον,
τῷ συμπηλιοῦν τῆς κεφαλῆς μὴ φέρειν.

Ils ne se trouvent pas dans U., et il est probable que

Nicétas, en revoyant son poëme, aura senti l'inconvenance des deux premiers vers et les aura supprimés ainsi que le troisième. Son traducteur lui en sait bon gré, et son savant éditeur atténuera sans doute l'arrêt sévère qu'il a prononcé contre lui à l'occasion de ce passage. Le troisième vers, tel que le donne V., est inintelligible, et M. Boissonade n'a pas cru devoir le traduire. M. Struve a corrigé συμπηλιοῦν en y subtituant συμπιεσμόν qu'on rencontre dans un autre passage (VI, 182) où il s'agit aussi d'une chute soudaine, et qui donne un sens plausible ; Συμπίλησιν se rapprocheroit peut-être plus encore du mot corrompu, mais toute correction devient inutile puisque le vers ne doit pas subsister.

P. 159, l. 1. « Assurant ne pouvoir le faire, l'infortunée, » etc.

Avec la leçon de V.,

Ἔφασκεν ἡ δύστηνος, καὶ προκειμένη,

on a un spondée au quatrième pied. Cette faute, qui a échappé à M. Struve, disparoît avec la leçon de U. : ἔφασκεν ἡ τάλαινα.

P. 159, l. 14. « Craignant avec juste raison, » etc.

Le manuscrit de Venise ajoute ici deux vers qui

sont la conséquence des trois vers cités plus haut :

Οἶμαι πτοηθεὶς ἐκ προσυμβεβηκότων
ὡς μήτε αὕτη ἐκφορήσοι καὶ κόπρους.

Ces deux vers incongrus ont été supprimés par Nicétas dans la révision que reproduit le manuscrit d'Urbin. Je me suis donc abstenu de les traduire. M. Struve, choqué du double hiatus que présente le deuxième vers, a proposé de lire ὡς μὴ τελευτῶσ' ἐκφορήσῃ κ. κ.; mais on ne trouve dans les iambographes byzantins aucun exemple d'élision de ce genre. Je crois que la véritable leçon est ὡς μὴ τελευτὴν ἐκφορήσῃ. Τελευτήν est employé dans le sens de τέλος, *enfin*, *à la fin*, par Hésiode dans le *Boucl. d'H.*, 357; et dans *les OEuvres et les Jours*, 353. — Par suite de la suppression des deux vers en question Nicétas a changé ἤ, qui commence le vers 303, en μή. (Voyez les *Variantes*, VII, 303.)

P. 159, l. 15. « Triste récompense de son hospitalité. »

Après ce vers (304),

Μισθὸν λαβοῦσα τῶν φιλοξενημάτων,

qui ne donne pas un sens complet, U. ajoute

Τὴν θρίψιν αὐτὴν ἐν πόνοις τοῦ κρανίου.

P. 159, l. 18. « J'en jure par les dieux de l'Olympe. »

J'ai suivi U. (Voyez les *Variantes*, VII, 306.)

P. 159, l. 21. « Ne m'en veuillez donc pas de ma gaîté. ».

M. Boissonade a reçu dans son texte la leçon de V.,

Ἡμῖν δὲ ταῦτα λοιπὸν ἐμοῦ χάρις ;

mais il a dans ses notes proposé la correction de ἡμῖν en ὑμῖν. M. Struve indique le même changement sans dire, ce qu'il auroit dû faire, que l'éditeur de Nicétas l'avoit prévenu. Il veut ensuite lire ὅτ' αὐτά, ce qui est au moins inutile. Le vers suivant, tel que le donne V., est corrompu et trop court d'une syllabe. Lisez avec U. παιδὶ πλανηθεὶς φασι καὶ γέρων τρέχει, leçon que M. Boissonade avoit trouvée ou plutôt devinée, pour me servir de ses expressions (*sed hoc est ariolari*). M. Struve, en reconnaissant ici sa propre insuffisance, a eu tort de garder encore le silence sur cette heureuse conjecture. — Au lieu de φασί M. Boissonade a conservé φησί qui ne peut rester. C'est sans doute une faute d'impression, car il traduit ainsi ce passage : *Senex ipse*, AIUNT, *currit cum pueris errans.*

P. 160, l. 2. « Répondirent les jeunes gens. »

Voyez les *Variantes*, VII, 312.

P. 160, l. 11. « Et en vérité, bonne mère, » etc.

Le vers 321 est corrompu dans V. :

Καί καινὸν οὐδὲν μὲν ἐρῶν κατεργάσω.

M. Boissonade a bien vu qu'il falloit lire κατειργάσω, mais il n'a rien trouvé pour faire disparoître ἐρῶν. M. Struve proposeroit de lire ἢ γέρων s'il avoit un exemple qui prouvât que les auteurs de la basse grécité ont dit ὁ παρθένος, ce qui, je crois, seroit fort difficile à trouver. Lisez avec U.

Καὶ καινὸν οὐδὲν, μῆτερ, ὄντως εἰργάσω.

P. 160, l. 13. « Quand nous serions trois fois vieux, » etc.

M. Boissonade veut changer ἦμεν en ὦμεν; mais les deux manuscrits V. et U. donnent cette leçon, et l'on trouve souvent dans les écrivains de cette époque κἂν construit avec l'indicatif. (Voyez plus haut, p. 280.)

LIVRE HUITIÈME.

P. 161, l. 9. « Durant le repas. »

Je lis avec U. ἐν πότῳ au lieu de ἐν τόπῳ donné par V. (Voyez les *Variantes*, VIII, 9.)

P. 162, l. 18. « Que remplie de joie. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 34.

P 163, l. 8. « J'aurois goûté la plus vive jouissance en reconnoissant, » etc.

Cette addition nécessaire au sens est due au manuscrit d'Urbin. (Voyez les *Variantes*, VIII, 45.)

P. 163, l. 22. « Comme s'il m'envioit la consolation, » etc.

J'ai suivi U. (Voyez les *Variantes*, VIII, 48.)

P. 163, l. 5. « En apprenant que tu n'étois pas dans cette demeure. »

J'ai suivi U. dont le texte est beaucoup plus simple que celui de V. (voyez les *Variantes*, VIII, 61, 62). On évite d'ailleurs par-là au quatrième pied (τὴν γραῦν ταύτην ἠρόμην) un spondée, que M. Struve cherche à faire disparoître en supprimant l'article et en lisant γραῦν παραυτίκ' ἠρόμην,

leçon inadmissible, car une semblable élision est sans exemple dans Nicétas. Le commencement du vers lui paroît aussi corrompu. Il n'y auroit rien, selon lui, à objecter contre ce que dit M. Boissonade pour défendre l'emploi du génitif dans les exclamations si δὲ ne se trouvoit pas là (πολλῆς δὲ χαρᾶς). Le sens, ajoute-t-il, réclame à peu près ceci :

Κλίνης τ' ἀπάρασα γεραιὸν ἠρόμην.

U. rend tous ces efforts inutiles.

P. 164, l. 10. « Comme forcée à rendre le dernier soupir. »

U. confirme la conjecture de M. Boissonade :

Ψυχὴν ἐρυγεῖν θᾶττον ἠναγκαζόμην.

P. 164, l. 14. « De brûlants ruisseaux de larmes. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 67.

P. 164, l. 22. « Vers la demeure de la vieille Maryllis. »

La leçon θάλαμα de V. ne peut se soutenir. M. Boissonade a proposé de lire δόμαμα, excellente conjecture que confirme U.

P. 165, l. 3. « Sur le cou de la jeune fille. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 78.

P. 165, l. 9. « Ils portent sur leurs branches. »

Je lis avec U. ὑπερφέρει au lieu du ὑπεκφέρει.

P. 165, l. 15. « C'est dans cet espoir que j'ai supporté tant de maux. »

M. Boissonade, sans doute choqué du composé διυπήνεγκα, propose de lire δι' ὃν δὴ ὑπήνεγκα. Ce seroit une correction excellente si l'hiatus étoit admis dans ce genre de vers. (Voyez p. 200 et 201.)

P. 165, l. 19. « Répandu tant de larmes. »

Le grec va plus loin, il dit *une mer de larmes* (voyez les *Variantes*, VIII, 91). Eumathe, VII, p. 246, offre un exemple de cette hyperbole : ὅλας θαλάσσας δακρύων ἐκκενοῦσα. Manuel Philès, Carm. V, *in Joh. Cantacuz.*, v. 77, en a fait un usage non moins singulier :

Πρὸς βιβλίων πέλαγος ἐγκύψας μόνος.

P. 165, l. 20. « En entrelaçant ses bras, ses doigts, ses mains. »

Avec la leçon de U., καὶ ποδῶν στρέβλα, l'énu-

mération est plus complète ; mais le passage devient un peu libre.

P. 165, l. 22. « Je le sais par les peintures que j'ai vues. »

J'ai adopté l'excellente conjecture de M. Boissonade ἐκ τῶν γραμμάτων pour ἐκ τῶν πραγμάτων qu'on trouve dans les deux manuscrits.

P. 166, l. 2. « Fille de la mer. »

Lisez avec M. Struve ποντογεννεῖ, au lieu de ποντογενεῖ, pour éviter un pyrrhique au deuxième pied. Cf. p. 250.

P. 166, l. 6. « Et que l'on n'évitera jamais en courant à pied. »

Imitation d'Archias, Anth. Pal., V. 59. Cf. Achille Tatius, II, 5, et les notes de M. Boissonade sur le vers 118 du livre IV, où il cite ce vers de l'Aminte du Tasse, II, 2 :

E che giova fuggir da lui c' ha l' ali.

Du reste ce passage est fautif dans V. :

Ὃν πτηνὸν οὐδεὶς φεύξῃ μὲν πεζὸς τρέχων.

En effet φεύξῃ ne peut convenir ici, et avec φεύξῃ μέν on a un spondée au quatrième pied. M. Struve a bien vu qu'il falloit lire φεύξεται en supprimant

μέν auquel rien ne se rapporte dans ce qui suit. C'est la leçon de U. qui de plus donne τόν au lieu de ὅν. (Voyez les *Variantes*, VIII, 100.)

P. 166, l. 11. « Junon et la chaste Minerve, » etc.

Imitation de Rufin, Anth. Pal., V, 69.

P. 166, l. 16. « Que ne suis-je le zéphyr. »

Imitation d'une épigramme anonyme qu'on lit dans l'Anthologie Palatine, V, 83 : Εἴθ' ἄνεμος γενόμην, etc. Je m'étonne que M. Boissonade, qui a bien vu à quelle source Nicétas avoit puisé (un tel rapprochement ne pouvoit échapper à sa vaste science), ait conservé la leçon de V., εἰ δὲ ζέφυρος, et n'ait pas lu εἴθε ζ. qui est la vrai leçon et qu'on trouve dans U.

P. 166, l. 19. « Et toi, heureuse et brillante Phœbé. »

Imitation de Philodème, ép. 7.

P. 166, l. 23. « Qui séduit les ames. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 114.

P. 167, l. 1. « Les richesses, l'opulence. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 115.

P. 167, l. 18. « Nous qui nous chérissons. »

Le vers 127 est ainsi donné par V. :

Ἡμεῖς δὲ ποθοῦντες τί οὐ μιγνύμεθα ;

et donne parconséquent un pyrrhique au deuxième pied et un hiatus au quatrième. M. Boissonade, persuadé que l'accent sur l'antépénultième du vers est une faute, propose de lire :

Ἡμεῖς δὲ τί οὐ μιγνύμεσθα ποθοῦντες ;

mais il ne fait pas disparoître l'hiatus, il introduit dans le vers une forme épique, μιγνύμεσθα, que les iambographes des derniers siècles n'emploient jamais, et si le pyrrhique disparoît au deuxième lieu, on a un trochée au cinquième et un iambe au sixième : ce qui est inadmissible. M. Struve, qui en fait la remarque, propose de lire :

Ἡμεῖς δὲ τί ποθοῦντες οὐ μιγνύμεθα ;

la leçon de U. me paroît encore préférable :

Ἡμεῖς δὲ καὶ ποθοῦντες οὐ μιγνύμεθα.

J'ai prouvé plus haut (p. 276, cf. 261) par des exemples, et M. Struve a établi dans sa critique, d'une manière certaine, qu'on ne devoit pas se préoccuper de l'accentuation des dernières syllabes de ce genre de vers.

P. 168, l. 12. « Oui, j'aime Chariclès ; je l'aime par-dessus tout. »

Vers donné par U. (voyez les *Variantes*, VIII, 140). Au lieu de πάντως, je lis πάντων ou παντός. La confusion de ces mots n'est pas sans exemple. (Voyez les notes de M. Boissonade, I, 86.)

P. 168, l. 20. « Du reste, apprends, Chariclès, » etc.

Voyez les *Variantes*, VIII, 146.

P. 169, l. 14. « Mais tous tes projets ne seront vraiment utiles, » etc.

Voyez les *Variantes*, VIII, 161. Avec la leçon de U. on ne peut supposer qu'il y ait ici une lacune, comme l'avoit cru M. Boissonade d'après la leçon de V.

P. 170, l. 11. « Avec un profond gémissement. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 178. Ὡς μέγα στένων vaut beaucoup mieux ici que ἠρέμα στένων. Cléandre, qui vient d'apprendre la mort de celle qu'il aime, doit éprouver une douleur violente et ne peut soupirer doucement.

P. 171, l. 2. « Sur la perte de sa bien-aimée. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 190.

P. 171, l. 7. « Et ce foible espoir soutenoit mon existence. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 195.

P. 171, l. 10. « Échappée enfin aux mains hostiles des barbares. »

M. Struve, au lieu de μόνος (v. 196), veut lire μένος. La leçon de U. rend inutile cette ingénieuse conjecture.

P. 171, l. 23. « Mais puisqu'il falloit que ma mère me donnât le jour. »

J'ai suivi l'excellente conjecture de M. Boissonade, ἀνάγκη πᾶσα pour ἀνάγκη πᾶσι. Le vers 207 manque dans U., sans doute par la faute des copistes, car il est trop nécessaire au sens pour qu'on suppose que Nicétas l'ait supprimé volontairement.

P. 172, l. 1. « Que n'ai-je succombé sous le poids de mes cruelles infortunes. »

Le texte de V. est ainsi conçu :

ἐχρῆν δ' αὐτὰς τὰς ἀποφράδας τύχας
διαφθαρῆναι καὶ λυθῆναι πρὸς τέφραν.

M. Boissonade, pour rendre au vers le nombre de pieds nécessaire, a lu ἐχρῆν δὲ αὐτάς; et comme il en résultoit un hiatus, il a corrigé dans ses *Addenda*, p. 454, ἐχρῆν γὰρ αὐτάς. Mais avec γάρ comme avec δέ le passage n'en est pas moins fort difficile à expliquer. M. Boissonade propose donc de lire ἐχρῆν γ' ἐμαυτὸν (τὰς ἀποφράδας τύχας!) Διαφθαρῆναι, et c'est ce sens qu'il a suivi dans sa version latine. M. Struve a trouvé un remède plus simple : il lit δι' αὐτάς. C'est aussi la leçon de U., et le sens qui en résulte est bien préférable; car αὐτὰς devant être maintenu puisqu'il est donné par deux manuscrits, αὐτὰς τὰς ἀποφράδας τύχας! seroit une forme d'exclamation peu commune.

P. 172, l. 9. « A été moissonnée par l'impitoyable main de Charon. »

Voyez p. 213.

P. 172, l. 12. « Sans relâche. »

V. ἐπ' ἄλλης, que M. Boissonade a changé en ἐπ' ἄλλῃ : ce qui est une excellente correction; toutefois je crois qu'il faut lire avec U. ἀπ' ἄλλης.

P. 173, l. 4. « Cette longue succession d'infortunes. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 231.

P. 173, l. 9. « Tandis que Cléandre se lamentoit ainsi. »

M. Boissonade pense que les consolations adressées à Cléandre par Drosilla et par Chariclès ont été omises par le copiste de V. Le manuscrit d'Urbin ne confirme pas cette conjecture, que les habitudes de l'auteur justifient complètement.

P. 173, l. 23. « S'excusant à bon droit sur ses infortunes. »

Addition fournie par U. (voyez les *Variantes*, VIII, 247). Le composé ὕφαψις manque dans les lexiques, mais on connoît le simple ἅψις. Je pense qu'il a ici le sens de πρόφασις. Si l'on croyoit devoir rejeter ce mot, on pourroit lire ὕφασιν, et alors il faudroit traduire : *Tout entière à son ouvrage.*

P. 174, l. 16. « Reconnut que c'étoient les deux fugitifs, et s'écria, » etc.

U. donne ici, au lieu des vers 263 et 264, cinq vers qui rendent intelligible un passage fort obscur dans V. et que M. Boissonade regardoit avec raison comme corrompu. (Voyez les *Variantes*.)

P. 175, l. 4. « Dans des étrangers. »

Voyez les *Variantes*, VIII, 270.

P. 175, l. 10. « Envoyés, disoient-ils, par un songe. »

Vers omis par V. et donné par U. (Voyez les *Variantes*, VIII, 276.)

P. 175, l. 13. « Et de Drosilla et de Chariclès. Ces deux vieillards, » etc.

Addition due à U. (voyez les *Variantes*, VIII, 278). M. Boissonade avoit bien vu qu'il manquoit ici quelques vers.

P. 176, l. 13. « En ce moment Cléandre s'écria, » etc.

M. Boissonade a pensé qu'il y avoit encore une lacune après le vers 297; mais en lisant avec U. *εἶπε* au lieu de *εἰπών*, le sens devient complet, et il n'y a plus lieu de supposer qu'un ou plusieurs vers ont été omis. Du reste le vers 299 du texte imprimé est trop court d'une syllabe. M. Struve fait disparoître cette irrégularité en insérant *τόν* devant *πανύστατον λόγον*. Cette correction est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, VIII, 299.)

LIVRE NEUVIÈME.

P. 177, l. 4. « Ils brûlent son corps à la manière des Grecs. »

Je lis avec U. *συγκαίουσιν*, qui doit être la véritable leçon. *Συγκλαίουσιν* venant après *συνδακρύσαντες* est un pléonasme au moins inutile et ne justifie pas *Ἑλλήνων νόμῳ*. Pleurer les morts est un usage d'autant plus répandu qu'il est dans la nature ; les brûler étoit une coutume particulière à certains peuples et notamment aux Grecs. (Voyez Ant Gr. de Robinson, II, 221 ; Wachsmuth, *Hellen. Alterthumskunde*, 2ter, Th. 2te Abth., § 113, p. 79 : et surtout Kirchmann, *De funeribus Romanorum*, liv. I, ch. 1.)

P. 177, l. 10. « Tous les hommes dont le cœur compatit aux maux non mérités.

Au lieu de *εἰς ξένου τάφον*, qui paroît superflu après *ἐκεῖ*, je lis avec le manuscrit : *πᾶς συμπαθὴς ἄνθρωπος ἐν κακαῖς* [lis. *κάκαις*] *νόθοις*.

P. 177, l. 13. « Les chênes eux-mêmes et les rochers, » etc.

Voyez les *Variantes*, IX, 11, et comparez Virgile, *Georg.*, IV, 461.

P. 178, l. 10. « Que personne ne pourroit, » etc.

La leçon de V. n'est pas intelligible. Aussi le savant éditeur de Nicétas, après avoir proposé plusieurs corrections, ajoute-t-il : *Sed est altius vulnus, et locus lacuna laborat.* Mais l'embarras et l'idée d'une lacune disparoissent avec la leçon du manuscrit d'Urbin, où le vers 22 est ainsi conçu :

Οἷς οὐδαμῶς ἔλιγμα καὶ πλήθους μέτρον.

U. donne ensuite Κορυθοῦ, comme l'avoit corrigé M. Boissonade. — Aux nombreux passages relatifs à Chorœbus cités par ce savant ajoutez Manuel Philès, Carm. V, *in Johannem Cantacuzenum*, v. 756, et voyez la note de Wernsdorf.

P. 179, l. 3. « Quel génie puissant, » etc.

Le vers 37 du texte imprimé a un spondée au sixième pied, δαίμων, qui se retrouvant au commencement du vers suivant aura sans doute été répété à la fin de celui-ci par un copiste inattentif. M. Struve qui signale cette faute propose de la faire disparoître en lisant ἔρως au lieu de δαίμων : ce qu'autorisent les deux passages cités ici par M. Boissonade (II, 140, et III, 114), et la fin de Cléandre qui meurt victime de l'Amour. Mais ici

Drosilla s'en prend non pas à l'Amour mais à la Fortune. Il vaut donc mieux lire avec U. :

Ὦμοι, καλὲ Κλεάνδρε ! τίς βριαρόχειρ
δαίμων, ἀλάστωρ, etc.

P. 179, l. 4. « Ne ramène les saisons que pour la douleur. »

U. εἰς ὥρας λύπας φέρει (sic), c'est-à-dire εἰς λύπας ὥρας φέρει, leçon qui me paroît préférable à celle de V. Dans tous les cas il faut substituer φέρει à φέρων : car la phrase n'offre que des participes.

P. 179, l. 16. « Tu tombes avant l'heure. »

Avec la leçon des deux manuscrits, πρὸ ὥρας, on a un hiatus qu'on peut faire disparoître en lisant πρόωρος, à moins qu'on ne considère πρὸ ὥρας comme une expression synthétique. Cf. p. 201.

P. 179, l. 19. « O rameau de l'arbre verdoyant de Lesbos. »

Cf. Euripide, *Hécube*, v. 455 et suiv., édit. Hermann.

P. 179, l. 21. « Tu t'es penché pour mourir. »

U. νένευκας au lieu d'ἔμεινας. J'ai préféré cette

leçon comme plus *pittoresque*. Elle rappelle ces vers de Millevoye :

Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.

P. 180, l. 1. « Aujourd'hui tu es chez les morts. »

Avec la leçon de V., ἐν ἑτέροις, on a un pyrrhique au cinquième pied. M. Struve corrige en lisant ἐν νερτέροις. Cette excellente conjecture est confirmée par U. (Voyez les *Variantes*, IX, 54.)

P. 180, l. 8. « Malheureux Callistias. »

U. donne ici Καλλιστία, et non Καλλιγόνη, leçon de V. Ainsi le père de Cléandre se nommoit Καλλιστίας et non Καλλιστίος comme le pensoit M. Boissonade d'après le génitif Καλλιστίου (II, 59). Du reste M. Boissonade a bien vu que le nom du père de Cléandre devoit prendre ici la place de Καλλιγόνη.

P. 180, l. 9. « Ainsi qu'un jeune oiseau, il s'est envolé de tes bras. »

Eumathe, livre VII, p. 262, édit. de Gaulmin,

a dit de même : Ὑσμίνη... ὄρνις ἀποπτᾶσά μου τῶν χειρῶν. (Voyez la note de Gaulmin.)

P. 180, l. 13. « Tu te repais sans doute d'un agréable espoir. »

Ὦ ποῦ que donne V. n'offre aucun sens. M. Boissonade propose de lire ὄμως, qu'il faudroit recevoir dans le texte si U. en lisant ἦ που ne fournissoit pas une correction plus sûre encore.

P. 180, l. 17. « Tu prépares l'appareil brillant de la danse. »

Je crois avoir donné à λαμπρά le seul sens qui lui convienne ici en le réunissant comme adjectif à στῆσαι. C'est comme s'il y avoit λαμπρύνας ou λαμπρῶς κοσμήσας. L'auteur de l'Épigramme anonyme 521 (Jacobs, t. IV, p. 227) a dit aussi Ἔνθα καλὸν στησᾶσθε θεῇ χορόν. Στήσαι χορούς est une expression consacrée (voyez Eur., *Iph. A.*, 675). D'ailleurs nous avons πῦρ ἀνάψαι au vers précédent; prendre encore ici λαμπρὰ στῆσαι dans le même sens, ce seroit prêter à l'auteur une répétition oiseuse, et il n'en offre que trop. Du reste, si je n'ai pas adopté le sens proposé par M. Boissonade je n'en trouve pas pour cela sa note moins intéressante et moins utile, et j'y renvoie le lecteur.

P. 181, l. 22. « Quand donc mon ame, échappée à un océan de maux, » etc.

Le vers 94 dans V. est ainsi conçu :

Καὶ νῦν ἐμὸς νοῦς ἐκ παθῶν τρικυμίας,

ce qui ne donne pas un sens complet et a conduit M. Boissonade à supposer ici une lacune que le manuscrit d'Urbin n'offre aucun moyen de remplir. Mais même en conservant la leçon de V., y a-t-il vraiment lacune ? Ne vaudroit-il pas mieux y voir un artifice de style, une suspension ? Drosilla s'aperçoit non sans quelque pudeur qu'elle s'est longuement appesantie sur son chagrin, et elle s'interrompt pour s'occuper enfin de Chariclès. Au surplus en combinant la leçon de V. et celle de U. (voyez les *Variantes*, IX, 94), on peut obtenir un sens complet et satisfaisant. Je lis donc :

Καὶ νήνεμος νοῦς ἐκ παθῶν τρικυμίας ;

Et quel esprit sera tranquille, échappé à un orage de maux, c'est-à-dire *Et quand donc mon esprit sera-t-il tranquille*, etc.

P. 182, l. 9. « Tu ne seras plus la gloire de ta mère. »

Avec la leçon de V. le vers 100 est trop court d'une syllabe. M. Boissonade propose de lire ὦ

πῶς δὲ κλείσεις ou bien ὦ πῶς σῦ κλ. M. Struve préféreroit κλήσεις s'il lui étoit démontré que dans les vers iambiques des bas temps une voyelle longue peut devenir brève devant une autre voyelle. Comme il est hors de doute que cela n'a jamais lieu, je pense qu'il faut lire ὦ πῶς κλείσεις.

P. 182, l. 14. « Servir de bâton, de soutien à la vieillesse. »

Voyez les notes de M. Boissonade sur ce passage (IX, 104) et sur ses *Anecdota græca*, t. IV, p. 207. Voyez aussi mes notes sur Eumathe, p. 270, et sur l'*Hécube* d'Euripide, v. 277. Shakspeare a employé cette métaphore, peut-être à l'imitation des anciens (*Marchand de Venise*, acte II, sc. 2) :

The boy was the very staff of my age, my very prop.

P. 182, l. 16. « Flambeau et lumière de joie. »

M. Struve, au lieu de ὡς φῶς, lit ὦ φῶς. M. Boissonade a traduit comme s'il avoit cette dernière leçon sous les yeux. J'ai suivi son exemple.

P. 182, l. 21. « Gnathon le marchand étranger, qui se tenoit au milieu d'eux. »

Le vers 111, tel que le donne V.,

Ἔφησε μέσον στὰς ἔμπορος στὰς ὁ ξένος,

est évidemment corrompu, la répétition de στὰς donnant une syllabe de trop. Cette syllabe, M. Boissonade l'a fait disparoître en supprimant le premier des deux στὰς ; mais il reste toujours un pyrrhique au deuxième pied, ce qui n'a pas échappé à M. Struve. Ce critique pense avec raison qu'on ne peut remédier à cette violation de la prosodie en substituant μέσσον à μέσον : car les iambographes byzantins, comme nous avons eu occasion de le remarquer, n'emploient jamais les formes épiques. Il propose donc de lire :

Ἔφη μέσος στὰς ἐμπορικὸς ὁ ξένος,

correction qu'à la rigueur on pourroit admettre si U. ne nous fournissoit la véritable leçon :

Ἔφη μέσον στὰς ἔμπορος Γνάθων ξένος.

P. 182, l. 22. « Cesse ces plaintes. »

M. Boissonade a fort heureusement changé τύρβης ἄλλης en τ. ἅλις que réclame le sens et que confirme U. M. Struve fait de plus remarquer que par là on évite un spondée au sixième pied.

P. 183, l. 7. « Il seroit permis alors de se désoler sans mesure. »

Je lis avec U. καὶ κατάκρας δακρύειν, au lieu de οὐ κατάκρας ὁ. qui donne un sens peu d'accord

avec l'enchaînement des idées. (Voyez les *Variantes*, IX, 116.)

P. 183, l. 9. « Il faut donner la préférence au bien. »

A la leçon de V., εὐεκτέον, qui n'a pas pour elle l'autorité de l'analogie, M. Struve substitue εὖ δεκτέον. U. donne la véritable leçon : εἰσελκτέον. (Voyez les *Variantes*, IX, 118.)

P. 183, l. 17. « Qui sont sur le point d'en jouir. »

Je lis μέλλουσιν avec U., au lieu de θέλουσιν. (Voyez les *Variantes*, IX, 125.)

P. 183, l. 20. « Car ils se sont familiarisés par une longue attente avec le premier. »

Ce passage est corrompu dans les deux manuscrits, si toutefois ma collation de U. ne laisse rien à desirer. Προσδοκῶντες πρὸ χρόνων est évidemment une leçon fautive. La correction proposée par M. Boissonade, προσδοκῶσίν τε πάλαι, seroit fort satisfaisante si elle ne donnoit pas un trochée au cinquième pied. Il faut lire προσδοκῶσι πρὸ χρόνων et regarder ce membre de phrase comme une sorte d'explication de ὡς εἰδόσιν qui précède :

Ils en ont acquis la connoissance par une attente qui date de loin.

P. 184, l. 7. « Ranime ton courage, ô jeune fille. Et toi, Chariclès, » etc.

U. donne ici deux vers qui manquent dans V. et qui rendent inutile la correction de σεαυτοῦ en σεαυτῆς.

P. 184, l. 11. « Il faut supporter avec courage les coups de la Fortune. »

Χρὴ γὰρ τὰ συμπίπτοντα γενναίως φέρειν.

Ce sont, dans un autre ordre et à quelques légères différences près, les expressions et la pensée du titre CVIII du *Florilegium* de Stobée : Ὅτι δεῖ γενναίως φέρειν τὰ προσπίπτοντα, titre sous lequel le compilateur grec a rassemblé un grand nombre de vers qui ont pu inspirer Nicétas. Témoin ce vers de Ménandre :

Καὶ τὰ κακὰ δεῖ πταίοντα γενναίως φέρειν.

P. 184, l. 19. « Avec la rapidité de l'oiseau. »

Bien que le savant éditeur de Nicétas justifie par des exemples la leçon de V., ἀπτέρῳ τάχει, j'ai cru devoir suivre la leçon de U., εὐπτέρῳ. Ἀ et εὐ se

confondent souvent dans les manuscrits. (Voyez M. Boissonade sur les *Héroïques* de Philostrate, p. 551; sur Nicétas Eugénianus, II, 53, 69, 96; III, 52; sur Constantin Manassès, III, 64; sur Eunape, 284, 462, 579 : sur ses *Anecdota græca*, t. I, p. 7, 25, 79, 135; t II, p. 271, 407; sur Théophylacte Simocatta, p. 244, 269, 310, 313; M. Hase sur Nicéphore Phocas, p. 238; M. Ch. Georges Jacob sur le *Toxaris* de Lucien, p. 91, etc.)

P. 185, l. 3. « Et leur ayant annoncé l'arrivée de leurs enfants. »

Au lieu de καὶ τῶν παιδῶν ἄφιξιν qui donne un spondée au deuxième pied, M. Struve propose de lire καὶ τῶν τέκνων, correction confirmée par U. (voyez les *Variantes*, IX, 154). Substituer à un mot son synonyme est souvent un moyen de corriger des vers fautifs. Ainsi dans le poëme adressé par Théodore le Diacre à l'empereur Nicéphore, sur la prise de l'île de Crète, et que M. Fr. Jacobs a publié dans le tome XI du nouveau *Corpus scriptorum historiæ byzantinæ*, le vers 62 de la troisième *acroase* finit par ces mots :

.....ἀκυθρωπὸς, πλήρης μόχθων,

et offre par conséquent, au sixième pied, un spondée que l'on peut remplacer par un iambe en substi-

tuant πόνων à μόχθων. Un semblable remède peut être appliqué au vers 29 de la même acroase en changeant πολλῆς δόξης en π. τιμῆς ou mieux encore en πολλοῦ κλέους. Au vers 879 du πόνημα ἰατρικόν de Psellus publié par M. Boissonade, t. I, p. 75 et suiv. de ses *Anecdota græca*, lequel est ainsi conçu :

Ὑγρασίας ἄνευθεν αὐτῶν ὀφθαλμῶν,

le spondée du sixième pied peut également disparoître en lisant ὀμμάτων au lieu de ὀφθαλμῶν. Une correction semblable peut être faite par le même moyen au vers 52 du poëme en question,

Τὸ μήτε διψῆν, μήτε τὴν πόσιν στέργειν.

Pour cela il faut lire φιλεῖν au lieu de στέργειν, si l'on n'aime mieux conserver la leçon du manuscrit, στέγειν, ce qui me paroît préférable ; car l'auteur signale dans ce passage les symptômes d'un estomac humide qui sont devant lui : d'abord l'absence de la soif, τὸ μήτε διψῆν ; puis l'impossibilité de conserver la boisson, μήτε τὴν πόσιν στέγειν. Avec στέργειν ou φιλεῖν Psellus ne feroit guère que répéter en d'autres termes ce qu'il vient de dire. Le spondée au sixième pied peut encore, à l'aide d'une transposition de mots, faire place à un iambe au vers 140. Au lieu de

Καὶ σπέρμα γεννᾷ, καὶ λίθους διαθρύπτει,

il faut lire :

Καὶ σπέρμα γεννᾷ, καὶ διαθρύπτει λίθους.

On évitera encore le spondée au sixième pied du vers 963 si l'on change χρῶμα en χρέμμα, que le sens réclame. Je lis ainsi tout le passage (462-965) en donnant à χρωματίζει le sens de χρῶμα ἔχει, et en substituant, au vers 962, προσφερές à προσφερής :

Ἀλλ' εἰ μὲν ἀφρῷ προσφερές πως τυγχάνει
νόθου τε λευκοῦ χρωματίζει τὸ χρέμμα,
ἀνωδύνως τ' ἄνεισι θλίψεως ἄνευ,
ἐκ πνεύμονος ῥεῖ, καὶ κτενεῖ πεπονθότας.

J'ai déja fait remarquer plus haut (p. 246) que le double λ ne faisoit pas rigoureusement position chez les iambographes byzantins. Il en est de même pour les autres liquides. Ainsi Jean Psellus dans ses épigrammes sur saint Grégoire et saint Basile, qu'on lit à la suite des τετράστιχα de Théodore Prodrome imprimés à Basle en 1536 (fol. 89 recto), termine un vers iambique trimètre par le mot Ἰωάννης :

Εὔνους μαθητὴς οἰκέτης Ἰωάννης.

Maxime Planude a aussi placé ce nom à la fin de deux des vers qu'il a consacrés à Jean Chaméas et que M. Boissonade a publiés dans ses *Anecdota græca*, t. III, p. 463 et suiv. Il me seroit facile de multiplier les exemples.

P. 185, l. 4. « Un présent de dix mines d'or. »

U. donne δῶρον au lieu de αὖθις. (Voyez les *Variantes*, IX, 155.)

P. 185, l. 20. « Hommes faits, jeunes filles. »

La leçon ὁ μεσήλιξ de V. donne un pyrrhique au cinquième pied et un spondée au sixième. M. Struve, qui en fait la remarque, propose de lire μεσήλικες, sans article; mais il pense avec raison que ὁ μεσήλιξ est, non pas une leçon corrompue, mais une glose de ὁ σφριγῶν passée dans le texte. U. en terminant le vers par ἡ παρθένος fait disparoître les deux fautes. — Après le vers 169 M. Boissonade signale une lacune considérable que l'on peut remplir à l'aide des vingt-trois vers que j'ai retrouvés dans U. (Voyez les *Variantes*.)

P. 185, l. 21. « Pleins de joie. »

Voyez les *Variantes*, IX, 166.

P. 185, l. 21 et 22. « S'élancent à l'envi. »

Κοινῷ δρόμῳ, U., leçon préférable à κοινῷ τρόπῳ de V. Pour la confusion de κοινός et de καινός, voyez les notes de M. Boissonade sur Tibérius Rhétor,

p. 38, et sur Nicétas, IX, 251, Dans ce dernier commentaire il cite un passage de Théodore Prodrome, IX, p. 421, où la conjecture qu'il propose (κοινῶς pour κατνῶς) est confirmée par le manuscrit 121 du Vatican.

P. 186, l. 6. « Phrator répondant aux caresses de Drosilla. »

U. donne ici Σφάτωρ et reproduit encore cette leçon aux vers 19 et 20 du fragment inédit. Partout ailleurs dans les trois manuscrits le père de Chariclès étant appelé Φράτωρ, j'ai dû préférer ce dernier nom.....

P. 187, l. 13. « Afin qu'il pût... contempler... sa bien-aimée. »

Pour éviter un spondée au quatrième pied, M. Struve lit ἐμβλέπῃ au lieu de ἐμβλέψῃ. U. donne ἐμβλέποι.

P. 187, l. 15. « Et (comment s'expliquer cette contradiction) il n'étoit pas jaloux, » etc.

Voyez les *Variantes*, IX, 178 et suiv. D'après ces Variantes je lis ainsi tout le passage :

Οὐ μὴν ἐπαφθόνει γε (πῶς τις ἐκφράσοι;)
καὶ τῷ κυπέλλῳ τηλικούτων χειλέων

ἄριστα θιγγάνοντι τῶν τῆς παρθένου·
ἐζηλοτύπει δὲ πρὸς οἶνου κ. τ. λ.

Il résulte du texte ainsi constitué qu'il ne fallòit pas changer Οὐ μὴν en καὶ μὴν; qu'au lieu de δέ au vers 178 il faut évidemment lire γέ, et que καὶ donné par U. au vers 181 doit être supprimé, puisque autrement le vers auroit une syllabe de trop.

P. 187, l. 9. « Ainsi se passa le festin. »

Le vers 183, tel que le donne V. :

Οὕτω μὲν οὖν εἶχε καὶ τὰ τῆς πανδαισίας,

a une syllabe de trop. M. Boissonade, pour lui rendre ses dimensions ordinaires, propose de supprimer καὶ, et il ajoute : *forte* εἶχεν, *ni hoc sit in Niceta curiosius.* A cela M. Struve répond que les poëtes des derniers temps n'ont jamais négligé d'ajouter le ν euphonique lorsque la loi de position l'exigeoit, et que par conséquent si l'on rejette καὶ il faut nécessairement lire εἶχεν. Mais il croit qu'il vaut mieux supprimer οὖν. U. confirme cette dernière conjecture. (Voyez les *Variantes*, IX, 183.)

P. 187, l. 22. « Et, se répandant sur leurs yeux, leur apporta un doux sommeil. »

Je lis avec U. ἐγχυθεῖσα, correction déja proposée par M. Boissonade ; et au vers 186, avec le

même manuscrit, ἧγεν, que M. Struve vouloit substituer à la leçon de V., ἧσεν, laquelle, dit-il, ne peut être changée en ἧσεν, puisque l'aoriste 1er d'ἵημι fait ἧκεν et non ἧσεν. Mais pourquoi donc n'auroit-il pas préféré croire que l'éditeur de Nicétas a eu en vue ἧσα, aoriste 1er de ἥδω, forme rare, il est vrai, mais dont le *Nouveau trésor de la langue grecque* offre plus d'un exemple.

P. 188, l. 6. « Et s'abandonnent aisément aux larmes. »

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

DESTOUCHES, *Glorieux*, acte III, sc. 9.

P. 188, l. 18. « Pendant qu'ils sont ensevelis dans le sommeil. »

Je lis avec U. εἰσκοιμωμένους au lieu de ὡς κοιμωμένη (voyez les *Variantes*, IX, 201). Remarquez d'ailleurs que dans U. le vers 200 vient après le vers 203, ce qui est bien préférable.

P. 189, l. 4. « Cette mort a tué Cléandre. »

Je lis avec U. κτεννύει au lieu de χωννύει.

P. 189, l. 20. « Et pour consolatrice dans mes jours d'affliction. »

Pour faire disparoître le spondée qu'offre au

quatrième pied le vers 283 du texte imprimé, M. Struve lit, en changeant l'ordre des mots :

Ἐν συμφοραῖς οὐκ ἔσχον ἄκος τῆς λύπης.

La leçon de U. est encore préférable. (Voyez les *Variantes*.)

P. 191, l. 7. « Sautant de toutes leurs forces. »

Voyez les *Variantes*, IX, 255.

P. 191, l. 9. « Le prêtre de Bacchus, le premier citoyen de la ville. »

Deux inscriptions de l'île d'Andros que j'ai publiées dans mes *Inscriptions grecques et latines recueillies par la commission de Morée*, t. II, p. 56, 57, donnent au prêtre de Bacchus le titre honorifique de ἄνδρα πρῶτον. Nicétas avoit-il vu quelque monument de ce genre, ou la tradition lui avoit-elle appris quel rang les ministres du dieu occupoient dans leurs villes, c'est ce qu'il est difficile de décider. Je pencherois pour la première hypothèse.

P. 191, l. 10. « Et il engage toute la troupe. »

M. Boissonade, d'après un passage semblable de

Théodore Prodrome (IX, p. 421), pense qu'il y a ici une lacune et que le discours du prêtre a disparu. U. ne prête aucun appui à cette supposition. Εἴρηκε ταῦτα qui vient plus bas au vers 263 prouve que Nicétas n'a pas mis un discours direct dans la bouche du prêtre.

P. 191, l. 20. « Le soir, quand elle se coucha, » etc.

La leçon de V., Οὐκ ἑσπέρα μείνασα παρθένος κόρη, ne peut se défendre. M. Boissonade propose de lire καὶ ἑσπέρᾳ μείνασα en donnant à ce dernier mot le sens de οὖσα. Du texte de U., Ἐν ἑσπέρᾳ μένουσα, on tire la véritable leçon :

Ἐν ἑσπέρᾳ μὲν οὖσα παρθένος, κόρη, etc.

FIN DES NOTES.

IN

NICETÆ EUGENIANI

NARRATIONEM AMATORIAM

VARIANTES LECTIONES

E CODICE VATICANO (URBINATE 134) ENOTATÆ.

Desideratur argumentum metricum quod dedit Boissonadius e cod. Par.

AD LIBRUM I.

Tit. Τῶν κατὰ Δροσίλλαν καὶ Χαρικλέα βιβλίον πρῶτον. Amatus ad marginem rescripsit: *Nicetæ Eugeniani, ed.*

Absunt a cod. v. 3-5; pro quibus habes: καὶ γῆς κορυφὰς ἀναδεδραμηκότος. — 6 (cod. 4). προσεμπίπτουσι. — 7. συγκροτήσαντες (sic). — 8. βαλλόντες (sic). — 9. πετροπεμπῶν. — 15. εἰσλήψοιντο τῶν ὁρισμάτων. — 18. ἀποστάδην. — 20. ἐσκύλευσε. — 22. τοὺς πρὸς τ. π. — 27. καί τι. — 28. τὸν βοῦν sed 204. τὴν β. — 32. συνεμινυρίζον. — 42. τί γοῦν

ἐφεξῆς. — 43. ὅσοι φυγεῖν ἴσχυσαν ἐκ ξιφῶν μέσων. — 44. ἐλευθέρους πρὶν ἐντιθέντες αὐχένας. — 46. κάκιστον. — 47 εἰσῤῥυέντες (sic). — 50. ὑπεξενωμένοις. — 51. συμπατρ. — 59. ἀπειροκάκων νηπίων ὄμμη. — 60. ὦ κ. συγκραμμάτων [id est συγκραμάτων, non mala lectio]. — 63. ἀνδρῶν γ. νηπίων
μυρίων μ. voci μυρίων atrum signum transverso calamo allevit librarius.— 65. φροντίδα. — 66. βαρβάρων. — 69. τοὺς οὖν. — 70. τροφήν τε καὶ π. — 71. τούτοις σὺν θήραις ἀν καὶ τ. ξ. — 72. οἷς καὶ συνεξέσφιγκτο. — 74. δροσίλλα. — Post v. 76 lemma ἔκφρασις λειμῶνος. — 78. Ut Venet. — 79. δρῦες. — 84. ἠνεωγμ. ut P. — 88. ἔχει. — 89. ἐπεισβάλοι. — 96. ὑπανήγετο. — 97. τούτῳ προσδεδεγμ. — 110. παρεισέπνευσε τοῖς ἐγχ. [leg. παρεισέπλευσε sed præstat παρεισέῤῥευσε quod duxit Boiss. e codicis Par. lectione; nam equis vecti non navibus irruperant Parthæ. Cf. 206]. — 115.
λλ
στεγασμίτων (sic). — 116. δροσι (sic). — 117. σὺν τοῖς. — Post 119. lemma : ἔκφρασις δρόσίλλης. — 123. λευκόχειρ κρυσταλόχειρ. — 125. εὐπερίγραφος. — 126. παρειάς. — 127. διαθετισμένη. — 128. ἠνεωγμ, ut 84. — 133. πυρσὸν ἀστράπτοντα. — 135. τ' ἄλλα. — 137. κοσμίαι. — 141. τὸ στ. ἄλλην εἶχεν ὀρθίαν δρ. — 142. κυπαρίττου νέας. — 149. λευκερύθρος.

— 150. θάμβημα γὰρ ἦν συγχ. — 157. ἡ δροσίλλα. 158. ἐπηυτύχησε. — 161. ἐξηρπαγμένοις. — 164. εὐχεροῦς. — 168. Κρατῖλος. — 178. Ut P. — 180. περιτρέχων. — 181. ἀποδράσειεν. — 182. μακρόν. — 184. ἐς τοὺς ὑφ' ἡμᾶς (scripserat primum librarius ἐφ' ἡμᾶς). — 185. ἐξ ἀν. ὡς βαρὺν λόγον — 189. ἐπεὶ δε ὁ λ. καὶ μέγας διφρηλ. — 195. π. ὑπ' αὐτὸν. — 197. αὐτῷ παρασχών. — 198. ὑπὲρ ἄλλό τι πλέον. — 199. ἐκ δωρεῶν. — 201. βάρβ. γένος. — 203. διεξηρπασμένα. — 204. τὴν βοῦν. — 205. abest. — 206. ἤλαυνεν εἰς τ. π. — 214. χρόνους ἐμαχ. ἠξίουν κρότου. — 216. καλοῦντες αὐτῶν τὴν σφ. εὐεργέτιν. — 220-221. desiderantur. h. l., sed post 223. leguntur, ut in P. — 223. τῆς συζυγείσης παρθάνακτι κρατύλῳ. — 224. ὅστις χ. — 227. ἐξήνεγκεν ἐκ τῆς ὠλένης. — 228. τις τοῦ τοσαύτης δυστυχοῦς χαριτλέα.—229. εἰπὼν δυσαντίφωνον ἀντεκεκράγει.—Ante 230. lemma: θρῆνος Χαριτλέος ἐπὶ Δροσίλλῃ. — 230. μένοις. — 232. ἐχθρῶν ἀγρίων. — 234. ἐρύσθης (sic). — 236. κροτεῖς. — 238. ἐχθρῶν νῦν φανεὶς σου δεσπ. — 240. ἤ που (sic) σε τυχόν. — 242. ἐκοῦσαν αἱ θεαί σοι, τύχη. — 260. Lemma ad marg. φιλίωσις χαριτλέος καὶ κλεάνδρου. — 268. ἐκκουφιεῖς. — 272. ἐξάγοιτο τὸ θ.—275. πλ. ἀ. νῦν πρόσρῆσις (sic). — 279. ἕνα με λ. ἠρ. συγκλίνῃ. — 281. μακράν. — 283. ἐπακροάσει. — 284. abest, pro quo legitur: οὕτως

ἐκείνων προσλαλούντων ἠρέμα. — 286. Χρυσίλλας. — 287. οὐ μὴν κ. — Post 288. lemma : Θρῆνος δροσίλλης ἐπὶ χαρικλεῖ. — 289. λέγουσαν. — 292. εἰσφέρων. — 293. καταφρονήσας ὦ κ. πρ. — 294. καὶ τῆς προβάσης ἐγγύης. — 296. μόνον. — 299. πρὸ σοῦ. — 300. προσγγυωμένης. — 301. κἂν γάρ. — 302. ἀντιστρατεύει τοῖς σχεθεῖσιν ἐν πόθῳ. — 314. ἀντιστρ. πρὸς διάστασιν φίλων. — 315. καὶ μηχ. συμμερισμὸν τῶν δύο et deinde inserit ἀγωνιᾷ δὲ φεῦ διασπᾷν εἰς τέλος. — 317. μὴ δὲ λητοῖ δ. — 318. τὴν παλαμναίαν τύχην. — 320. ἀφυπνοῖς καὶ δροσίλλας λανθάνῃ. — 322. διαῤῥαγῆναι μηδαμῇ χαρ. — 326. et 327. oscitans omisit librarius, cum 326. et 328. iisdem verbis inciperent. — 332. κλῆσις ἡ κεχαρμένη. — 333. σχοῖεν πέρας. — 336. ἐγκεκλείσθης [leg. ἐνεκλείσθης]. — 344. νυξὶν ἐν μέσαις. — 345. μικρὰ Δρ. — 346. μικρόν. — Ibid. συγκάτασχέ με. — 347. ἦ που. — 350. οἱ βλ. — Post 353. inserit καὶ νυκτερινὸν ἐκτραγωδούσης γόον. — 355. κοιμωμένοις. — 356. κἂν καὶ τὸ ταύτης. — 357. καὶ γνοφοῦν [Cf. IV, 8. et 9. Theod. Prodr., Rhod. et Dos., I, 3 : Ταύτην (id est τὴν γῆν) ὑπελθὸν ἐγνόφου τὴν ἡμέραν].

AD LIBRUM II.

4. ἐνδιδόντος. — 6. καὶ πάντας εὖ γὰρ βαθέως κ. — 7. μέγα στενάξας ἐκ μυχοῦ τῆς κ. — 9. ἔοικα ὑμῖν ὑπνοῦν εἰσέτι (sic, relicto spatio). —

10. Omittit καὶ. — 15. Ad marg. γνω'', id est γνωμικόν compendio scriptum. Cf. Boisson. ad Nic. I, 269. — 19. ὤφελον. — 25. κατεστάλαξε. — 27. ψ. ἐμπεσὼν ἐντεθλιμμέναις λίαν. — 29. ἐπαναστάς. — 30. τὴν γ. εἶχεν ὡς κ. male metri causa; est enim spondæus in quarta sede.—Post 31. lemma: ὁμιλία Καρικλέος καὶ Κλεάνδρου. — 32. τὰς προϋπεσχημένας. — 34. ἐγγύθεν, ut P. — 35. διδοίμην. — 37. καθιστῶν. — 41. ἤ. — 46. πταίει. — 54. λ. τὰ σ. τληπαθήματα λ. — Post 56. lemma: διήγησις κλεάνδρου περὶ τῶν καθ' αὐτόν. — 59. Καλλιλίστου (sic). — 60. ἐγειτνία μοι π. — 61. τῶν ἀῤῥένων μὲν ὄψιν εὐλαβουμένη. — 69. ἄπλαστον. — 75. καὶ σὺ Χ. εἶπας ἂν ἰδὼν τότε. — 78. ὀδοιπ. ἐξετείρευε [fort. leg. ἐξεθήρευε] πλέον. — 79. ἀπληστίας. — 80. ἔφλεξε. — 82. et 83. absunt. — 84. πυρὸς μένος πν. — 86. et 87. absunt. — 90. θηλὴν λεαίνας. — 91. ἐξεθ. τάλας. — 92. ἔπαθον εἰς τὴν πόθος καρδίαν. — 93. ἐξυχεν ἐστρ. μ. δ. ἔρως. — 96. ἦν μακρὰν βάλλων ἔρως. — 97. ἀπληστίας. — 99. ἦν εὐσθ. ἄν. — 102. οὐδέν τι πλέον ἀγκαλίσματος μόνου. — 103. abest. — 105. πάρεργον χρεῖττον. — 106. χειλῆ φιλεῖν σοῦ. — 109. κέκρυπτο καὶ συνεστάλη. — 110-112. absunt. — 117. ἀξυμφοράτως. — 122. λήγειν θέλων. — 123. παρατρέχων. — 125. ad marg. compendium vocis σημειωτέον. — 125. πτο-

ἡσθω (sic).—128. ὅλην καθ' ἡμῶν ἐκκ.—133. et 134. absunt.—137. πόδα.—140. δυσμενῶς.—141. πυρπ. καταστρέφεις.—142. φαρμ. ἀλγύνεις.—145. πλ. φ. μοι σ. μοι.—147. συλλογισμοί με ξένοι.—150. τὸν λαλοῦντα.—152. ὀρῶν σκοτεινόν.—Post 152. inserit: ἐν πηλοφύρτῳ φυλακῇ κεκλεισμένον.—154. στερουμένης (στερουμένη quod legitur in Boiss. errori typothetæ tribuendum est).—159. ἀντέπεμψα τοιάδε.—160. Κλ. ἀντέφησεν εἰς Κ.—161. et 162. absunt.—163. ὡς.—165. λίποις.—166. εἰς τὴν π.—Post 167. lemma: ἐπιστολὴ α κλεανδρου πρὸς καλλιγόνην.—168. πῶς παγκ.—172. ἆρ' ὦ χ.—δυσμενὴς Χάρον.—177. ναὶ pro φεῦ.—178. συσταλεῖς.—181. καὶ δυσφορήσας.—186. ἠνωτισμένος.—188. λαβοῦσα νοῦν κλινάντα (sic) τὰς ἐπαρμένας.—190. ἐς.—191. ἥδος (sic. Cf. *Var.* III, 206) εὖ λέγειν.—201. Ad m. lemma: ἐπιστολὴ 6 κλεάνδρου πρὸς καλλιγόνην.—202. σηρήνιον (sic).—203. ὑπὲρ τὴν φύσιν.—204. ὑπὲρ τὸν λόγον.—205. διδοῦσα πλ.—206. ξανθὴν τό π.—Ib. γῇ.—209. αὐτὸς ευπροσώπου π.—213. ἐξελίττει.—214. ἀνιστ. ἂν εἶχεν.—215. ἔνδον δὲ φεῦ τῆς τ. κ.—221. περιπλακέντά μοι (sic).—224. ταῦτα.—225. ἔπαθον.—226. τὸν γὰρ βρ.—

231. ἡ παμφία. — 233. πολλὰ ποτνιωμένη. — 235. δραπιστεύει (sic).—236. ἔμαθον.—238. ἐμῆς.—239. Ad m. ἐπιστολὴ γ κλεάνδρου πρὸς καλλιγόνην. — 240. σοὶ συμμένω. — Pro versu 241. exhibet :

> σὺ χαρμονή μοι καὶ σὺ θλίψεως βέλος,
> σὺ καὶ νόσος μοι καὶ σὺ φάρμακον νόσου.

— 242. καὶ πάλιν ἄφρ. β. — 245. ἡ τοὺς ὅλους λαβ. πρὸς τ. γήϊνον πλ. unde versus fit ὑπέρμετρος. — 248. μήτηρ. — 249. ἐξεγέννησαν. — 253. ἐξεθορεύθην (sic) τάλας. — 257. πεπληγμένου. — 261. τρ. πλήττει θλ. — 262. κεντοῖ. — 264. ἐνστ. εἰς τὸ στ. ἐκ στέρνου δρ. — 265. τραῦμά μοι. — 266. κρυστάλώδεις. — 267. ἀφάπτου. — 269. et 270. absunt. — 277. εἰ δ' οὖν. — 280. προεξέπεμψα. — 282. Ad m. ἐπιστολὴ δ κλεάνδρου πρὸς καλλιγόνην. — 289. πατοῦσαν. — 292. ἐξεκαύθην. — 297. εἰπεῖν δέ μοι τ. ἄλ. ὅσον. — 299. βραδεῖλων (sic). Ad m. βί. — 301. et 302. Sic se habent :

> τοσοῦτον ἡ σὴ καλλονή, Καλλιγόνη,
> ἔθελξε τὸν χθὲς ἀτενῶς βλέψαντά σε.

— 306. πανδώρα. — 308. εἰσάγει. — 313. σὺδαμῆ στέγειν [de confusione vocum στέργειν et στέγειν vid. not. p. 319]. — Ante 324. inserit : ἄσμα

κλεάνδρου εἰς καλλιγόνην. — 327. τεκνοκτόνος. — 328. ἐξωρνεώθη. — 330–334. absunt. — 337. μῦρον (sic). — 340. μεγίστον (sic). — Ib. ῥαδίως. — 341. βλατίον ad m. βλακεῖον ἢ βλαυτίον. — 343. συντρίψει. — 346. τὴν γυναικείαν πλ. — 347. φῦλλον [id est φῦλον. Nicetas autem ut esset iambus in sexta sede, scripsit haud dubie φύλον, quod legitur in P. et V.]. — 352. εἰς ψυχὴν φ. — 356. abest. — 357. ἀπέδειξαν αἱ νόσοι. — 358. φρὴν pro χεῖρ. — Pro versibus 359–361. exhibet tantum :

ὡς ἐν κρονικαῖς εὐπραγοῦντες ἡμέραις.

— 363. et 364. absunt. — 365. καλλονῆς χ. — 366. ἀστραπαῖς σελασφ. — Post 367. inserit :

ἄνθος κατατρύχουσα σαρκίου νέου.

— 370. θάμβημα τῆς νῦν ἡμέρας. — Post 377. ordo versuum sic se habet : 379, 378, 380, etc. — 383. et 384. absunt. Post 382. titulus libri III non exhibetur sed tantum post versum qui in edit. Boiss. 44[us] est libri III.

AD LIBRUM III.

2. ἔδραμον, ἦλθον, εἶδον. — 4. desideratur. —
οι ων
12. οὓς γὰρ θεός. — Ib. διασπάσει. — 17. παρθένε .

— 18. Ad marg. φυγὴ κλεάνδρου καὶ καλλιγόνης. — 19. ἐμμανῶς. — 20. πλόον. — 22. ὀλεῖσκάφου (sic). — 23. ἄκοντες ἦμεν εἰς τὴν Β. τὴν π. — 25. abest. — 26. ἀυσμενοί (sic). — 30. ἡμᾶς αὐτίκα. — 32. ἐμβάδην. — 34. Ad marg. ἐνθάδε ἔφυγεν ἡ καλλιγόνη κρυβεῖσα ἐν μυρίνῃ. — 34. μυρίνη (sic). — 41. γοῦν. — Post 44. inserit titulum : Τῶν κατὰ δροσίλλαν καὶ Χαρικλέα βιβλίον τρίτον; et lemma : διήγησις Χαρικλέος περὶ τῶν καθ' αὐτόν. — 46. τοὺς τρύχοντας καὶ θλίβοντάς με. — 49. λόγους. — 51. Ad m. ἐντεῦθεν ἡ ἀρχὴ τοῦ δράματος. — 53. Omittit δέ. — 57. ἐθήρουν. — 58. εὐπρεπεστάτους. — 65. Ad m. ἔκφρασις τοῦ βωμοῦ. — 67. θάλλον ταῖς φυλλάσι. — 68. ἐκρέει (sic) μελιρόας. — 70. μελιρόαν. — 78. ἴσος ἀειρεῖ (sic) καὶ περιρέει πλέον. — 80. ὧν τῶν ἐν αὐτῷ ρ. — 81. ἐκ τοῦδε γοῦν κάτεισιν. — 83. χρυσοῦ. — 84. θαλλεραῖς (sic). — 90. ἐκεῖ δὲ πατὴρ ρ. — 93. τῇ πλ. τῇ τῆς. β. — 95. μυκάς (sic). — Ib. πίοι. — 96. χλοραῖς (sic). — 100. προσεγγίσῃ. — 101. οὖν. — 108. πύλην. — 112. καρδίαν. — 119. Ad m. συμπόσιον. — Ib. πλατάνοις. — 123. τηνικαύτην. — 129. ἀκουσμάτων. — 133. ὀμιγήρεις (sic). — Post 135. lemma : συμποσιαστικὸν ἀστέϊσμα α'. — 137. ἄμ-

βρωτον (sic) — 139. ὁ θρ. ἔρως. — 140. μόνος δυσ. — 142. πεποκώς (sic). — 144. Ut V. — 147. abest. — 152. ἄλλος μετ' αὐτὸν ἀστεῖσμα ἀντέφη [leg. ἀστεῖσμόν ut vitetur hiatus]. — Post 153. inserit lemma : συμποσιαστικὸν ἀστεῖσμα $\beta^{\beta}\alpha^{-ον/}$. — 158. Ut Par. — 159. πηκτική. — 160. τὶς σὰρξ. — Post 162. inserit lemma : συμποσιαστικὸν ἀστεῖσμα γ^{o} $^{-ον/}$. — 163. πειθοῦσα. — 166. ζωὴν τὲ (sic). — Ib. ἀκολυτεῖς (sic). — 169. αἰδῆ. — Post 173. inserit lemma : συμποσιαστικὸν ἀστεῖσμα δ^{o} $^{-ον/}$. — 177. παναλατοῦσα [id est, ni fallor, παναλλάττουσα aut παραλλάττουσα]. — 178. ἀκοσμίᾳ. — 186. εἶδον pro χεῖλος. — 190. ὕβριζες ; — 191. π. με καὶ παραδράμοιμί σε. — 192. ἀντιπλήττου μειζόνως. — 194. π. καὶ μ. δημώδης λόγος. — 195. δίδασκε λοιπὸν τὰς πρ. π. — 202. τὰ κατὰ σ. — 203. τὸν μακρὸν λ. — 204. abest ab h. l. — 205. ὁ Κλ. ἀντέφη. — 206. ῥημάτων ἡδὶς^{o} (sic) [voluit scribere librarius ἥδος aut ἡδιστον] πότου [leg. ἡδυπότου : *accipe verba jocosi potoris*]. — Post 206. inserit 204. hoc modo : Ὅσα προσεῖπον γνήσιοί μοι συμπόται. Deinde lemma : Συμποσιαστικὸν ἀστεῖσμα ε $^{-ον/}$. — 208. λυπρὰ παρθένε. — 212. φιλύφῳ (sic).

—213. τὸν χρόνον.— 215. κουρίζουσα, ναυστόλου, κόρῃ. Ad marg. ˙˙ γύναι. — 217. Ad m. συμποσιαστικὸν ἀστέϊσμα ἕκτον. — 220. τέφρεις. — 224. φιλοῦσιν — 229. βλέπω. — 233. συκινήσοι. — 234. πάθη τὶς (sic). — 240. πλάνας. — 241. τῷ τέως. — 243. Ad m. lemma : συμποσιαστικὸν ἀστέϊσμα ζ . — 248. ὁ χερσὶν αὐτοῦ προσπλακεὶς τῷ σαρκίῳ. — 252. πόνος. — 253. μέρος pro βέλος. — 257. βαρβατίων (sic), sed in cæteris locis Βαρβατίων legitur et hæc prava lectio non emendata est.— 260. καλῶς δὲ συνθ.— 261. μεθαρμόσας. — 263. Ad m. ἄσμα βαρβιτίωνος δι' ἡρώων περὶ ῥοδόπης. — 263. βαρβατίωνα et sic passim. — 265. ἐπεῖναι. — 267. τοξοφόροις δονάκεσιν (sic). — 276. καὶ ἐς νόον ἦλγ αὐτὸν. — 277. ἔνθηλον [leg. ἔνθ' ἠλόν. Inconsulte conjeceram in notis, p. 233, ἔνθηρον; nam, sublato ἔνθα versus 276. et 277. non bene cohærent] καὶ ἄτλητον.—Ib. ἐπέπηξε.—279. ἐστἐνάχιζεν ἐπί πόθον ἦλ. ἔμπης.— — 280. εὐθύνισκον.—281. ἠδ' ὠΐστευσε καὶ ἐς π. εἷλκυσεν αὐτῆς.— 282. ἐσέδρακον.— Ib. ὑπανῆπτεν. — 284. ἔργ. δ' ἐκτετέλεστο.—285. ἀπέειπεν [scripserat primum ἀπέλιπεν] ἄτλητος κ. τ. λ. — 287. λύγαζομένη [id est λυγιζομένη] παρ' ἐμοῖο. — 296. μελι-

φθογγον (sic). — Post 296. lemma : ἄσμα β —ον περὶ γρ. σύριγγος. — 300. πᾶν ἐσιδών. Ad m. γρ. (id est γράφε aut γραπτέον) καὶ πάνα δ' (sic). — Ib. κραδίη. — 301. δίωκε δ'. — 303. προέδραμεν ἐς. — 306. διέτμαξεν. — 309. ἐπῆλθε. — 310. σύριζε τὸ φ. — 313. δσ'. — 314. τεθαλλυῖα (sic). — 315. De virgine quam ardet intelligendum est, nam sæpe erotici τὴν ἐρωμένην cum cupressu comparare solent. Vid. Eumath., lib. V, p. 166, et X, p. 386; Nicetam ipsum, I, 142, et Boiss. ad h. l. Cf. p. 234. sq. — 316. τὴν referendum est ad ἀάφνη τεθαλυῖα v. 314. — Ib. ἔωττε. — 318. βαρύστονα τέρπων. — 319. δονάκεσι (sic). — 320. ἢ στέφανον φορέων σε. — Ordinem versuum 321. et 322., qui in libro intervertitur, restituendum monuit librarius appositis signis α et β. — 321. ἐμάς. — Ib. ἔσχεν ὀπωπή. — 333. ἐμπρ. ἔτρ. τότε. — 336. Ad m. lemma : ἔνθα πρῶτον εἶδε χαρικλῆς τὴν δροσίλλαν. — 338. τοῦτο Δρ. συγχορευούσαις κόραις. — 339. λαμβάνειν. — 341. κ. μὲν ἦν Δ. — 342. εἰ μὴ χ. κατέστησεν εἰς Θ. — 343. abest. — 344. τληπαθῆσαι παρθένε. — 350. μῖτος. π. ἐξαλάστορος (sic). — 355. ἀντεκεκράγειν. — 358. ἐλθέ. — 360. τοῦ ζήτουμένου. — 361. ἀλεγήσω. — 365. σβεννύει τὸ φ. — 380. υτη omissa litera miniata. — 382.-387. absunt. — 389. ἐκ. τῆς παρ' αὐτῆς δῆθεν ἀπεσταλμένης. — 390. τὰ κρ.

ἠλώσασα κ. π. — 391. ὡς εἶδεν ὡς ἐπ. ὡς κατεσχέθη ὡς ἀν. — 392. τετρώθη, claudicante versu, sed verba ὡς ἀν quæ in fine v. 391. leguntur ad initium 392. pertinent. — 393. τοῖς γ. ν. — 394. ἀντεμήνυσε. — 396. πρ. εὗρον. εἶδον εἶπον ἀσμένως. — 401. λειμῶνος. Ad marg. lemma : φυγὴ κλεάνδρου καὶ καλλιγόνης. — 404. ἀποπλέουσαν ἐξευρηκότες. Deinde inserit :

λύουσαν ἤδη τοὺς ἐπὶ πρώρας κάλως.

— 410. μετ' ἀλλήλων.

AD LIBRUM IV.

Tit. Τῶν κατὰ δροσίλλαν καὶ χαρικλέον (sic) βιβλίον τέταρτον.

ον

6. μόνας. — 8. παντ. φέρομένης. — 11. εἰς τραχὺν πλόον. — 13. πρὸς τὰς τρ. — 21. ὄντες πενιχρόν.—23. τοῖς τὰ ξ. φ. ἀντεναυμάχων (sic).—27. ἀντέπιπτον. — 29. ὡς συμπεσόντες. — 31. λειπόντες (sic).—32. ἠρημωμένη.—33. ἔφυγον.—43. πρὸς ὕψος. — 45. λ. ε. ἁρπαγαῖς ἐφησμένους. — 50. ἰσχνῶς ἀμυδρῶς. — 51. ἄμφω δὲ σ. ἐκπεφευγότες, et deinde omittit 52.-54. — 58. καὶ τοὺς ἐκεῖθεν ἐκφ. κ. — 60. ὦ θεοὶ γλυκυτάτης. Ad man. γρ. τῆς φιλτάτης. Post 60. inserit τὸ τεῖχος εἰσέδυμεν σὺν πόθῳ πόσῳ. — 61. τῶν δὲ κατ' οἶκον. — 62. συνεξέδυμεν. — 64. διὸς γένος. — 65. ξυλλαμ-

θάνει. — 68. πολλαχῶς. — 74. αἰχμαλωσίας νόμοις.
λ
— 75. φυλλακῆς. — 77. Ad m. ἔρως χρυσίλλης πρὸς δροσίλλαν (id est χαρικλέα sive χαρικλῆν). — 77. πέπονθεν εἰς τὸ στ. — 78. τὸν καλὸν Χαρικλέα. — 79. τῷ πόθου β. — 81. ἐυρὺς τὰ ν. —
λεπτ
83. λευκὰς εἶχε λευκοδ. — 84. abest ab h. l. sed post 85. legitur. — 85. λαμπάσι. — 84. ἀμέτρους. — 95. εἰς τὸ πᾶν σωτηρίοις. — 97. τοῦτον ἐξητη-
μέγα
κότος. — 99. πολλῶν γ. — 100. inega (sic). — 101.
εγ
παρακεκλεισμένων. — 105. εἰς μ. ad m. lemma : ἔρως κλεινίου εἰς δροσίλλαν. — 113. πλ. τὸ χεῖρον. — 118. κατὰ καρδίας. — 120. ξένον. — 121. βλέπων. — 126. abest. — 129. ὡς κυαν. εἶδος. — 130. κιττός. — 131. ἐφέλκω. — 136. ἔοικεν ἄρχειν. — 137. Ad m. περὶ μαγνητίδος. — 142. Ad m. περὶ φοίνικος. — 143. φοίνιξ. — 144. θῦλυ (sic) συμφυτεύσει τις πέλας.—145. τὸν γάμον. — Ad m. περὶ ἀρεθούσης καὶ ἀλφειοῦ. — 146. πρόεισιν ἀγκυλορρόας. — 147. ἐν σχέσει. — 148. συνδιασμός.—153. τοιόνδε πολλῶν [leg. παιῶν] λεπτολεύκοις ὀακτύλοις et deinde addit :

τὸ φθέγμα καὶ τὸ κροῦσμα τῆς εὐφωνίας
ἐν λιγυρᾷ φόρμιγγος ἡδυφωνίᾳ.

Post 153. inserit ἄσμα ἐρωτικὸν κλεινίου πρὸς δροσίλλαν. — 154. πυρπολεῖ et sic ubique. — 158. ἢ μέσον τῶν ἀμφόδων. — 159. abest. Optime; nam sic prima strophe, ut sequentes, ex senis tantum versibus constabit. — 161. ἁρπάσας. — 172. προσορμᾷν. — 174. omittit δέ; deinde τόξα καὶ πτίλον φέρει. — 175. abest ab hoc loco, sed legitur post 177. — 178. προσμειδιῶν δὲ θηριόστερνος μένει. — 179. καὶ προσαγελῶν ἔοικε παίζειν ἀγρίως. — 182. εὐχερῶς. — 185. τὴν διός. — 186. ἔννουν παρόλον. — 189. λαβὼν τὸ δ'. — Ib. ῥόδον. — 192. καὶ γὰρ νέμει σοι τόξον, οὐ τομὸν ξίφος. — 196. καρδίαν. — 203. τῆξιν εἰς πάντα χρόνον. — 208. θέλουσα. — 209. λαμπάδα. — 212. με. — Ante 219. inserit παραμύθιον ἐκ χαρικλέους πρὸς κλεινίαν ἐρῶντα καὶ ὑποθηκὴ ψευδὴς καὶ οἰκονομικὴ ἐπιτυχίας τοῦ γάμου δροσίλλης.— 221.-224. Ordo. cod. 221. 223. 222. 224. — Post 228. inserit :

ὁποῖα καὶ σὺ τὴν δροσίλλαν οὐ βλέπεις.

—233. ῥόδων (sic).—234. φυτῶν γένη.—238. ἀντερίσειν ἰσχύσει.— 241. ἰδὼν προσεῖπον μὴ κατασχεῖν ἰσχύων. — 243. desideratur. — 246. Ad m. περὶ ναρκίσσου [id est ναρκίσσου]. — 247. et 248. absunt ab h. l. — 250. ἐκ φθόνου φθόνον. — Post 251. inserit 247. et 248. hoc ordine : 251. 248. 247. 252.

Ad m. 248 : περὶ ὑακίνθου. — 247. ἐξαιρέτως. — Ad m. 252. περὶ ἀδώνιδος καὶ ἀφρωδίτης (sic).—254. ἀκρὸρυθέντων (sic).—255. Ut in ed. — 256. μαθοῦσα.— 261. γέμοι δέ. —266. πανοῦργος et sic vitatur hiatus. Vid. not. p. 250.— Ib. τάλαν. — 268. φὴς (sic). — 270. δεξιοῦμαι. — 274. ἄγεις sic absque spiritu, unde conjicere est literam majusculam quæ minio depingenda erat, ab ἱστοριογράφῳ omissam fuisse. — Ib. κ. οὐκ. ἔστι. — 276. ἡμῖν. — 277. συγκύψας. — 278. ἀναδενδράδος. — 279. omittit στρυφνοῦ. — Ib. αὐτὰς τὰς ῥ. — 286. καρπὸν γλυκὺν ὑπὲρ τὸ μέλι. — 290. ἀντέλεξε. — 292. abest ab h. l. sed inseritur post 293.— Ib. συμμετάσχῃς. — 294. οὐ τῇ Δρ. — 301. ἀκτῖνας. — 305. γένοιντο. — 306. προφθάσῃ. — 307. στερότης (sic). — 309. ἔλεξε. — Ib. κατηφεία. — 313. εἶδεν. — 317. ὃν λέγ.— 322. ἐξ ὧν.— 328. εὐκόλως ἠπ.— 330. μέσῳ ad marg. μόνην. — 331. μερίμνης. — 332. λευκῷ. — Post 334. inserit : καθ' ἑαυτὸν ταῦτα φησί.—337. omittit ὡς (vid. 274).—340. ταύτης χαριεκλῆς ἐγκ. — 345. ἐμπέσοι. — 346. σύγκριμα. — Ib. ἐξ ἀποφράδη (sic). — 347. αὐτοῦ. — 350. δοκεῖ. — 351. ἔτεινεν ἄχρις.— 352. ἀντερίσειν (ut supra 238).—353. πάντα τῆς σ.—354. στρουθὸς οὔλλων. — 358. σιγῶ νῦν πᾶν φιλῳδὸν στρ. — 360. ἐμβάλλωσί σοι. — 362. καλονὴν (sic). — 365. ἐγκελαριζουσί σοι. — 367. φιλήμουσα (sic). — 372. συν-

ἐμποροι φ. — 373. μαρμαρόστ. — 376. μϋῶν. — 381. εἰς N.—384. καὶ π. ἔδραν ἐν θαλάσσῃ κειμένην. —390. Ad m. ὡραῖον sed ταχυγραφικῶς pictum, id est literis ω et ρ uno et eodem nexu conjunctis. — 391. λήγ. ἤδη καὶ πν. — 393. οὐδέπω. — 398. λημνῆτις (sic). — 400. ὡς ἐξανάπτεις οὓς λ. πάντως Ερως. — 404. π. δοκεῖ γὰρ ὑπνοκόλπων (sic) φ. — 405. ἐρ. ἐρ. πανταχοῦ βίου. — 409. Ad m. compendium vocis ὡραῖον. — Ib. εἰ παρέλθῃ. — 411. ἀφ' ὕψους.

AD LIBRUM V.

Tit. Τῶν κατὰ δροσίλλαν καὶ χαρικλέα βιβλίον πεμπτὸν.

8. δακτύλῳ. — 10. Ad marg. compend. vocis ὡραῖον. — 11. τερπνὸν μὲν οὖδα. — Post 14. inserit :

Καὶ ταῦτα τέρπει, καὶ τίς ἀντίθρους λόγος;

— 15. ἀλλ' οὐδὲν οὕτως ὡς. — 18. ὀρθίαν. — 20. λεπτόν. — Post 24. inserit :

ἐξ ἄνθρακος δὲ χειλέων τῶν τῆς κόρης
τὸν ἄνθρακα σβέννυσι τὸν τῆς καρδίας.

— 25. Ad marg. lemma : ὁμιλία δροσίλλης πρὸς χαρικλῆν καὶ ἀπαγγελία τοῦ ἔρωτος

πρὸς αὐτὸν χρυσίλλης. — 26. ἐρεστάναι. — 28. ἢ φ. παίζουσιν ἡμᾶς ἐμφάσεις. — 29. ἁπλῶς δακτύλων, nec distinguit. — 34. omitt. τήν; deinde φιλοῦσαν ἀλγούσης (sic). — 36. ἰσχύη. — 46. τῶν γὰρ ὃν πρὸς αὐτὸν ὧν ὃν.—50. Ad marg. γνω id est γνωμικόν compendio scriptum. Vid. Boisson. ad Nic. Eug., I, 269. — 53. ὑφεστῶσαν. — 56. τοὺς προλοίπους εἰκότως. — 62. ἐρ. φεῦ μοι. — 63. συναρπάσας. — 70. τὸν δὲ χρυσίλλας τὴν [leg. τὸν aut τῆς] ῥέρυτιδωμένης — 71. ἐρ. π. ὃν ἐρᾷ χαρ. — 72. Dist. post ἀπευκτόν. — Ib. οὐκ ἔοικεν οὖν. — 74. Ad m. σημειωτέον hoc compendio scriptum quod ostendit tabula VI, num. 6, commentationi palæographicæ Fr. Jac. Bastii addita, id est inserta litera η in interiori parte literæ C. — 74. οὐ προσπλακῇς. — 78. ἐξεβρύσωσε [lege ἐξεβύρσωτε. Cf. Boissonad. ad h. l.]—80. κατ. δὲ κἂν τὸ φ.—81. ἐκείνη.—82. γεγένηται.—83. δροσίλλα τοὺς ἐνομότους (sic) λ. — 84. χαρικλεῖ. — 86. ἐκῥῥάγηθι (sic).—87. οὐ μὴ προδόντος σ.—89. μὴ τῆς παρθένου.— 91. δροσίλλας.—96. ναὶ καὶ σὺ σαυτὴν ἀστατόφρον κυρία.— 97. τὸν οἶκ.— 100. Ad m. lemma : ἀναδίδαξις χαρικλέος τοῦ ἔρωτος κλεινίου τοῦ πρὸς τὴν κόρην. — 104. λεπτὸν ἡ

κόρη. — 105. αἰθεροκράτορ. — 109. βαρβάρου. — Post 109. inserit :

Ἐπεὶ δέ με ζῆν δυστυχῶς θέλεις ἔτι.

—110. μετατρέπεις. —111. τί μὴ πτέρυγας ἀντιδίδως καὶ πάλιν.—112. ταῖς ἐγγόνοις.—114. ὄρους (sic) προκύψας. — 123. γνοὺς γὰρ αὐτὸν πάντα συμπεπονθέναι. — 126. χελιδώνων (sic). Nihil autem amplius quam Ven. et Par. exhibet codex Urb., unde pateret, nisi jam ex multis fuisset compertum, Nicetam stultissimo stultiorem fuisse. — 128. ὡς ἐπίτροχον μ. — 129. νεοττοῖς. — Ib. χειὰν μίαν. — 132. καλλιὰν (sic). — 134. ἤδη μηνύει. — 136. ἐντός κ. — 137. νεοτῶν (sic). — 141. ζωπ. θάλπειν τρέφειν. — 144. desideratur. — 145. κ. μὲν οὖν ἔδωκε. —146. ὁπλῆς.—154. et 155. transponuntur ut conjecerat Levequius. — 163. καὶ ὑὸν κλεινίου. — 166. omittitur ὁ. — 168. Ad marg. lemma : θάνατος διὰ φαρμάκου κρατίλου (sic). — 168. ἄντικρυς λ.— 169. ὡς Κ. πέπτωκεν.— 170. καὶ γοῦν διασπ. — 172. πενθίμως. — 173. καὶ συῤῥυείσης παρθενικῆς [leg. παρθικῆς] πανσπερμίας : quod verbum rursus occurrit VI, 187. — 174. abest. — 178. τὸ δ' αὖ ἀληθές. — 179. προῖσχῃ. — Post 182. inserit :

οὐδ' ἄλλος ἐχθρῶν ἀντιπράττειν ἰσχύσας.

188. τὸν ἐξ οὗ. Ad marg. ἐκ σοῦ. — Post 191. inserit :

ὁ γὰρ πεσὼν τύραννος αὐτὸς Κρατύλος
τέθαπτο πάντως ὡς ὁ Βαρβάρων νόμος.

— 192. Lemma : μήνυμα χρυσίλλης εἰς χαρικλέα. — 193. ἀνδρώνας παρθένων et inserit :

ἄφυκτον εἰς ἔρωτα δειλὴ χαρίκλειες.

—195. Ϋ. οὐκ ἔστιν.—200. ὦ χελ. εἰπὲ Ϋ. μ.— 202. καί σου. — 203. πλ. ἀλλὰ πρὸς τί τ. — 205. ἡ νόσος τὸ σαρκίον. — 206. νεανιῶν δὲ ταῖς γυναιξὶν (sic) ἀγάπη.— 213. ἄρκος (sic).—214. στρουθοῦ ν. ἀγκυλόνυξ (sic). — 216. καὶ πάλιν. — 217. φρ. καὶ β. — 220. εὐλογότροπος φ.—229. ἂν θέλοιτό μοι, ut Paris. VI, 490.— 239. εἰσδεδεγμένην.— 241. μερ. γοῦν ἀντιπαλαμωμένη et deinde

δυοῖν λογισμοῖν ἐμπαθῶς ἀντιῤῥόποιν.

— 248. τοῦ φ. δύνοντος ἄρτι πρὸς δ. — 249. τῶν ὑπ' αὐτὸν συλλόγων. — 250. ὡς εἴπομεν τέθαπτο βαρβάρων νόμῳ. — 251. ἐξήγγελλεν δ. Ad marg. lemma : ὁμιλία Χαρικλέους καὶ Δροσίλλης. — 252. ἀέσπα τὴν χ. μέσον. — 260. αἴ αἴ βαρείας καὶ κακαγγέλου τύχης. — 265. δώσει τελ. — 266. ἕως π. στῆς. — 267. κινεῖν καθ' ἡμῶν ἀγρίας καταιγίδας. — 274. συνεστάλλη (sic). — 275. μαθοῦσα Μάγνον. — 276. ἐστυφ. πρὸς μέσην τὴν καρδίαν. —

279. ταῖς ἔνδον αὐτοῦ σ. — 280. Ad marg. lemma : ἐπιστολὴ χάγου Ἀράβων ἄνακτος πρὸς Χρυσίλλην. — 282. παρθαναχτοσυζύγου, ut P. — 283. παρθικῆς ; haud aliter P. et V.—Post 285. legitur λείπει, et deinde versum 290. exhibet, omissis 286.-289.—291. τούτους ἀναγνοὺς τοὺς λόγους ὁ Κλ. — 292. ἦν τι καὶ σφριγῶν. — 294. μάγνον. — 297. μάγνος et sic ubique. — Ib. αὐτοῦ σ. — 299. στραταρχῶν. — 300. omittitur h. l.— 301. ἐκ. τῶν ἐκείνου γραμμάτων ταχυδρόμων. — Post 303. inserit 300.: πρὸς ἀντιπαράταξιν ἐρεθισμένου [leg. ἠρεθισμένον]. — 307. Distinguit post στρατ. — 308. ἡρακλῆν. — 315. Ad marg. lemma : δημηγορία Χάγου. — 319. νῦν ἐστιν αὐτὸς Κλ. — 326. μάγνος ἵσταται λ. — 333. ἡμῖν. — 336. χρήζοιμεν. — 339us sequitur 340um. — 339. αὐτοδρ. — Ib. ἐναντίων. — 341. μὴ γὰρ πρὸς αὐτοὺς τοὺς ἀνόπλους ἀγρ. — 343. κεν. τὸ παντάρβητον. — 344. τόσης εὐτολμίας.— 345. ἀῤῥάβων (sic h. l. et quasi ubique). — 349. πολλῆς ἰσχύος. — 355. κατεσκόπει. — 356. ἀῤῥάβων. — 357. ἐπεφήμισε. — 358. διϊππεύων. — 361. εἰς μάχην. — 363. ἱππεὺς ἅπας. — 365. ὄγδον (sic) φθ. ἡλίου δρ. — 367. Σάῤῥου π. προσῤῥέοντος (sic). — 369. ἄῤῥαψιν. — 371. Ad marg. lemma : ἀσφάλεια πάρθων. — 371. περικλ. κύκλῳ τὴν πόλιν. — 375. λιθολεύστους. — 376. σφενδονίτας. — 380. ἀντιτ. κεδρίνους. — 381. αὐτὴν τὴν πόλιν.

— 382. ἀῤῥαβικήν. — 383. Ad marg. lemma : ἐπίθεσις ἀῤῥάβων κατὰ πάρθων. — 388. τὴν κυκλόθεν γῆν.—390. ἀνθρώπων φόνον.—391. μαχραχοντίαι. — 392. Ad m. lemma : ἔκφρασις πολιορκίας ἀῤῥαβικῆς.—400. τόξοις σὺν αὐτοῖς. — 402. ἔπαιον ἐσπ. — 404. Ad m. compendium vocis σημειωτέον.—407. δὶ ὧν ἀποκρούσαιτο.—412. τῶν βαρβάρων. — 414 παρενθέσει. — 417. κυμβάλων (sic). — 419. Lemma ad m. νίκη ἀῤῥάβων. — 421. τὴν πᾶσαν π.— 422. καρτερωτέρας.— 423. σύμπαν ἐσχέθη. — 424. οὐδ' ὁ χαλκόδους. — 427. Ad m. lemma : ἀναίρεσις χρυσίλλης ἐπὶ τῷ νεκρῷ κλεινίᾳ. — 432. φόνῳ. — 441. ξυνεσχέθησαν.

AD LIBRUM VI.

Tit. Τῶν κατὰ Δρ. καὶ Χ. βιβλίον ἕκτον.

1. ὁ γοῦν χάγος ἄριστος ἀῤῥαβοκράτωρ. — 2. οἶκτον ἐκτρέφων τάχα. — 5. τοὺς δὲ σχεθέντας τῶν γ. — 8. διϊόντων ut P. — Ib. Ad m. lemma : ἔκπτοσις (sic) δροσίλλης εἰς θάλασσαν καὶ σωτηρία. — 9. ἔχ. πευκαίαις ὕλαις. — 14. παίει τὰ πρ. ταῖς παραλίοις πέτραις. — 19. ἐξηραμένον (sic). — 21. πλέουσαν. — 22. οὔκουν ἐγνώσθη et sic vitatur hiatus. — 26. συνῆλθε αὐτῇ. — Ib. πυθμένα.—27. καρδία : sed iota finale nunquam dativo

appingitur in cod. — 28. μόνος. — 30. ἐς. — 31. ἀφ' ἐς ην ἀν οὗ. — 32. ἔκπτοσιν (sic). — 33. ἐκ μέσης τῆς καρδίας. — 34. Ad m. lemma : Θρῆνος χαρικλέος ἐπὶ Δροσίλλ. — Ib. ὦ. — 35. ὦ δυστυχὲς σὺ δυστυχὲς σὺ χ. — 36. ἄρα. — 44. χαρικλεῖ. — 47. τὴν πάντα κατάλλ. — 49. βυθῷ πρ. τὴν κόρην θαλαττίῳ. — 50. καὶ τὸν χ. ζῶντα σ. με. — 56. ἡ μηδ' ἐμαυτὸν τῆς δέ μοι νεκρουμένης. — 57. αἶ αἶ ποθ. — 59. ἐψύγης quod habet et 73. — 60. παρθένε. — 61. ἀθυμίαν. — 64. εὐθυμίας. — 66. καὶ νεαρὸν καὶ τόσον. — 69. ἐκβρύσαν. — 70. καθορᾷν. — 71. ἐμοὶ δ' ἀφορμὴ δ. ἐπομβρίας. — Post 73. inserit versum :

ἠδύπνοον πῶς ἐξεμαράνθης ῥόδον.

— 76. ἀνεκτός. — 77. νοσφ. ἐστὶ συμπν. π. — 86. ἐκπεπ. αὐτίκα. — Post 86. inserit versum :

ἡ ποῖος ἐξέκαψεν ἐσμὸς ἰχθύων.

— 88. τὰς κόρας κ. — 90. ἠλεημένην. — 93. Ad m. lemma : χάγου ἐρώτησις εἰς χαρικλέα περὶ τῶν καθ' αὐτοῦ. — 94. οὔπω γὰρ ἔσχεν ὕπνος αὐτ. — 95. παρ' αὐτὸν. — 99. Κρατύλ. (sic). — 100. δ. δὲ νῦν σός. — 102. ὡς ἐμπ. χθές. — 108. ὁλκαδοφθόρῳ quod habet iterum cod. IX, 237. — 113. τεχνικῶς. — 114. ἀκοντες εξήχθημεν εἰς Β. πόλεν. — 115. δ. φυλαρχία. — 124. δι' αὐτῆς. — 127.

τύχος. — 128. ἔστη παραχθεὶς δ. πεπλ. — Ex 129. et 130. immanem versum conflavit :

Ὡς ἰδίαν γὰρ συμφορὰν ἡγεῖτο τὰ χαριτλέος.

— 132. εἰς τὸ δ. — 138. συμπαθής. — 140. θαλασσίαν. — 148. Ἀβράδων. — 151. τῶν φυσαῶν. — 153. τῆς πολὺ θρηνουμένης. — Post 153. inserit versum :

ἂν τυχεῖν γένοιτο τοῖς ὁμογνίοις.

— 155. ἔρμ. ἔσται καὶ τύχης ἔργον χάγου. — 157. ὅποι. — 158. Ad marg. ἐλευθερία τῶν νέων. — 160. πλημμύραν. — 161. et 162. absunt. — 163.-166. Ordo eod. 163. 165. 164. 166. — 165. τῆς σῆς συμφόρου. — 164. ἀβράδων. — 171. τληπαθεῖς. — 173. ἐξ ἀλλοτρίας. — Post 176. inserit :

ὡς ἐντυχεῖν γένοιτο νεκρᾷ κειμένῃ.

— 179. καλκὰς. — Post 184. inserit :

δένδρων τε καρποὺς τῶν ἀπηγριωμένων.

— 187. σπερμάτων χορηγίᾳ et addit versum :

καὶ παντοδαπῶν θρεμμάτων πανσπερμίᾳ.

— 189. πανδ. φθοικτος ἀμφὶ τ. ξ. — 192. παρ' ἄκρον εἰσδρ. — 195. καὶ μόνους. — 200. Lemma : Θρῆνος Δροσίλλης ἐπὶ τῷ χαριτλεῖ δι' ἡρωϊκῶν. — Ib. δὸ' ἐγὼ. — 201. ἡ βαρύδακρυς. — 202. φθινύθουσα (sic) δ. ἐγγγάλουσα. — 203. δυσώνυμος (sic) ἀμφεπέκλωσεν. — 204. σχόλσιο (sic). — 205. ἔχον. — 206. ἄμπαυλαν. — 207. χαριτλέα. — 208.

ὀρφναίως.—215. βοστρ. ἠλιόωντα. —217. φύσιν. — 218. ἐξεπέρησα βαρύβρομον. — 221. δούλειον. — 223. ἔκπεσον [bene; sic enim vitatur tribrachus in quinta sede]. — 224. ἀμφεπέλασσα. — 225. στροφάλιγγι. — 227. σοῖο. — 231. Ad m. lemma : ἔνθα Μαριλλὶς (sic) γραῦς εἰσκαλεῖ Δροσίλλαν εἰς τὸν οἶκον αὐτῆς.—Ib. τοιαῦτα γοῦν φάσκουσαν οὐκ ἀδακρύτως.— 236. καὶ συμμ. ἀλάτων κατ.— 242. ἐπέστη. — 255. τοῦ Ξεν. — 262. καὶ πατὴρ τίς καὶ πόλις. — 263. Lemma ad m. : ἔρως Καλλιδήμου εἰς Δροσίλλαν. — 269.

ὁ δ' ἀλλ' ἐρασθεὶς εὐπροσώπου παρθένου
ἔκδηλος ἁλοὺς καλλονῆς ἀσυγκρίτου.

— 270. εἰκοτήσας (sic). — 280. παραπώλεσας. — 284. πολλοὶ γὰρ ἄλλοι κρ. — 285. ὀρώσαις. — 287. μικρόν. — 290. ὡς αὖ. — 297. ὕπνωττε μακρὸν ὕπνον οὐκ ἐγνωσμένον.— 298. πόνῳ — 299. πικρὸν ἀσθμ. — 301. Ad m. lemma : Θρῆνος Δροσίλλης ἐπὶ Καρικλεῖ. — 304. φάσματος. — 305. συναρήγειν σε δυστυχουμένῃ. — 307. καὶ τῶν ἐπ. βαρέων κ. μ. στ. — 308. εἰς τὰ συμφ. μοι. — 311. οι καὶ Διὸς γόνος πέλεις — 312. με. — 315. ἐλευθερῶσθαι. — 317. δ' οὖν. — 325. οἷος τ' ὢν οὕτω λ. — 326. Lemma ad m. : ὁμιλία ἐρωτικὴ τοῦ Καλλιδήμου πρὸς τὴν κόρην.—329. ἀθρόον.

— 330. ἀδαής πόθου. — 331. τῶν ἐρώτων. — 332. πάλαι pro τάλας. — 336. τὸ ῥλέγον. — 341. ἀκορέστων τοῖς νέοις. — 343. κἂν κλείοιτό μοι. — 348. Ad m.: γνω''. — 349. εὐτυχοῦσαν. — 354. ἀλγῦνον. — 359. παίομαι τὴν κ. — Pro 365. et 366. habet :

Ἔρως θεὸς γὰρ μυθοπλαστεῖται νέος.

— 372. ἢ μὴν. — Ib. καὶ γλυκὺν γάμον. — 375. εἶ pro σὺ — 377. κρυσταλόστερνος. — 379. ὄσην. — 383. ὡς τῶν ἀσάρκων. — 384. Ἀχαιμένους τε. — 385. πρὸς νοῦν. — 386. εἰς ἔρωτα. — 387. αὐτὸς ὁ πρ. — 390. οὐδέ. — 392. ἐντήκειν. — 395. πρὸς τὸ γῆς πλάτος. — 398. βλέποντί σε. — 401. ὕλην ἔχ. καὶ τρ. τὴν σὴν θέαν. — 403. σου pro σῶν. — 404. σοι pro σοῦ. — 407. οὐκοῦν τ — Ib. λάβεις. — 409. πρὸς ἁρπαγέντα. — 413. ἐλκτηρίοις. — 414. σαυτῆς. — 415. τῶν καθ' ἡμᾶς καλλίων. Deinde inserit duos versus :

τεράστιόν τι πλάσμα φύσεως ξένης
ὑπερφυές τι χρῆμα θήλεος γένους
ὡς ἡ σηλήνη κ. τ. λ.

— Post 417. inserit iterum versus duos :

ψυχῆς γὰρ ὡς ἔοικεν ἐγκρύπτειν πάθος
ἀρνητοῖς [leg. ἀρνητικοῖς] βάλλεις με λοιπὸν ἐν λόγοις
ἕλκουσα κ. τ. λ.

— 419. προσεῖπας ὡς παρηνωχλημένη. — 420. ἀλγεῖν κεφ. πολλὰ δυσφορουμένην. Et addit :

σὲ τὴν κεφαλὴν τὴν ἐμοὶ φιλουμένην.

— 424. ἀπεσπάσω.— 425. πλὴν σήμερόν σε. — 427. καὶ pro ναί.—428. δυσφόρως.—429. Ad m. lemma : περὶ χλόης καὶ Δάφνιδος.— 430. et 431. absunt.— 432. ὁ τῶν ἔρωτος.— 436. συμπτοίμην (sic) βρ. — 443. χάλκειον. — 444. ὦ τις λ. τὸ πρ. — 446. βληθέντας. — 447. ἢ γὰρ. — Ib. παρθένοι. — 455. εἰς τὸ τραῦμα. — 458. προσῆλθον. — 461. μαλάξοι. — 463. Ad m. lemma : περὶ ἡρῶς καὶ λεάνδρου.

(462) Ἡρῶς ἐρῶν Λέανδρος ὁ τλήμων πάλαι,
οἴμοι! Θαλασσόπνικτος εὑρέθη νέκυς.
Φεῦ τοῦ λύχνου σβεσθέντος ἐκ τῶν ἀνέμων!
Ἄβυδος οἵδε ταῦτα καὶ Σηστὸς πόλις.
5. Πλὴν ἀλλὰ καὶ Θάλασσαν εὑρηκὼς τάφον
σύντυμβον αὐτὴν ἔσχε τὴν ἐρωμένην
ἐκ τείχεος ῥίψασαν αὐτὴν εἰς ὕδωρ·
οὓς γὰρ πόθος συνῆψεν εἰς συζυγίαν,
τούτους ἐκεῖνος ἦξεν εἰς συντυμβίαν.
10. Δυστυχὲς ἦν ἐκεῖνο τέρμα τοῦ βίου,
ὡς ὀλβίον κατ' ἄλλον εὑρέθη τρόπον·
συντυμβίαν γὰρ ἔσχεν ἰσοψυχία,
ἓν φίλτρον, ἓν νόημα σωμάτων δύο.
ὦ πνεύματος σβέσαντος ἀκτῖνας δύο!

πρὸς αὐτὸν χρυσίλλης. — 26. ἐφεστάναι. — 28. ἢ φ. παίζουσιν ἡμᾶς ἐμφάσεις. — 29. ἁπλῶς δα-
ντύλων, nec distinguit. — 34. omitt. τὴν; deinde
δν
φιλοῦσαν ἀλγώσης (sic). — 36. ἰσχύη. — 46. τῶν γὰρ
δν —''
πρὸς αὐτὸν ὧν δρ.—50. Ad marg. γνω id est γνω-
μικὸν compendio scriptum. Vid. Boisson. ad Nic. Eug., I, 269. — 53. ὑφεστῶσαν. — 56. τοὺς προ-
λοίπους εἰκότως. — 62. ἐρ. φεῦ μοι. — 63. συναρ-
πάσας. — 70. τὸν δὲ χρυσίλλας τὴν [leg. τὸν aut τῆς] ῥέρυτιδωμένης — 71. ἐρ. π. ὃν ἐρᾷ χαρ.
— 72. Dist. post ἀπευκτόν. — Ib. οὐκ ἔοικεν οὖν.
— 74. Ad m. σημειωτέον hoc compendio scriptum quod ostendit tabula VI, num. 6, commentationi palæographicæ Fr. Jac. Bastii addita, id est inserta litera η in interiori parte literæ C.
— 74. οὐ προσπλακῆς. — 78. ἐξεδρύσωσε [lege ἐξε-
δύρσωτε. Cf. Boissonad. ad h. l.]—80. κατ. δὲ κἂν τὸ φ.—81. ἐκείνη.—82. γεγένηται.—83. δροσίλλα τοὺς ἐνομότους (sic) λ. — 84. χαριχλεῖ. — 86. ἐκῥήκγηθι (sic).—87. οὐ μὴ προδόντος σ.—89. μὴ τῆς παρθένου.— 91. δροσίλλας.—96. ναὶ καὶ σὺ σαυτὴν ἀστατόφρον κυρία.—97. τὸν οἰκ.— 100. Ad m. lemma: ἀναδίδαξις χαριχλέος τοῦ ἔρωτος κλειτίου τοῦ πρὸς τὴν κόρην. — 104. λεπτὸν ἡ

κόρη. — 105. αἰθεροκράτορ. — 109. βαρβάρου. — Post 109. inserit :

Ἐπεὶ δέ με ζῆν δυστυχῶς θέλεις ἔτι.

— 110. μετατρέπεις. — 111. τί μὴ πτέρυγας ἀντιδίδως καὶ πάλιν. — 112. ταῖς ἐγγόνοις. — 114. ὄρους (sic) προκύψας. — 123. γνοὺς γὰρ αὐτὸν πάντα συμπεπονθέναι. — 126. χελιδώνων (sic). Nihil autem amplius quam Ven. et Par. exhibet codex Urb., unde pateret, nisi jam ex multis fuisset compertum, Nicetam stultissimo stultiorem fuisse. — 128. ὡς ἐπίτροχον μ. — 129. νεοττοῖς. — Ib. χειὰν μίαν. — 132. καλλιὰν (sic). — 134. ἤδη μηνύει. — 136. ἐντός κ. — 137. νεοτῶν (sic). — 141. ζωπ. θάλπειν τρέφειν. — 144. desideratur. — 145. κ. μὲν οὖν ἔδωκε. — 146. ὁπλῆς. — 154. et 155. transponuntur ut conjecerat Levequius. — 163. καὶ ὑὸν κλεινίου. — 166. omittitur ὁ. — 168. Ad marg. lemma : θάνατος διὰ φαρμάκου κρατίλου (sic). — 168. ἄντικρυς λ. — 169. ὡς Κ. πέπτωκεν. — 170. καὶ γοῦν διασπ. — 172. πενθίμως. — 173. καὶ συῤῥυείσης παρθενικῆς [leg. παρθικῆς] πανσπερμίας : quod verbum rursus occurrit VI, 187. — 174. abest. — 178. τὸ δ' αὖ ἀληθές. — 179. προῖσχῃ. — Post 182. inserit :

οὐδ' ἄλλος ἐχθρῶν ἀντιπράττειν ἰσχύσας.

ναι. — 605. ἢ καί. — 607. ἐς Ξ. — 609. πᾶσα μέν. — 614. ὡς μή τι φράσοι. — 618. ὄνειρος ἥκοι χερσὶ τῆς ἐρωμένης. — 620. γηρᾷς τὴν γὰρ ἡΗΩ τὴν. φ. — 621. εὐνέτην (sic).

AD LIBRUM VII.

4. προβαλλόντος (sic). — 5. εἰδυῖα γράφει. — 7. πόας. — 8. εὔτονον. — Post 9. inserit:

πλήρης χαρᾶς, πλήρης δὲ καὶ θυμηδίας.

— 11. σὺν αὐτῷ καὶ Κλ. τὸν φίλον. — 12. Ad marg. lemma: ἔνθα ἀμαρυλλὶς (sic) τῇ κόρῃ περὶ τῶν κατ' αὐτὴν ἠρωτᾷ. — 15. καὶ πατὴρ τίς, ut VI, 262. — 16. τίς ὁν χ. ἐκκαλ — 17. ἀγενῶς (sic). — 20. τέθηλλε (sic). — 25. ἐπεὶ μαθεῖν ζητεῖς με μῆτερ τὴν ξένην. — 28. χαρικλῆς. — 29. εἰ τρέχοντα τοῦ νεανίου. — 33. et 34. exstant in codice. — 36. ἄφνω. — 39. Ad marg. lemma: ἀλλήλων ἀναγνωρισμὸς δροσίλλης καὶ χαρικλέος. — 41. ἐκβραγεὶς (sic). — 43. ἐκ pro οἱ. — 46. τῆς ἀρίστου. — 47. χαρικλῆν συγκ. — 49. χαρμονῇ καὶ δακρύοις. — 51. οὖν. — Ib. ἐμφρόνως. — 53. καθηγματωμένως (sic). — 54. εὐστοχήσοι. — Ib. τῷ γάμῳ. — 55. ἔλαθεν αὐτῷ τὸν βρ. παραρτύων. — 59. ἀπαυθιάσας (sic). — 60. Ad marg. lemma: ἐπιβουλὴ καλλιδήμου πρὸς τὴν κόρην. — 62.

σκοπῶ (sic). — 63. ἐπιστεδεῖν (sic). — 67. Ad m. : νόσος καλλιδήμου. — 68. ἔσχε τρεταίου τρόμου. — 69. ἄνθ' ὀλκάδος δὲ τῆς ἀποπλ. — 71. ἀντὶ τρόμου δὲ τοῦ πρὸς ἀ. χ. — 72. ἔσχηκεν ἀκινησίαν. — 75. λάθη. — 76. ἄπληστος ἐστὶν. — 78. ἐξηραμένον (sic). — 79. οὐ γλυκύτητα μετρίαν. — 82. ἀντένηψε. — 84. ἐν θεοῖς σεσωσμένων. — 86. παιδικῶν δδ. — 88. τοῖς μέτροις (sic) ἡμῶν. — 89. καὶ τῇ π. δεῦρο .. — 92. πόλις δὲ πατρίς. — 94. ποίῳ διεζεύχθητε. — 95. ἐπεγνώσθητε. — 100. ἐπωδύνως γοῦν καὶ μ. π. — 101. ἢ πῶς γὰρ οὔ, Κλ. etc. — 102. τῇ στέγῃ. — Post 107. inserit versum :

μεθ' ἡδονῆς πάντως γε καὶ προσχαρμάτων.

— 108. τί γοῦν. — 113. κροτούσης. — 115. σήν. τήν. — 118. abest. — 120. ὡς ἤθ. μὲν πρῶτον αὐτὸς τὴν κ. — 122. σέσωσται. — 124. ἐγὼ καὶ θ. — Versus 126.-215. desiderantur. — 217. καὶ σ. εἰς τὴν αὐτῆς αὐχένα. — Pro versibus 218. et 219. exhibet :

θερμῶς ἐρίλει προσλαλοῦσαν δακρύων.

— 220. τίς χ. ἃς νῦν καὶ φ. κ. κ. — 224. ὦ χαῖρε, χαῖρε Δ. — 227. δν ἐν ν. — 229. ἀντερίλουν ἀσμένως. — 231. ἐμβαλεῖν. — 233. οἱ τῷ προσλαλεῖν. — 234. τοιοῦτον. — 236. πρὸς τὸ λεῖψαι τοῦ χρ. — Post 241. inserit duos versus qui desiderantur in P. et V. :

Ἐκεῖνος αὐτὸς, εἶπεν αὖθις ἡ κόρη,
ἐλθεῖν καθωδήγησεν εἰς τὸ χωρίον
ὁ καὶ θαλάσσης etc.

— 242. θαλάσσης πλημμυρούσης ἁρπάσας. — 243. Καὶ τὸν χαριεστὴν ζῶντά μοι δοὺς νῦν βλ. — 251. πόνων. — 256. θέρους. — Ib. ἐκπεπτ. — 258. τ. λαχόντα. — 262. Ad m. lemma : δεῖπνον μαρυλλίδος πρὸς τοὺς νέους. — 268. τροφαῖς. — 269. καὶ γὰρ προχαρῆς (sic) [leg. προσχαρὴς] ἦν τὴν φύσιν. — 271. Ad m. lemma : ἔνθα ἡ γραῦς ὠρχήσατο. — 273. χειρόμακτρα. — 276. τελετὴν (sic). — 277. ἔσφαλλε (sic). — 278. λίγυσμα (sic). — 283. ἐπῆρτο μακρός τις γέλως. — 284.-286. desunt. — 288. ἐφ. ἡ τάλαινα. — 292. ὡς ἠμιθανὴς ἔκειτο μικρὸν ἐμπνέων. — 300. ἔδειξεν εὐθὺς τὴν πεσοῦσαν ὀρθίαν. — 301. πτ. εὐλογότροπον φόβον. — 302. deest. — 303. μὴ τὴν κ. — Post 304. inserit :

τὴν θρύψιν αὐτὴν ἐν πόνοις τοῦ κρανίου.

— 306. ὦ τέκνα τοὺς ὀλυμπίους. — 310. ὑμῖν δὲ τ. — 311. φασι καὶ γέρων τρέχει. — 312. οἱ νέοι. — 315. λιγυσμάτων (sic). — 316. εὐτονωτέρα. — 321. καὶ καινὸν οὐδὲν μῆτερ ὄντως εἰργάσω. — 322. ἢ μὲν τρισάκις (sic). — 327. ὕπνος.

AD LIBRUM VIII.

3. προβάς τι μ. — 4. ποικίλλα (sic). — 6. μυρίνη;

(sic). — 7. ξυνῆλθον. — 9. πότῳ, quod recipiendum est, et tunc vertes : *Quis est Callidemus iste de quo loquebatur amus inter pocula?* — 11. καλλ. δαυχαρίτου. Cf. VI, 269. — 14. εἶχες. — 15. μὴ σύγκρυπτέ τι. — 19. Ad m. lemma : ἔνθα ἀπαγγέλλει Δροσίλλα τῷ Χαρικλεῖ τὸν Καλλιδήμου ἔρωτα. — 19. καὶ γάρ. — 20. ψευδής. — 22. περισχ. σε δεινῆς ἀνοίας. — 23. παρακόπτουσι.

β α

— 24. ἢ γὰρ ζεῦ πάτερ. — 28. ἐκπέφευγέ σου. — 30. τῆς χθὲς ἑσπέρας. — 34 π. δὲ χ. πλησθεῖσα τὴν γραῦν ἠρόμην [deleudum est δέ ut constet versus]. —35. πανδοχεὺς τὸ χωρίον.—37. αὐτούς.—40. ἀμ. φένευσε τὸν νέον. — 44. ὡς εἴθε. — Post 45. inserit :

καὶ τηλικαύτην ἔσχον εὐστηρίαν
θησαυρὸν ἀβρὸν γνοῦσα τὸν χαρικλέα.

— Pro versu 48. exhibet :

καί μοι φθονήσας ἐξ ἀποφράδος τύχης
τῆς δεῦρό μοι σῆς εὐτυχοῦς παρουσίας,
καὶ τὴν, Χαρικλῆς, etc.

—51. πυκνὸν.—52. αὐτὴν ἐφίκει τὴν πνοὴν λελοιπέναι. — 54. παρακμ. ἤδη πολλάκις. — 61. ὡς μὴ μαθοῦσα δῆθεν ἐνδημοῦντά σε. — 62. omittitur. — 63. συγκοπῆναι. — 64. ψυχὴν ἐρυγεῖν θ. ἠναγκαζόμην. — 65. et 66. bis exhibentur. — 67. ῥαίνουσα θερμὰ ῥεῖθρα π. δ. — 70. ἀντεῖπέ σοι χάρις. — 73. εἷς Δρ.

εἶχεν. — 75. δόμημα τῆς Μαρυλλίδος. — 78. εἰ τὸν ἐν στέρνῳ τόπον. — 79. καὶ τρὶς φιλήσας. — 81. Ad marg. lemma : χαρίεις ὁμιλία ἐν λειμῶνι χαρικλέος πρὸς Δροσίλλαν. — Ib. δακτύλῳ. — 82. ὑπερφέρει. — 89. ἀνυπήνεγκα. — 91. θάλασσαν δ. — 92. σῆς ἀγκ. — 93. καὶ ποδῶν στρέβλα. —

ε

94. πραγμάτων. — 98. μὴ δίειργέ μοι. — 100. τὸν πτ. οὐδεὶς φεύξεται π. τρ. — 101. ὦ φῶς ἐ. σύνθαλπε. — 103. δελήτιον. — 107. εἴθε ζ. — 108. et 109. ut edita. — 112. ἐνδημίων [huic autem verbo signum ∽ inter lineas superscripsit librarius, cf. *Var.*, VI, 503, p. 355.]. — Ib. ἔθελξε καὶ σ. κ. — 113. ἔῤῥοιεν. — 114. καὶ χρ. αὐτὸς συγκατασπῶν κ. — 115. φθείροντο (sic) τ. πλ. ὄλβος μυρίος. —

λλ'

116. χρυσι . — 121. ἐπιπτύχει (sic). — 125. σὸς ὑμ. ταῦτα. — 126. μίξιν οἶδε τὸν γ. — 127. ἡμεῖς δὲ καὶ π. οὐ μ. — 131. τὰ λ. ταῦτα. — 133. καί τοι ποθοῦσα καὶ κρατοῦσα τὸν ν. — 136. ἔῳ. δ' οὖν νῦν. — Ad marg. ὅρα. — Post 140. inserit :

φιλῶ χαρικλὴν καὶ ποθῶ πάντως πλέον,
πλὴν ὡς, etc.

— Pro 147. et 148. exhibet :

Πλὴν ἴσθι λοιπὸν ὡς ἀπ' αὐτῆς ἑσπέρας
καθ' ἣν μένειν ἐνταῦθα μηνύων, ἄνερ,

ὄνειρος ἦλθε σὲ τριφίλητον κάρα,
εὔελπις εἰμὶ τῇ θεοῦ ξυνεργίᾳ
ὡς πάτραν κ. τ. λ.

— 152. abest.— 154. καί σου.— 155. ἀμ. γὰρ οὐδ' ἀνέξομαι κλ. — 160. γλῶττά σοι. — 161. πλ. ἀλλὰ ταῦτα χρηστὰ πάντως παρθ. — 164. δὲ pro τέ. — 165. ὠμοκαρδίων. — 168. συμπ. δῶρα τῆς τύχης.— 169. τί γοῦν μέν. — 171. μέλλωμεν. — 176. ἔργ. τρόπον ἐνστ. — 177. Ad marg. lemma : ἐπιδημία Γνάθωνος ὃς εὗρε τὸν Κλέανδρον ἐν Μαρυλλίδι, καὶ ἀναγγέλλει αὐτῷ τὸν θάνατον Καλλιγόνης τῆς κόρης αὐτοῦ. — 178. τρίτος ὡς μέγα στένων. — 180. φ. Κλ. μηνύει τόδε. — 183. ὦ. — 184. ἐφ. αὖθις οὐκ ἀδάκρυτον λόγον. — 186. σ. αὖθις εἶχε τ. δ. — 188. πάνοικτρα καὶ τ. τόσα. — 190. πρὸς αὐτὴν ἐξευρεῖν τρ. — 191. Ad marg. lemma : θρῆνος Κλεάνδρου ἐπὶ Καλλιγόνῃ. — 194. τῆς ἡλικίας πάλαι. — 195. Π. φανεὶς πάρεργον ἀγκυλοφρόνων. — 196. μικρὰν ἐλπ. — 197. ὡς χ. ἀνδρῶν ἐκφ. βαρβάρων. — 201. ἀνθυποστρέφων. — 203. ὀδεύσω ποῦ κ. — 205. πανδεχές. — 206. προελθεῖν. — 207. abest. — 208. ἐχρῆν δί' αὐτὰς.— 212. στένω.— 214. ἐν ἀγρότου χ. — 216. ἄλλης ἀπ' ἄλλης. — 219. οὐ μήν. — 220. μ. νῦν ζωοῦσά με. — 222. βάρζον. — 223. βία. — 224. τῇ παρθένῳ. — 228. προσεῖπον σ' ἐν πν. — 229.

θαμβ. παρθένων, κόρη. — 230. ἄ. — 231. συμφορῶν περιστάσεις. — 233. δυσμενείουσιν. — 234. Ad m. lemma : παρηγορία τῶν νέων εἰς Κλέανδρον. — 234. ἀποιμώζοντα. — 235. παρηγόρου (sic). — 236. ἡδέων. — 237. συγκρυδείσης ἡμέρας. — 239. Ad marg. lemma : δεῖπνον. — 241. ἐς μέσην. — 242. ἣν οὖν μετ' αὐτῶν. — 247. ἠσχολημένη, et inserit :

μερίμναν εἰς ὕφαψιν εὖ ποιουμένη,
ἔφησε, etc.

— 248. γνάθον. — 250. ἐστιάσθαί μοι. — 252. ὃν εἶχον υἱόν. — Ib. γόνος pro μόνος. — 255. ἐστιᾶσθαί μοι. — 258. Ad marg. lemma : ἔνθα ἐγνώρισε Γνάθων τὸν Καρικλέα καὶ τὴν Δροσίλλαν. — 259. τεραστίως. — 262. καὶ γνοὺς ἐναργῶς ἐν φιλαλλήλῳ σχέσει. Deinde inserit :

αὐτοὺς ἀκείνους τυγχάνειν τοὺς φυγάδας,
ἐνθουσιωδῶς εἶπεν ἐν θυμηδίᾳ·
Ὡς ἀγαθή, Ζεῦ καὶ θεοί, νῦν ἡμέρα.
Εἰλιφέναι γοῦν ἐκ δυοῖν ἀνδρῶν ἔχω
πάντως μεγίστας τῆς χαρᾶς τὰς ἐγγύας.
ὦ χαῖρε Φράτορ, etc.

— 266. ὑμῖν. — 267. σὸν στόμα γνάθον. — 270. παῖδας οὓς βλέπεις ξένους. — 271. ἀντιφ. ἠρέμα. — 272. Ad marg. lemma : ἀπαγγελία Γνάθωνος

περὶ τῆς εἰς Βάρζον ἐνδημίας τῶν γονέων τῶν νέων. — 273. συνεσθίων. — 276. πάλιν μετηνέχθησαν εἰς Β. π. et deinde addit :

πεμφθέντες ὡς ἔφασκον ἐξ ὀνειράτων,
βαρὺν etc.

— Post 278. inserit tres versus :

πολλὴν [leg. πολὺν] Δροσίλλης καὶ Χαριτλέος λόγον,
σφοδρῶς δ' ἐδυσχέραινον οἱ γηραλέοι
λέγοντες αὐτοὺς τὸν Διὸς Θεοῦ γόνον
ἀπὸ Φθίας etc.

—283. συλλάβοι. — 287. ἀναγκάσοι. — 289. Γνάθον. —293. κατισχύσαις.—294. καὶ μηνύσαις.—Ib. λάβῃς δέκα. — 295. καὶ γοῦν.— 296. ὑμῖν. — Ib. ὡς ὁρᾶτέ, με. — 197. Ad marg. lemma : Θάνατος οἰκτιστος Κλεάνδρου τοῦ καλοῦ. — 297. δὲ pro καί. — 299. εἶπε τὸν π. — 302. ὀξεῖα συμπ. — 305. — φόρτον. — 306. ἐμπαθῶς.

AD LIBRUM IX.

Tit. Τῶν κ. τ. λ. βιβλίον Θ'.

1. ὄρθος (sic). — 3. σφ. συνδακρύσαντες ὡς φίλοις ἔθος. — Ad m. lemma : ταφὴ κλεάνδρου τοῦ καλοῦ.—4. συγκαίουσιν.—5. ἐπισπένδουσιν ἐξωπτημένων.— Ib. συνάμφω.— 8. πᾶς συμπ. ἄνθρωπος ἐν κακαῖς [leg. κάκαις] νόθοις. — 9. τληπαθεστάτη. —

11. Καὶ ὀρῦς καὶ πέτρα. — Ad m. lemma : Θρῆνοι ἐπὶ κλεάνδρῳ τῷ καλῷ. — 12. κοιλάδος. — 13. ἱκανὸς ὁ Κλ. ἦν τότε. — 15. ἡ δὲ Δ. — 16. πλεῖον ἐθρήνει. — 17. καὶ γὰρ Θ. — 20. εὔτροπος. — Ib. ἔχῃ. — 21. ἄλλο μετ' ἄλλου. — 22. οἷς οὐδ. ἔλεγμα. — 23. κοροίβου. — 26. ἐκμετρῆσαι. — 27. ὥραν τῆς ὀπωροφθισίας. — 30. συνταράττει. — 31. π. τῶν πλ. — 32. ἀμέτρως. — 33. ζείουσι ζεόντων. — 34. ἀντεπέκλυζον. — 35. ἀνερμ. — 36. ἔρασκε γοῦν. — 37. Ὦμοι καὶὲ Κλ. τίς βρ., omisso δαίμων. — Ad m. lemma : Θρῆνος δροσίλλας ἐπὶ κλεάνδρῳ τῷ καλῷ. — 38. αλλάστωρ (sic). — Ib. ὥρας (β α) λύπας φέρει. — 39. μηνύσας. — 40. φέρει, ad m. ἄγει. — 43. λ. ἔσται δ. — 44. Κλ. συννεκυία. — 45. συνέριθε συμπυλακίτα. — 53. ἐπὶ φθ. νένευκας. — 54. ἐν νερτέροις. — 57. ἄφονος (sic). — 58. δεινόν. — Ib. τῆς κόρης. — 60. Καλλιστία. — 62. πτηνόν. — 64. ἤ που. — 65. τὸν ὑιὸν εὑρεῖν. — 67. παστάδες. — 68. τοῖς φίλοις. — 77. ἴσως ἐλπὶς εἶρξε μετρία. — 79. τακήσῃ. — 83. ἐμὲ Δρ. τληπαθῆ τρ. — 84. ἐφαρπ. (α) — 85. ποῖος νεμεῖ κούρ. — 90. φλογοφθόρος. — 92. σβέσαιεν. — 94. καὶ νήνεμος νοῦς εἰς π. τρ. Cæterum nihil amplius quam Ven. exhibet cod. Urb. — 97. β. γὰρ νῦν (sic) καὶ βαθέσπερον

μ
σκότος. — 98. ὦ κ. συγκραμμάτων. — 100. κυλῶς κλείσεις. — 104. σκίπωνα. — 105. ὑπὸ χρόνου. — 106. χαρμονή. — 108. Ad m. lemma : ἔνθα τοὺς νέους ὁ γνάθων λῆξαι τοῦ θρήνου ποιεῖ. — 108. κωκυούσης τὸν ξ. — 109. τύρβης ἕλις. — 111. ἔφη μέσον στὰς ἔμπορος γνάθων ξένος. — 116. εἴ τις καὶ κατ' ἄκρας δ. — 118. εἰσελκτέον. — 119. ὑπερφερῆ γὰρ δυστυχῆ. — 120. τῶν ἀπάντων ἡδέων. — 123. παρηγμένον. — 125. παθεῖν μέλλουσιν. — — 126. εἰσφέρωσιν ἄν. — 129. διογκοῖ. — 133. ἀνάκτησιν φέρει. — 134. ἀλγυνόντων. — 135. εἰς εἶδος. — 137. εἰς ἐντελεῖ (sic). — 138. καὶ λῆξον. — Deinde inserit duos versus :

ἄγουσα σαυτὴν εἰς ἀνάκτησιν κόρη·
ἄφης χαρακλεῖς καὶ σὺ τὴν θρηνῳδίαν.

— 139. γενοῦ σεαυτοῦ. — 141. omittit δέ. — 144. ἀπεμπολήσας. — 146. εἰς τὴν Βάρζον εὐπτέρῳ τ.— ὀλβίους
— 148. ἀθλίους (sic). Ad marg. lemma : ἀναγνωρισμὸς τῶν πατέρων τῶν νέων. — 150. εὔξοον. — 154. καὶ τὴν τέκνων ἄριξιν αὐτοῖς. — 155. δέκα μνᾶς δῶρον ἀντ. — 156. οἱ δ'. — 158. αὐτὴν τὴν καλὴν ξ. — 162. ἠθύμουν. — 166. κοινῷ δρόμῳ. — 168. ἐξήλθοσαν χαίροντες οἰκ. δ. — 169.

οἱ παῖδες, ἡ γυαῦς, ὁ σφριγῶν, ἡ παρθένος,
μείραξ, γυνή, παῖς, ἁπαλή, καὶ πρεσβῦτις,

πάντες προσεπτύσσοντο πυκνὰ τοῖς νέοις.
Ὁ Θρῆνος ἠκόντιζε τὸν πολὺν κρότον,
5. ἡ χαρμονὴ δ' ἔκλινε τὴν Θρηνῳδίαν·
οὕτω συνήλγουν καὶ συνεσκίρτων πάλιν
τοῖς πατράσι σφῶν πᾶσα κοινῶς ἡ πόλις.
Αὐτὸς δὲ Σφάκωρ τῇ Δροσίλλῃ παρθένῳ
Ἀντεμπλακεὶς ὡς τέκνῳ προσωμίλει;
10. Γάνυσθε παῖδες πρὸς γονεῖς σεσωσμένοι·
διπλοῦς γὰρ ὑμεῖς εὐτυχεῖτε πατέρας,
οὓς [leg. ὡς] αὖθις ἡμεῖς εὐτυχοῦμεν τεκνίᾳ.
Ὡς δεξιὸν τὸ τέρμα τῆς ἡμῶν [leg. ὑμῶν] πλάνης,
ὡς εὐτυχὴς ἡ λῆξις ἡ τῶν δακρύων.
15. Σώζεσθε καὶ τηρεῖσθε πρὸς συζυγίαν,
οὓς οἱ θεοὶ συνῆψαν ὡς νυμφοστόλοι.
Ἐπεὶ δὲ μακροῖς τοῖς μετ' ἀλλήλων λόγοις
καὶ μέχρι νυκτὸς ἦσαν ἠσχολημένοι,
μνήσαντο δόρπου, καὶ καθίσας ὁ Γνάθων

ad marg. δεῖπνον Γνάθωνος.

20. αἰτεῖ παρ' αὐτῶν [leg. παρ' αὐτῷ] ὡς καθίσοι καὶ Σφάκωρ·
Σφάκωρ δὲ τοῖς Γνάθωνος ὑπείξας λόγοις
καὶ Μυρτίωνα συνθακεῖν ἠξίου·
ὁ Μυρτίων δὲ νυμφίον Χαρικλέα,
25. καὶ γοῦν Χαρικλῆς τὴν Δροσίλλαν παρθένον.
Οἱ τρεῖς μὲν ἐκλίθησαν ἐξ εὐωνύμων,
ἐν δεξιοῖς δὲ προσφιλὴς συζυγία,

αὐτὸς Χαριλλῆς δηλαδὴ καὶ παρθένος,
ὃς οὐ μετρίας μέμψεως κατηξίου
30. ἀλλ' ὕβρεων δὲ μᾶλλον καὶ τοιαυμάτων
τὸν αἴτιον Γνάθωνα τῶν ξενισμάτων.
ὡς μὴ Δροσίλλαν κ. τ. λ.

— 177. ἐμβλέποι. — 178. οὐ μὴν. — Ib. πῶς τις ἀκρρ. — 181. ἀζ. δὲ καί. — 182. πλησιάζοντα. — 183. οὕτω μὲν εἶχε καὶ τὰ τῆς π. — 184. ἐγχυθ. —186. ἦγεν ὀρθ.—187. ὄρθον.—190. ἄλλῳ λουτρῷ.
μακρὰ οι
— 195. καὶ τὸ πολλὰ ἀκρύειν. — 196. εκπεράσει. — 197. ἀληνεκῶς δὲ καί. — 200. desideratur. h. l. sed eum habes post 203. — 201. εἰσκοιμωμένους. —200. ἔραζε (sic). — 206. Ad m. lemma : Θρῆνος δροσίλλης εἰς καλλιγόνην. — Ib. ὦ. — 211. Κλ. κτεννύει. — 215. Θρ. σε τοίνυν. — 216. σὺν παρθένοις. — 218. ἐν ξ. — 221. ξυῆλθον. — 223. εἰς λύπης ἄκος. — 225. καὶ τροφῆς. — 227. πεν-
β α
θικῶς. — 232. μὴ καρτερῆσαι. — 236. Ad m. lemma : ἀπόπλους τῶν νέων καὶ τῶν πατέρων αὐτῶν εἰς τὴν ἑαυτῶν πατρίδα. — 237. ὀλκαδοφθόρου. — 238. οὐ τῶν κ. — 239. προσηνῶς. — Ib. πλόου. — 240. πρὸς γῆν φ.— 243. καὶ τοῖς ἐπ' ἀκτῆς. — 249. Ηδυπνόη τε καὶ σὺν αὐτῇ Κρυστάλη.—250. εὐθέως.—251. ἐκεῖ προσδρα-

Ἐκεῖνος αὐτὸς, εἶπεν αὖθις ἡ κόρη,
ἐλθεῖν καθωδήγησεν εἰς τὸ χωρίον
ὁ καὶ θαλάσσης etc.

— 242. θαλάσσης πλημμυρούσης ἁρπάσας. — 243. Καὶ τὸν χαρικλῆν ζῶντά μοι δοὺς νῦν βλ. — 251. πόνων. — 256. θέρους. — Ib. ἐκπεπτ. — 258. τ. λαχόντα.— 262. Ad m. lemma : δεῖπνον μαρυλλίδος πρὸς τοὺς νέους. — 268. τροφαῖς. — 269. καὶ γὰρ προχαρῆς (sic) [leg. προσχαρὴς] ἦν τὴν φύσιν. — 271. Ad m. lemma : ἔνθα ἡ γραῦς ὠρχήσατο. — 273. χειρόμακτρα. — 276. τελετὴν (sic). — 277. ἔσφαλλε (sic). —278. λίγυσμα (sic). — 283. ἐπῆρτο μακρός τις γέλως.— 284.-286. desunt. — 288. ἐφ. ἡ τάλαινα. — 292. ὡς ἡμιθανὴς ἔκειτο μικρὸν ἐμπνέων.— 300. ἔδειξεν εὐθὺς τὴν πεσοῦσαν ὀρθίαν. — 301. πτ. εὐλογότροπον φόβον. — 302. deest. — 303. μὴ τὴν κ. — Post 304. inserit :

τὴν θρύψιν αὐτὴν ἐν πόνοις τοῦ κρανίου.

— 306. ὦ τέκνα τοὺς ὀλυμπίους.—310. ὑμῖν δὲ τ.— 311. φασι καὶ γέρων τρέχει. — 312. οἱ νέοι. — 315. λιγυσμάτων (sic). — 316. εὐτονωτέρα. — 321. καὶ καινὸν οὐδὲν μῆτερ ὄντως εἰργάσω. — 322. ἡ μὲν τρισάκις (sic). — 327. ὕπνος.

AD LIBRUM VIII.

3. προβάς τι μ. — 4. ποικίλλα (sic). — 6. μυρίνη

(sic). — 7. ξυνῆλθον. — 9. πότῳ, quod recipiendum est, et tunc vertes : *Quis est Callidemus iste de quo loquebatur anus inter pocula?* — 11. καλλ. ἀαυγκρίτου. Cf. VI, 269. — 14. εἶχες. — 15. μὴ σύγκρυπτέ τι. — 19. Ad m. lemma : ἔνθα ἀπαγγέλλει Δροσίλλα τῷ Χαρικλεῖ τὸν Καλλιδήμου ἔρωτα. — 19. καὶ γάρ. — 20. ψευδής. — 22. περισχ. σε δεινῆς ἀνοίας. — 23. παρακόπτουσι.

β α

— 24. ἦ γὰρ ζεῦ πάτερ. — 28. ἐκπέρευγέ σου. — 30. τῆς χθὲς ἑσπέρας. — 34 π. δὲ χ. πλησθεῖσα τὴν γραῦν ἠρόμην [deleudum est δὲ ut constet versus]. —35. πανδοχεὺς τὸ χωρίον.—37. αὐτοὺς.—40. ἀμφένευσε τὸν νέον. — 44. ὡς εἶθε. — Post 45. inserit :

καὶ τηλικαύτην ἔσχον εὐστηρίαν
θησαυρὸν ἀβρὸν γνοῦσα τὸν χαρικλέα.

— Pro versu 48. exhibet :

καί μοι φθονήσας ἐξ ἀποφρόνδος τύχης
τῆς δεῦρό μοι σῆς εὐτυχοῦς παρουσίας,
καὶ τὴν, Χαρικλῆς, etc.

—51. πυκνὸν.—52. αὐτὴν ἐφίκει τὴν πνοὴν λελοιπέναι. — 54. πρακμ. ἤδη πολλάκις. — 61. ὡς μὴ μαθοῦσα δῆθεν ἐνδημοῦντά σε. — 62. omittitur. — 63. συγκοπῆναι. — 64. ψυχὴν ἐρυγεῖν ϑ. ἠναγκαζόμην. — 65. et 66. bis exhibentur. — 67. ῥαίνουσα θερμὰ ῥεῖθρα π. δ. — 70. ἀντεῖπέ σοι χάρις. — 73. εἷς ἀρ.

εἶχεν. — 75. δόμημα τῆς Μαρυλλίδος. — 78. εἰ τὸν ἐν στέρνῳ τόπον. — 79. καὶ τρὶς φιλήσας. — 81. Ad marg. lemma : χαρίεις ὁμιλία ἐν λειμῶνι χαρικλέος πρὸς Δροσίλλαν. — Ib. δακτύλῳ. — 82. ὑπερφέρει. — 89. διυπήνεγκα. — 91. θάλασσαν δ. — 92. σῆς ἀγκ. — 93. καὶ ποδῶν στρέβλα. — 94. πραγμάτων. — 98. μὴ δίειργέ μοι. — 100. τὸν πτ. οὐδεὶς φεύξεται π. τρ. — 101. ὦ φῶς ἐ. σύνθαλπε. — 103. διλήτιον. — 107. εἴθε ζ. — 108. et 109. ut edita. — 112. ἐνδημίων [huic autem verbo signum ∽ inter lineas superscripsit librarius, cf. *Var.*, VI, 503, p. 355.]. — Ib. ἔθελξε καὶ σ. κ. — 113. ἔρροιεν. — 114. καὶ χρ. αὐτὸς συγκατασπῶν κ. — 115. φθείροντο (sic) τ. πλ. ὄλβος μυρίος. — 116. χρυσι λλ'. — 121. ἐπιπτύχει (sic). — 125. σὸς ὑμ. ταῦτα. — 126. μίξιν οἶδε τὸν γ. — 127. ἡμεῖς δὲ καὶ π. οὐ μ. — 131. τὰ λ. ταῦτα. — 133. καί τοι ποθοῦσα καὶ κρατοῦσα τὸν ν. — 136. ἔρ. δ' οὖν νῦν. — Ad marg. ὅρα. — Post 140. inserit :

φιλῶ χχρικλὴν καὶ ποθῶ πάντως πλέον,
πλὴν ὡς, etc.

— Pro 147. et 148. exhibet :

Πλὴν ἴσθι λοιπὸν ὡς ἀπ' αὐτῆς ἑσπέρας
καθ' ἣν μένειν ἐνταῦθα μηνύων, ἄνερ,

ὄνειρος ἦλθε σὲ τριφίλητον κάρα,
εὔελπις εἰμὶ τῇ θεοῦ ξυνεργίᾳ
ὡς πάτραν κ. τ. λ.

— 152. abest.— 154. καί σου.— 155. ἀμ. γὰρ οὐδ' ἀνέξομαι κλ. — 160. γλῶττά σοι. — 161. πλ. ἀλλὰ ταῦτα χρηστὰ πάντως παρθ. — 164. δὲ pro τέ. — 165. ὠμοκαρδίων. — 168. συμπ. δῶρα τῆς τύχης.— 169. τί γοῦν μέν. — 171. μέλλωμεν. — 176. ἔργ. τρόπον ἐνστ. — 177. Ad marg. lemma : ἐπιδημία Γνάθωνος ὃς εὗρε τὸν Κλέανδρον ἐν Μαρυλλίδι, καὶ ἀναγγέλλει αὐτῷ τὸν θάνατον Καλλιγόνης τῆς κόρης αὐτοῦ. — 178. τρίτος ὡς μέγα στένων. — 180. φ. Κλ. μηνύει τόδε. — 183. ὦ. — 184. ἐφ. αὖθις οὐκ ἀδάκρυτον λόγον. — 186. σ. αὖθις εἶχε τ. δ. — 188. πάνοικτρα καὶ τ. τόσα. — 190. πρὸς αὐτὴν ἐξευρεῖν τρ. — 191. Ad marg. lemma : θρῆνος Κλεάνδρου ἐπὶ Καλλιγόνῃ. — 194. τῆς ἡλικίας πάλαι. — 195. Π. φανεὶς πάρεργον ἀγκυλοφρόνων. — 196. μικρὰν ἐλπ. — 197. ὡς χ. ἀνδρῶν ἐκφ. βαρβάρων. — 201. ἀνθυποστρέφων. — 203. ὀδεύσω πού κ. — 205. πανδεχές. — 206. προελθεῖν. — 207. abest. — 208. ἐχρῆν δί' αὐτὰς.— 212. στένω.— 214. ἐν ἀγρότου χ. — 216. ἄλλης ἀπ' ἄλλης. — 219. οὐ μήν. — 220. μ. νῦν ζωοῦσά με. — 222. βάρζον. — 223. βίᾳ. — 224. τῇ παρθένῳ. — 228. προσεῖπον σ' ἐν πν. — 229.

θαμβ. παρθένων, κόρῃ. — 230. ὦ. — 231. συμφορῶν περιστάσεις. — 233. δυσμενείουσιν. — 234. Ad m. lemma : παρηγορία τῶν νέων εἰς Κλέανδρον. — 234. ἀποιμώζοντα. — 235. παρηγόρου (sic). — 236. ἡδέων. — 237. συγκρυβείσης ἡμέρας. — 239. Ad marg. lemma : δεῖπνον. — 241. ἐς μέσην. — 242. ἣν οὖν μετ' αὐτῶν. — 247. ἠσχολημένη, et inserit :

μερίμναν εἰς ὕφαψιν εὖ ποιουμένη,
ἔφησε, etc.

— 248. γνάθον. — 250. ἐστιάσθέ μοι. — 252. ὃν εἶχον υἱόν. — lb. γόνος pro μόνος. — 255. ἐστιάσθέ μοι. — 258. Ad marg. lemma : ἔνθα ἐγνώρισε Γνάθων τὸν Καρικλέα καὶ τὴν Δροσίλλαν. — 259. τεραστίως. — 262. καὶ γνοὺς ἐναργῶς ἐν φιλαλλήλῳ σχέσει. Deinde inserit :

αὐτοὺς ἐκείνους τυγχάνειν τοὺς φυγάδας,
ἐνθουσιωδῶς εἶπεν ἐν θυμηδίᾳ·
Ὡς ἀγαθή, Ζεῦ καὶ θεοί, νῦν ἡμέρα.
Εἰληφέναι γοῦν ἐκ δυοῖν ἀνδρῶν ἔχω
πάντως μεγίστας τῆς χαρᾶς τὰς ἥγίας.
ὦ χαῖρε Φράτορ, etc.

— 266. ὑμῖν. — 267. σὸν στόμα γνάθον. — 270. παῖδας οὓς βλέπεις ξένους. — 271. ἀντιφ. ἠρέμα. — 272. Ad marg. lemma : ἀπαγγελία Γνάθωνος

περὶ τῆς τῆς Βάρζον ἐνδημίας τῶν γονέων τῶν νέων. — 273. συνεσθίων. — 276. πάλιν μετηνέχθησαν εἰς Β. π. et deinde addit :

πεμφθέντες ὡς ἔφασκον ἐξ ὀνειράτων,
βαρὺν etc.

— Post 278. inserit tres versus :

πολλὴν [leg. πολὺν] Δροσίλλης καὶ Χαριτιλέος λόγον,
σφοδρῶς δ' ἐδυσχέραινον οἱ γηραλέοι
λέγοντες αὐτοὺς τὸν Διὸς Θεοῦ γόνον
ἀπὸ Φθίας etc.

—283. συλλάβοι. — 287. ἀναγκάσοι. — 289. Γνάθον. —293. κατεσχίσαις.—294. καὶ μηνύσαις.—Ib. λάβῃς δέκα. — 295. καὶ γοῦν.— 296. ὑμῖν. — Ib. ὡς ὁρᾶτέ, με. — 197. Ad marg. lemma : Θάνατος οἰκτιστος Κλεάνδρου τοῦ καλοῦ. — 297. δὲ pro καί. — 299. εἶπε τὸν π. — 302. ὀξεῖα συμπ. — 305. — φόρτον. — 306. ἐμπαθῶς.

AD LIBRUM IX.

Tit. Τῶν κ. τ. λ. βιβλίον Θ'.

1. ὄρθος (sic). — 3. σφ. συνδακρύσαντες ὡς φίλοις ἔθος. — Ad m. lemma : ταφὴ κλεάνδρου τοῦ καλοῦ.—4. συγκαίουσιν.—5. ἐπισπένδουσιν ἐξωπτημένων.— Ib. συνάμφω.— 8. πᾶς συμπ. ἄνθρωπος ἐν κακαῖς [leg. κάκαις] νόθοις. — 9. τληπαθεστάτη. —

11. Καὶ ὀρῦς καὶ πέτρα. — Ad m. lemma : θρῆνοι ἐπὶ κλεάνδρῳ τῷ καλῷ. — 12. κοιλάδος. — 13. ἐκεῖνος ὁ Κλ. ἦν τότε. — 15. ἡ δὲ Δ. — 16. πλεῖον ἐθρήνει. — 17. καὶ γὰρ θ. — 20. εὔτροπος. — Ib. ἔχῃ. — 21. ἄλλο μετ' ἄλλου. — 22. οἷς οὐδ. ἔλτγμα. — 23. κοροίβοῦ. — 26. ἐκμετρῆται. — 27. ὥραν τῆς ὀπωροφθισίας. — 30. συνταράττει. — 31. π. τῶν πλ. — 32. ἀμέτρως. — 33. ζείουσι ζεόντων. — 34. ἀντεπέκλυζον. — 35. ἀνερμ. — 36. ἔρασκε γοῦν. — 37. Ὦμοι καὶ Κλ. τίς βρ., omisso ἀείμων. — Ad m. lemma : θρῆνος δροσίλλας ἐπὶ κλεάνδρῳ τῷ καλῷ. — 38. αλλάστωρ (sic). — Ib. ὥρας λύπας φέρει. — 39. μηνύσας. — 40. φέρει, ad m. ἄγει. — 43. λ. ἔσται δ. — 44. Κλ. συννεκνία. — 45. συνέριθε συμμυλαείτα. — 53. ἐπὶ φθ. νένευκας. — 54. ἐν νεοτέροις. — 57. ἄρονος (sic). — 58. δεινόν. — Ib. τῆς κόρης. — 60. Καλλιστία. — 62. πτηνόν. — 64. ἦ που. — 65. τὸν υἱὸν εὑρεῖν. — 67. παστάδας. — 68. τοῖς φίλοις. — 77. ἴσως ἐλπὶς εἶρξε μετρία. — 79. τασφῆ. — 83. ἐμὲ Δρ. τληπαθῆ τρ. — 84. ἐφαρπ. — 85. ποῖος νεμεῖ κούρ. — 90. φλογοφθόρος. — 92. σβέσαιεν. — 94. καὶ νήνεμος νοῦς εἰς π. τρ. Cæterum nihil amplius quam Ven. exhibet cod. Urb. — 97. β. γὰρ νῦν (sic) καὶ βαθέσπερον